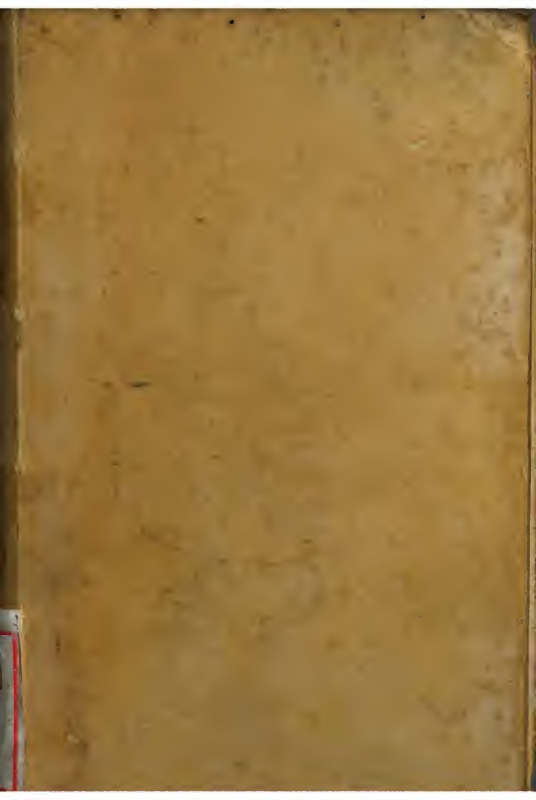
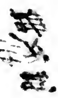




GUERRE

DE L'INDÉPENDANCE

ITALIENNE



PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

GUERRE

DE L'INDÉPENDANCE

ITALIENNE

EN 1848 ET EN 1849

PAR LE GÉNÉRAL ULLOA



TOME SECOND

AFFAIRES DE TOSCANE ET DE SICILE — GUERRE DE ROME
BLOCUS ET SIÉGE DE VENISE

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14
1859

GUERRE
DE L'INDÉPENDANCE
ITALIENNE.

1848-1849.

CHAPITRE I.

SUITE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Coup d'œil rétrospectif sur la Toscane. — Nouvelle Assemblée toscane. — Guerrazzi est investi des pouvoirs suprêmes. — Triomphe de la réaction en Toscane. — Invasion de la Toscane par les troupes modénaises et autrichiennes. — Comment il fallait disposer les troupes toscanes pour la défense du territoire. — Entrée des Autrichiens à Florence et à Livourne. — Coup d'œil rétrospectif sur Naples. — Dénonciation de l'armistice entre les Napolitains et les Siciliens. — Marche du général Filangieri sur Catane. — Défauts du plan de campagne de Filangieri. — Plans d'attaque et de défense de la Sicile. — Dispositions défensives des Siciliens. — Manœuvres de Filangieri. — L'avant-garde napolitaine disperse les bandes siciliennes. — Progrès des Napolitains. — Attaque de Catane par les Napolitains. — Le gouvernement sicilien abandonne l'île. — Marche de Filangieri sur Palerme et son entrée dans cette ville. — Réflexions sur cette campagne.

Le 10 janvier 1849 avait eu lieu l'ouverture des Chambres toscanes. Elles approuvèrent le projet de Montanelli, projet qui réclamait l'élection, par tous

les citoyens, de 37 représentants à la Constituante convoquée à Rome. Le grand-duc n'avait donné son adhésion qu'à contre-cœur et ne pouvait se décider à remettre le sort de sa couronne à la discrétion d'une Assemblée de démocrates. Ce fut sur ce seul motif, vrai ou supposé, qu'il s'appuya pour abandonner la Toscane. Il partit, le 30 janvier, à l'insu de ses ministres, et se retira à Sienne où le corps diplomatique alla le rejoindre. Les Chambres ayant interpellé le ministère sur le départ du souverain, les ministres déclarèrent qu'ils avaient ignoré ce projet et choisirent le gonfalonier Peruzzi pour se rendre auprès du grand-duc et le prier de revenir à Florence. Léopold refusa, prétextant sa maladie, et, le 7 février, il partait pour Gaëte à bord d'un navire anglais. Toutefois, en quittant la Toscane, il adressa deux lettres à Montanelli : dans la première, il recommande ses amis qui, dit-il, ignoraient ses projets; dans l'autre, il déclare que le pape lui avait annoncé, en lui certifiant l'exactitude de cette nouvelle, la chute de la Constituante italienne sous le coup des excommunications récemment fulminées de Gaëte.

A la nouvelle de cette fuite, les Florentins, assemblés sur la place publique, proclamèrent la déchéance du grand-duc. Les Chambres confirmèrent le décret populaire et élurent un gouvernement provisoire composé de Guerrazzi, Mazzone et Montanelli. Le grand-duc protesta vainement. Les triumvirs acceptèrent le mandat qui leur était offert, et rédigèrent un plébis-

cite qui nommait un comité de défense et prononçait la déchéance de Léopold. Guerrazzi fit ajourner ce plébiscite.

En même temps, Ayala se retirait du ministère et le commandement des troupes toscanes était confié à Apice, ancien émigré de 1821. Le général de Laugier, qui se trouvait à la frontière, à la tête de 2000 soldats, se déclara pour le grand-duc. Il fut abandonné par ses troupes.

La nouvelle Assemblée toscane ouvrit ses séances le 25 mars, et, le 28, on apprit à Florence le désastre de Novare. Le peuple s'aperçut alors que les discours sans nombre et les éloquentes proclamations n'étaient que des remparts bien fragiles à opposer à la marche des Autrichiens. En effet, les dépositaires du pouvoir avaient rompu le pacte de la nation avec le grand-duc, mécontenté l'armée, fatigué les paysans, alarmé les libéraux modérés, isolé leur pays du reste de l'Italie; et, en présence de tels obstacles, en face de tant d'ennemis dont le cercle menaçant se resserrait autour d'eux, nul n'avait eu la pensée, ou peut-être n'avait été capable d'assurer la frontière, de créer une bonne garde nationale et d'organiser l'armée. La Toscane avait repoussé l'annexion avec Rome et refusé à Venise tout subside d'hommes ou d'argent. Il était donc permis de croire qu'elle se sentait assez forte pour se passer d'alliés, arrêter seule la marche envahissante de la réaction et conserver l'indépendance de son territoire. Hélas! elle n'eut pas même

la force, comme nous allons le voir, de résister à l'attaque de quelques milliers de paysans, amis de l'Autriche et du despotisme.

Les triumvirs, accusés d'être la cause des malheurs publics, résignèrent leurs fonctions. Le peuple en investit Guerrazzi, le plus habile et le plus énergique d'entre eux. Malheureusement Guerrazzi, au pouvoir, représentait un parti dont il était la tête, mais il n'était pas l'homme de la nation. Or, dans cette extrême détresse, tout parti était incapable de gouverner.

Le 11 avril, des volontaires livournais qui se trouvaient à Florence, ayant commis quelques excès, provoquèrent un soulèvement de la population unie à la garde nationale. Il y eut des morts et des blessés. Pendant la nuit, on vit briller des feux sur les clochers : c'étaient les signaux au moyen desquels les réactionnaires faisaient appel aux paysans des campagnes environnantes; et, le lendemain matin, ceux-ci, armés pour la plupart d'instruments de labour, font leur entrée à Florence, et, unis à la plus infime populace, parcourent la ville aux cris de : «Vive Léopold! mort à l'Italie ! » A la faveur de ces événements, le conseil municipal de Florence se transforma en une commission de gouvernement. Il s'adjoignit quelques-uns des principaux citoyens du parti modéré, entre autres, Capponi, Ricasoli, Serristori, et, malgré les protestations d'un petit nombre de députés, s'empara de la direction des affaires. Les réactionnaires se font,

en tous pays, des mêmes calomnies, une arme toujours neuve contre les libéraux. Ils répandirent le bruit de la fuite du dictateur qui, disaient-ils, allait partir emportant 2 millions : et le peuple abusé s'ameuta sous les fenêtres de Guerrazzi aux cris de : « Mort aux voleurs ! » La municipalité accourut pour protéger la personne de l'ancien chef du gouvernement; mais, au lieu de lui procurer les moyens de quitter la ville, elle lui donna une prison pour abri contre les fureurs populaires. C'est en vain qu'elle a déclaré n'avoir agi de la sorte que pour éviter des violences plus graves encore : cet acte d'odieuse iniquité lui a imprimé une tache ineffaçable.

Cependant les Autrichiens et les Modénais étaient en marche pour envahir la Toscane. La commission, voulant préserver le pays de l'intervention autrichienne, envoya des délégués à Gaëte, chargés de prier le grand-duc de rentrer dans ses États, tout en lui exprimant le vœu de le voir conserver la constitution libérale. Léopold chargea Serristori de gouverner jusqu'à son retour et prononça la dissolution de la commission.

La défense de la ligne des Apennins avait été confiée à d'Apice. Ce général, qui n'avait que 7000 hommes à sa disposition, se chargea néanmoins de garder les défilés de Pontremoli et de Fivizzano : il appuya sa droite à l'Abetone, sur la route de Pistoja à Modène, sa gauche à Pontremoli, et poussa ses avant-postes jusqu'à Cisa, enlevant ainsi tout ressort à sa faible

troupe déployée et perdue sur cette ligne immense. A l'approche de l'ennemi, les Toscans reçurent un ordre émané de la commission gouvernementale qui leur enjoignait d'opérer leur retraite; mais, avant même la réception de cet ordre, les avant-postes s'étaient repliés, abandonnant le défilé de la Cisa. D'Apice, général nommé par Guerrazzi, commit une faute impardonnable, en obéissant à un gouvernement dont l'autorité n'était sanctionnée ni par le souverain, ni par le peuple; et qui venait, à l'aide d'une émeute réactionnaire, d'arracher le pouvoir au dictateur nommé par la nation : comme citoyen et comme soldat, il devait repousser un ordre qui laissait à l'invasion toutes les portes ouvertes. Il était certainement impossible à ce général, avec sa faible division, de garder la frontière sur une ligne de plus de 24 lieues; mais il aurait dû se replier, de façon à ramener sa droite à Pistoja et sa gauche à Lucques, et de là marcher sur la capitale pour y rétablir le gouvernement national. Il pouvait, dès le commencement, défendre le pays d'une manière plus efficace et préserver de toute attaque le siége du gouvernement, s'il eût, d'avance, massé ses troupes entre Lucques et Pistoja, en lançant des avant-postes sur les routes de Modène et de Bologne. Malheureusement pour l'Italie, on comptait alors peu de militaires parmi ses enfants; aussi, pour trouver des généraux, dut-elle faire appel aux Polonais, aux défenseurs de la révolution en Espagne, en Portugal, en Grèce, et confier

ses destinées à l'épée de chefs étrangers ou incapables.

Le 5 mai, Kollowrat se présenta devant Pise, et d'Aspre, avec le reste de son deuxième corps, arriva à Lucques. Le 10, d'Aspre, à la tête de toutes ses forces, marcha sur Livourne, dont les abords étaient défendus par des volontaires sous les ordres du colonel Ghilardi. Le même jour, ces volontaires furent chassés de leurs positions, et le lendemain, à 7 heures du matin, le général autrichien ouvrit le feu contre la ville, dont il se rendit maître après 4 heures de résistance. Le 23, il fit son entrée à Florence; et ce ne fut qu'après que l'occupation militaire fut régulièrement installée que le grand-duc consentit à rentrer dans ses États.

Ainsi, la Toscane fut livrée à l'ennemi sans même un semblant de résistance! Et pourtant ses soldats et ses volontaires avaient héroïquement combattu à Curtatone et à Montanara!

Jetons maintenant un coup d'œil en arrière sur les faits qui se sont passés à Naples. Le 1er février 1849, le parlement napolitain rouvrit ses séances qui avaient dû être interrompues après la prorogation de 1848. Presque tous les nouveaux députés étaient en opposition avec le ministère du 15 mai. Ils présentèrent au roi une adresse pour lui signaler les fautes de ses ministres et le supplier de les changer; mais Ferdinand refusa de recevoir l'adresse, et les ministres restèrent, malgré la volonté des Chambres. Le minis-

tère, ne trouvant aucun prétexte pour se débarrasser de cette résistance en la brisant, s'attacha à perdre les députés dans l'opinion, et fit répandre dans le public sur leur compte les accusations les plus calomnieuses. A la cour, on les tourna ouvertement en dérision, et l'armée affecta avec eux des airs méprisants; il ne fut plus question de leur inviolabilité, et, dans les rues ou les cafés, ils se virent impunément assaillis par les émissaires de la police et de la Camarilla. Les Chambres traînaient depuis quarante jours cette existence précaire quand, le 13 mars, entourées d'un cercle de baïonnettes menaçantes, elles reçurent leur ordre de dissolution. A dater de ce jour, la fureur du gouvernement contre les libéraux ne connut plus de bornes; la terreur régna à Naples; chaque jour on emprisonnait des milliers de personnes, députés et simples citoyens; et c'est alors que s'ouvrirent ces procès politiques qui, depuis dix ans, durent encore, au scandale du monde entier.

Cependant la France et l'Angleterre, malgré la divergence de leurs vues, négociaient avec Ferdinand pour arriver à un arrangement des affaires de Sicile. La France s'opposait à l'indépendance de l'île, de peur d'y voir l'influence anglaise maîtresse absolue du terrain; d'autre part, l'Angleterre craignait de froisser son alliée et de provoquer une commotion européenne, ce qui fit qu'elle se rangea à l'avis de la France. Le roi de Naples offrit donc à la Sicile des concessions, parmi lesquelles la promesse de mainte-

nir la Constitution du 29 janvier. Mais les Siciliens, comme s'ils eussent déjà oublié qu'ils avaient été battus à Messine par Filangieri, le 7 septembre, rejetèrent ces propositions. Les Piémontais avaient été battus à Custoza; la France menaçait Rome; Naples gémissait sous le plus affreux despotisme; nul prince ne voulait accepter la couronne de Sicile; la France et l'Angleterre s'opposaient à l'établissement d'une république en Sicile; en face de ces fâcheuses complications, quel était donc le devoir du gouvernement sicilien? — Il n'avait, nous semble-t-il, que deux partis à prendre; se résigner à accepter les propositions de Ferdinand, en réclamant toutefois la garantie de la France et de l'Angleterre, pour assurer le maintien de la Constitution : — ou bien, tenter un effort suprême, mettre tout en œuvre pour assurer la défense de l'île et la garantir de l'invasion napolitaine. — Rien de tout cela ne fut mis à exécution; le gouvernement repoussa tout arrangement avec Naples et en même temps ne put venir à bout d'organiser une armée, une bonne garde nationale, ni un plan de défense. Il finit simplement par capituler avec Filangieri.

Le 13 mars, les cinq mois fixés pour l'armistice étant expirés, Filangieri quitta Messine, y laissant une garnison de 3500 hommes, et se dirigea sur Catane avec le reste de son armée, forte de 16500 hommes divisés en 4 brigades.

Au mois de septembre 1848, l'expédition contre

Messine était excusable, en ce sens que, avec l'appui de la flotte et de la citadelle, on pouvait être assuré de n'être jamais compromis, quel que fût le nombre d'hommes que l'on pût perdre. Mais c'était agir avec une grande imprudence et contrairement à toutes les règles de la stratégie, que de choisir pour ligne d'opérations la route de Catane à Palerme. En effet, on quittait la vraie base, Messine, pour Catane, ville située à environ 70 lieues de *l'objectif de guerre*, Palerme, sans espoir de retrouver une deuxième ou une troisième base aussi rationnelle : on se privait pendant la marche du puissant appui de la flotte; on était obligé de traverser un pays de montagnes, livré tout entier à l'insurrection ; enfin, il fallait enlever les fortes positions de Castrogiovanni pour arriver à Palerme, et on abordait cette ville par le côté le mieux défendu, au sud, sur la route de Bagaria. L'armée napolitaine, dans sa longue et pénible marche, défilant sur une seule route, devait rencontrer de grands obstacles pour se procurer des vivres; obligée de laisser de nombreux détachements à la garde des villes et des défilés, affaiblie par les maladies et le feu de l'ennemi, elle ne devait pas disposer de plus de la moitié de son effectif, soit 8000 hommes, pour attaquer Palerme; arrivée là, elle allait avoir à lutter contre une population énergique de 200 000 âmes, ennemie mortelle des Napolitains, bien armée, soutenue par les forts, et couverte par des fortifications de campagne dont on s'occupait sans relâche depuis 14 mois. Si l'armée

napolitaine venait à éprouver un échec sous les murs de Palerme, elle ne pouvait plus regagner Messine, tant à cause de la longueur et de la difficulté de la marche à travers un pays montagneux, qu'à cause de l'hostilité des populations : elle était obligée de prendre la rade de Solanto, comme point d'embarquement, et ne pouvait y arriver qu'avec d'immenses difficultés, en abandonnant à l'ennemi les chevaux, les bagages et toute l'artillerie. Ce mauvais plan de campagne ne devenait excusable que dans le cas où Filangieri aurait su d'avance que Palerme n'essayerait pas de résister, et que Syracuse ouvrirait ses portes à la première sommation. Pouvait-il avoir cette pensée, surtout après l'héroïque défense de Messine? En suivant les indications du bon sens, aussi bien que les règles de la stratégie, il fallait, si l'on quittait la première base d'opérations, Messine, en choisir une autre qui se rapprochât au moins de deux ou trois marches de Palerme, *l'objectif de guerre;* on devait tâcher de tourner la chaîne de montagnes et les positions fortifiées de Castrogiovanni, s'assurer une retraite et le concours de la flotte; et enfin ouvrir l'attaque contre Palerme par le côté sud-ouest de la place. Tout cela était possible et même facilement exécutable. L'armée, dans cette hypothèse, aurait dû s'embarquer à Messine, se présenter devant Catane et faire capituler cette place en la bombardant. Cette attaque aurait attiré au secours de la ville les forces de l'intérieur de l'île et affaibli d'autant la capitale,

vers laquelle la flotte se serait dirigée à toute vapeur, pour donner le change aux Siciliens sur le vrai point de débarquement qui devait être Girgenti. De là, la flotte aurait transporté 6000 hommes à Marsala ou à Castellamare, et ensuite se serait présentée devant Trapani qu'on aurait attaquée par terre et par mer. Les fortifications de cette place du côté de la terre n'offrent nulle importance; la population, composée de matelots voués à la pêche et au commerce, n'est capable d'aucune résistance; et la garnison était trop faible pour protéger tous les points de l'enceinte fortifiée de la ville. C'est donc par Girgenti et Trapani que le général napolitain aurait dû marcher sur Palerme, en soumettant préalablement tout le pays environnant, et en évitant de la sorte les gorges montagneuses que coupe la grande route qui relie la capitale à Messine. On aurait attaqué la ville par les routes de Bagaria, de Corleone et de Montreale, la bloquant de tous côtés et la réduisant à merci, de vive force ou par la famine. Enfin la retraite aurait été assurée par Trapani, qui possède un magnifique port, propre à abriter la flotte.

Filangieri, du reste, a été heureux malgré ses fausses combinaisons, et le succès absout. On pourrait encore aujourd'hui, pour louer un général, lui appliquer l'épithète que lui décernaient les anciens : *Felix imperator!*

Le gouvernement sicilien ne disposait en tout que d'environ 19000 hommes dont 15000 organisés en

compagnies et en bataillons réguliers, et le reste en partisans non enrégimentés. Ces forces suffisaient pour défendre Palerme contre une armée deux fois plus nombreuse que celle de Filangieri, mais elles ne pouvaient parer à la défense de l'île entière, par suite d'abord de l'étendue de la ligne et de la configuration topographique du terrain, et à cause de la belle flotte à vapeur que les Napolitains avaient pour auxiliaire. Comment se porter à temps sur tous les points menacés à travers un pays privé de routes et sans l'appui d'une flotte? Il fallait donc que les villes procédassent elles-mêmes à leur défense, et que la petite armée sicilienne, se concentrant à Palerme, ne détachât que de faibles garnisons à Syracuse, à Augusta, Catane, Melazzo, Trapani et Girgenti, pour servir de noyau et de renfort moral aux gardes nationales de ces villes. Une fois qu'on aurait eu la certitude de la marche de Filangieri dans l'intérieur de l'île, les troupes concentrées à Palerme se seraient avancées jusqu'à Castrogiovanni, laissant un nombreux détachement pour couvrir la ville. 6000 à 7000 hommes retranchés dans ces fortes positions auraient suffi pour tenir tête à Filangieri et défendre pied à pied les défilés des montagnes; ils se seraient ensuite retirés sur la capitale. Tant que cette ville restait debout, la Sicile n'appartenait pas à Ferdinand; au contraire, une fois Palerme prise, nulle autre place n'aurait osé résister aux troupes royales. Le gouvernement sicilien méconnut pourtant cette vérité, et détacha le général

Mieroslawsky à Catane avec 7798 hommes, presque toutes les troupes dont il disposait, pour arrêter 16 500 Napolitains, fiers de la prise de Messine, pleins de confiance dans les talents de leur général, et choisis dans l'élite des troupes! Il était évident que si Mieroslawsky était battu à Catane, le reste de la petite armée nationale serait démoralisé. Voici donc, à notre avis, quel aurait dû être le plan de campagne : il fallait défendre à tout prix la capitale, en y concentrant la plus grande partie des troupes disponibles; obliger l'ennemi à disséminer ses forces et le harceler pour ralentir sa marche; démolir les citadelles pour obliger les Napolitains à laisser dans chaque ville occupée un corps de troupes plus nombreux; organiser des bandes de patriotes en guérillas, sans les engager dans aucune affaire sérieuse, en se contentant de leur faire tenir la campagne entre la province de Catane et dans les montagnes qui dominent la vallée de Palerme. Il fallait enfin détacher dans les gorges de Taormina les chefs de bandes tels que Pracanica, Ascenso et La Masa, en leur enjoignant d'inquiéter sans cesse la marche de l'ennemi, de tâcher de l'attirer dans l'intérieur de l'île en reculant pas à pas à mesure que Filangieri s'avancerait. Devant des attaques incessantes, l'ennemi était obligé de laisser de forts détachements pour assurer ses communications et sauver ses convois. Il serait arrivé affaibli d'autant devant Castrogiovanni où il aurait trouvé retranchée la petite armée sicilienne, et ensuite très-affai-

bli devant Palerme, et c'est là qu'on lui aurait livré une grande bataille, quel qu'eût été le sort des autres villes de la Sicile.

Examinons quelles furent les dispositions adoptées par les adversaires de Filangieri.

Mieroslawsky ordonna à Pracanica de se diriger avec sa bande, 900 hommes, sur Scaletta, prenant le chemin des montagnes, par la route d'Ali, et d'attaquer les avant-postes ennemis; au colonel Santa Rosolia il prescrivit d'appuyer cette attaque avec sa colonne forte de 2300 hommes qui suivait sur la même route, à un jour de distance, la bande de Pracanica; il mit en marche 2000 hommes sur Taormina; avec 1200 hommes et 5 pièces de campagne, il prit position à Piedimonte pour s'opposer au débarquement des Napolitains sur la plage de Riposto, formant ainsi la réserve d'un corps de 2000 à 3000 volontaires qui occupaient les bourgs de Calatabiana, Mascali et Riposto; enfin, il laissa 800 hommes de garnison à Catane. C'était ne faire aucun cas de l'armée napolitaine et agir avec une bien aveugle confiance, que de disperser une aussi faible armée sur une telle étendue de pays!

Le 31 mars, 5 frégates à vapeur portant l'avant-garde napolitaine, forte d'une brigade, manœuvrèrent en vue de la côte septentrionale de l'île, pour jeter l'alarme dans Palerme. Pendant la nuit, elles rallièrent la flotte arrêtée plus à l'est, et débarquèrent l'armée d'expédition près de Scaletta.

Les Napolitains chassèrent devant eux les bandes irrégulières siciliennes, s'avancèrent sur Taormina et mirent en fuite les deux compagnies qui défendaient ce poste. Ils coupèrent ainsi en deux les forces de Mieroslawsky, et les volontaires, qui gardaient la plage de Riposto, s'étant débandés, ils purent continuer leur marche sans rencontrer aucun obstacle.

Le 5 avril, Filangieri occupa Acireale; et, le 6, après avoir longé le pied de l'Etna, il se présenta devant Catane. Mieroslawsky concentra ses forces dans la ville, laissant un détachement muni de 2 canons, au village de San Gregorio; et, lui-même, à la tête d'un escadron, de 3 bataillons et de 2 bouches à feu, s'établit sur les hauteurs de Bellinati pour combiner ses mouvements avec ceux de Pracanica et du colonel Santa Rosolia, dont la troupe, débouchant de Gravina sur Via Grande, devait tomber sur le flanc des Napolitains quand ceux-ci seraient engagés de front devant Catane. Mais Pracanica et Santa Rosolia, forcés de faire un long détour, n'arrivèrent pas à temps, et se retirèrent à Castrogiovanni.

L'avant-garde napolitaine, composée de 5 bataillons de chasseurs, délogea les Siciliens du village de San Gregorio et s'empara de leurs canons. Cette avant-garde avait été destinée à tourner Catane sur la droite, au delà des laves de l'Etna; mais, entraînée par son premier succès, elle s'avança résolûment sur

la route de la ville, enlevant une barricade défendue par un détachement et 2 canons. Ensuite, soutenue par un escadron de cavalerie et 2 bouches à feu, elle continua sa marche, et arriva d'une manière tout imprévue, à l'entrée de la rue de l'Etna, qui partage la ville en deux. Là, un feu terrible l'accueillit, lui fit éprouver de grandes pertes, et la força à la retraite.

De l'autre côté de l'attaque, le général Busacca, à la tête de 6 bataillons avec 4 canons, s'avança nonchalamment, et en colonne serrée, par la route de Catane, sur une barricade protégée par de l'artillerie. Arrivé à portée de mitraille, sa troupe reçoit une décharge qui la met en déroute; les Siciliens la poursuivent; un régiment arrive au secours de Busacca, et doit se replier à son tour. A une troisième attaque seulement, les troupes royales, protégées par le feu d'une batterie d'obusiers, enlèvent la barricade et pénètrent dans la ville, où elles promènent, sans miséricorde, la dévastation et la mort.

Après la chute de Catane, toutes les autres villes, Syracuse, Augusta, etc., ouvrent leurs portes sans résistance. Le découragement s'empare des Siciliens, qui commencent à parler d'accommodement, et semblent enclins à accepter les conditions obtenues par la France, savoir : une constitution sur les bases de l'acte de Gaëte du 28 février ; un vice-roi ; le maintien de la garde nationale à Palerme ; la liberté pour les Siciliens compromis dans l'insurrection de la Ca-

labre, sauf pour les chefs qui subiraient un exil temporaire ; une amnistie générale, à la réserve de 43 personnes ; la reconnaissance de la dette publique contractée par le gouvernement provisoire. Mais, chose incroyable ! les ministres siciliens repoussèrent ces propositions. Ils laissèrent le soin de poursuivre les négociations aux citoyens Canolotto, Vigo et Grasso. On ne put parvenir à s'entendre : les uns voulaient faire un appel au peuple et refuser tout arrangement ; les autres, au contraire, demandaient la fermeture des Chambres, comme étant un obstacle aux négociations. En attendant, on ne s'arrêtait à rien. Ruggiero Settimo, honnête homme, bon patriote, mais manquant d'énergie pour gouverner et prendre une résolution, s'en remit à la Providence. Plus de 200 citoyens, de ceux qui avaient poussé le plus aux résolutions extrêmes, quittèrent l'île sur ces entrefaites et abandonnèrent à qui la voudrait la direction du mouvement.

Le 23 avril, Settimo lui-même quitta Palerme et se rendit à Malte. Ainsi fut dissous le gouvernement sicilien, avant que Filangieri se fût montré sous les murs de la capitale. Les troupes napolitaines n'arrivèrent que le 26, montées sur 11 navires. Aussitôt le désordre se met dans la ville : la peur s'empare de ceux qui se sont le plus compromis ; les uns crient : « Paix ! » les autres : « Guerre ! » et : « Mort aux traîtres ! » La garde nationale s'était retirée ; mais heureusement le peuple était là pour sauver l'honneur national en péril ! Il

court aux armes, les arrachant des mains des lâches et des traîtres, et, volant aux batteries, il reçoit à coups de canon les navires qui sont obligés de regagner le large.

Le 5 mai, Filangieri se présente sous les murs de la ville. Le peuple sort bravement et engage la lutte. Dès lors, Filangieri adoucit ses propositions, qui demandaient d'abord une soumission entière ; il fut convenu qu'on accorderait une amnistie et qu'on ferait connaître les noms des 43 personnes qui en seraient exclues : le bataillon des volontaires français et les déserteurs napolitains auraient pleine liberté de s'embarquer sur les navires étrangers. Le 15 mai Filangieri entra en maître dans Palerme.

Ceux qui connaissent l'énergie du peuple sicilien, son dévouement à la patrie, son amour pour l'indépendance, son courage, son esprit d'union, sa haine pour les Bourbons, son intelligence, seront certes bien surpris de voir, qu'après 14 mois de libre existence, il n'ait pu résister à une armée de 20 000 hommes. La Sicile, si forte par la disposition topographique de son sol, par les châteaux et les places fortes dont elle est couverte, aurait pu lutter, et pendant longtemps, contre une armée double de celle de Filangieri, si les hommes chargés de la direction du mouvement et du soin de la guerre, avaient eu autant de ferme courage et de persévérance intelligente que de patriotisme.

La Sicile subit maintenant le sort qu'elle devait attendre de son obstination à se séparer de Naples, de son aveugle confiance dans l'Angleterre et de son injuste et incroyable mépris des troupes napolitaines. Si elle eût été moins obstinée, elle aurait obtenu, ainsi que Naples, une constitution sous la garantie de la France et de l'Angleterre. Si, d'un autre côté, au lieu d'avoir pour les Napolitains ce présomptueux dédain, elle s'était préparée à une énergique défense en organisant avec soin l'armée et la garde nationale, la résistance alors se prolongeant, la France et l'Angleterre auraient été obligées d'intervenir et de lui assurer une meilleure existence politique. Puisse cette leçon de l'histoire lui être utile dans l'avenir!



CHAPITRE II.

GUERRE DE ROME.

Coup d'œil rétrospectif sur Rome. — Proclamation de la République. — Les triumvirs romains et leur incapacité. — L'armée romaine. — Arrivée de Mazzini à Rome. — Il fait appel à la concorde pour la guerre sainte. — Nouveaux triumvirs. — Projet du général Pepe. — Constitution de la République. — Antonelli réclame l'intervention étrangère. — L'Assemblée nationale française vote l'expédition de Rome. — Arrivée du général Oudinot à Civita Vecchia. — Commission des barricades à Rome. — Attaque de Rome par les Français. — Le roi de Naples propose ses troupes pour l'attaque de Rome. — Reconnaissance militaire opérée par les Napolitains. — Les Autrichiens marchent contre Bologne et attaquent la ville. — Le général Oudinot conclut une trêve. — Garibaldi attaque l'arrière-garde napolitaine à Velletri. — Il franchit la frontière napolitaine.

Le 5 février, l'Assemblée romaine commença ses travaux après avoir choisi Galletti pour président. La déchéance du pape fut proclamée à la presque unanimité; 15 voix seulement protestèrent. La proclamation de la République rencontra 22 opposants, qui tous alléguaient l'inopportunité de la décision. Les événements ont donné raison à cette minorité, elle prophétisait sans le savoir. Pour les esprits calmes qui n'attendent pas les événements afin de se former

une opinion, cette mesure était une faute. En se hâtant de proclamer la République, Rome préjugeait la question politique italienne et jetait le trouble en Piémont et en Lombardie. Elle comptait et pensait pouvoir s'appuyer sur la révolution française, dont elle se croyait solidaire. Mais c'était là une illusion dangereuse qu'il eût été prudent d'écarter. Il fallait se borner à la nomination d'un gouvernement provisoire et ajourner toute question politique jusqu'à la fin de la guerre.

La Constituante confia le pouvoir exécutif à MM. Armellini, Montecchi et Saliceti, qui furent chargés de choisir leurs ministres. Sterbini, Campello, Mgr Muzzarelli, Saffi et Rusconi restèrent dans le cabinet sous la direction des triumvirs. Le mauvais état des finances appela tout d'abord l'attention du pouvoir exécutif, qui confisca les biens ecclésiastiques, décréta le prêt forcé, émit du papier monnaie, le tout, au nom de Dieu et du peuple, selon la formule de Mazzini.

Les triumvirs prouvèrent bientôt leur incapacité; ils n'avaient pas la conscience de leur tâche, ou ils la méconnurent. La défense de l'État fut négligée; l'armée resta dans une disproportion choquante avec le chiffre de la population et la réalité des ressources. Sur 3 millions d'habitants, on comptait à peine 17000 hommes appartenant aux provinces romaines, et dans ce nombre tout au plus 4000 hommes de troupes d'ordonnance.

Voici l'état de cette armée disparate :

Légion Garibaldi	1500 hommes.
— Masi	1250
— Galletti	1150
— Grandoni	700
— Zambianchi	250
— Mellara	600
— Arcioni	800
— Manara	1000
— des étudiants	300
Garde nationale	1200
Régiment volontaire Rosselli	2000
Troupes de ligne, composant 3 régiments	4000
Carabiniers à pied	1000
— à cheval	200
Dragons	250

Ajoutons à ce total des détachements d'artillerie, servant 12 pièces de campagne et 50 pièces de siége. Sauf de rares exceptions, tous ces corps mal disciplinés manquaient d'instruction ; l'armée, éparpillée sur tout le territoire, et divisée en petits détachements, ne pouvait ni s'instruire, ni s'organiser, ni se transporter à la frontière sur tous les points nécessaires à la défense. L'état-major général était riche en officiers, pauvre en talents. Celui des brigades et des divisions compta un brillant personnel de jeunes gens et de volontaires, plus empressés à la parade et plus jaloux des succès de salons, que ponctuels à faire le service de la place et à rester sur les remparts. Tant que le pape fut à la tête du gouvernement, on le rendit, avec vraisemblance, responsable du désordre des affaires et de l'incurie de l'administration. Mais,

après sa fuite, la situation ne s'améliora pas, et rien ne fut tenté pour mettre le pays sur un bon pied de guerre. Depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars, c'est-à-dire pendant près de cinq mois, l'armée resta inactive et sans organisation régulière. Ni la commission, ni les triumvirs, ni aucun des ministres qui se succédèrent avec tant de rapidité, personne ne songea à repousser les Autrichiens du territoire. A la honte du gouvernement, et comme un injurieux défi pour la République, les couleurs jaune et noire flottaient toujours sur la citadelle de Ferrare. La Romagne se trouvait à la merci de l'ennemi. Comment s'étonner, dès lors, que Haynau ait pu, le 18 février, avec la brigade du général Caronini, composée de 4 bataillons, de 2 escadrons et de 4 batteries, occuper la ville de Ferrare, abattre insolemment les emblèmes de la République, lever un impôt de 206 000 écus, et, après 2 jours de halte, repartir en emmenant des otages comme garants de cette contribution?

Ainsi Haynau entrait, s'établissait à Ferrare, et en sortait, sans que les triumvirs chargés du gouvernement romain songeassent à autre chose qu'à rédiger des proclamations. Ce n'est pas le courage des soldats, ce n'est pas non plus le patriotisme des citoyens qui ont fait défaut, c'est le courage, c'est le patriotisme intelligent des hommes du pouvoir.

Le Piémont, avec une population de 5 millions, levait une armée de 120 000 hommes; Venise avec une population de 200 000 habitants, entretenait une

armée de 24 000 soldats; mais la Toscane dissertait, et Rome condamnait à l'inaction cette valeureuse armée qui avait combattu avec tant d'éclat à Vicence.

Au mois de mars, Mazzini paraît à Rome. Il est aussitôt nommé représentant par 9000 suffrages. Son entrée à l'Assemblée (16 mars) fut une ovation; des applaudissements retentirent sur tous les bancs et dans les tribunes. C'est que, depuis la fuite de Pie IX, Mazzini régnait à Rome par ses idées; et il n'avait qu'à paraître pour ranimer et conduire tout ce peuple qu'il avait fanatisé.

Le gouvernement piémontais venait d'envoyer le député Valerio à Rome et dans les principales villes d'Italie pour réclamer des secours. Mazzini fit, sans hésiter, un appel énergique à la concorde, à l'union, en faveur de la guerre sainte. « Il ne faut plus que deux sortes d'Italiens, en Italie, s'écria-t-il, ceux qui veulent la guerre, et ceux qui la redoutent. Rome républicaine combattra à côté du Piémont monarchique. » Cette généreuse, mais trop tardive excitation à l'alliance que réclamait le bon sens, fut comprise et accueillie avec enthousiasme. Les dames présentes à l'Assemblée jetèrent leurs bijoux aux pieds du président, comme offrande à la liberté. Le 22, une proclamation appelait le peuple aux armes.

Mazzini était arrivé trop tard à Rome pour remédier au désordre de l'armée et à celui des finances. Il avait proposé à l'Assemblée de nommer une commission de guerre en dehors d'elle-même et indépen-

dante du ministère. Ce projet fut accepté à l'unanimité. La commission entra en fonctions le 18 mars, fit tous ses efforts pour mettre sur pied une armée de 40 000 à 50 000 hommes, mais ne put y parvenir. Les ennemis de l'Italie et les malheurs de la guerre désarmèrent les projets. Le désastre de Novare fit changer toute la politique romaine. Quand on ne compta plus sur l'armée, on invoqua la révolution. Le triumvirat fut organisé afin d'y admettre les hommes d'énergie. Mazzini, Armellini et Saffi furent nommés; mais, en réalité, ce fut Mazzini qui gouverna au nom des triumvirs.

Il déploya une activité prodigieuse dans l'administration de la République, et il mit au service des relations extérieures une intelligence ferme et souple. Mais, en vain prodigua-t-il règlements, décrets, lois, circulaires, proclamations; son action était stérile, son dévouement inefficace. Qu'importait l'organisation de la République romaine, impuissante à elle seule contre l'ennemi et contre la réaction! Puisqu'on ne pouvait plus compter sur l'armée du Piémont, et puisqu'on n'avait pas assez de troupes pour organiser une défense sérieuse de Rome, il fallait révolutionner le royaume de Naples; c'était là qu'on devait envoyer les troupes et non pas à Bologne et à Terni. Le général Pepe écrivit deux fois à Rome, en proposant une expédition dans les Abruzzes, avec 6000 ou 8000 hommes. Une marche rapide sur Naples eût soulevé toutes les populations

de ces provinces impatientes du joug, et frémissant au moindre écho. La révolution napolitaine eût affranchi peut-être l'Italie, tandis que la défense de Rome n'a fait qu'ajouter une page glorieuse à l'histoire de la guerre.

Cependant le triumvirat, dédaignant ou méconnaissant ces chances de salut, se contenta de réunir une division à Bologne, sous les ordres du colonel Mizzacapo, et de décréter un camp à Terni pour couvrir Rome.

Le 17 avril, le projet de constitution fut soumis à l'Assemblée romaine; il établissait 2 consuls et 12 tribuns. Un des consuls sortait de charge chaque année; ils exerçaient le pouvoir exécutif, avaient le droit de grâce, et ils nommaient à toutes les fonctions. Les tribuns élus, pour 5 ans, veillaient sur les délibérations de l'Assemblée, dont ils pouvaient provoquer trois fois le vote sur la même question, si le scrutin ne leur paraissait pas assez réfléchi, et si la majorité n'avait pas été des trois quarts des voix. En cas de dictature, les tribuns étaient chargés spécialement de suivre les événements, et de convoquer l'Assemblée, une fois le péril disparu. Inviolables pour tout le temps de leurs fonctions, et même un an après, ils étaient rééligibles après un intervalle de cinq années. L'Assemblée unique, élue directement par le peuple, comme les consuls et les tribuns, ne pouvait être dissoute. 15 citoyens, choisis dans les diverses provinces, formaient un conseil d'État. A

21 ans, on était électeur et éligible; à 30 ans, on était apte aux fonctions de consul et de tribun. La révision de la Constitution ne pouvait avoir lieu qu'après un vote de l'Assemblée qui devait être renouvelé trois fois, de six mois en six mois, et sanctionné par les comices généraux. Démocratique par toutes ses tendances, la nouvelle Constitution reconnaissait pourtant une religion d'État; pouvait-on s'en étonner, quand on songeait que Mazzini, le nouveau pape, le Machiavel mystique, avait présidé à cette conception?

Dès le 18 février, le cardinal Antonelli avait adressé une demande d'intervention aux divers gouvernements catholiques, à l'Autriche, à la France, à l'Espagne, à Naples.

Pendant qu'on délibérait à Paris, l'Autriche se préparait à envahir les États romains; dès lors, la France se crut obligée d'honneur à protéger le chef de la catholicité, et à devancer les Autrichiens. 325 voix contre 283 autorisaient, dans le sein de la Constituante française, l'expédition contre Rome, arrêtée en principe par le général Cavaignac, proposée en réalité par le président de la République.

Le général Oudinot, chef de cette expédition, arriva le 25 avril devant Civita Vecchia et publia une proclamation daus laquelle il disait aux habitants : « Le gouvernement français, animé de l'esprit d'amour et de liberté, déclare respecter le vœu des populations romaines, et ne venir au milieu d'elles que comme un ami, dans le but seulement de main-

tenir sa légitime influence. Il est bien décidé à ne pas imposer un gouvernement antipathique aux Romains. »

Bien que l'on eût à Rome, depuis deux mois, le pressentiment fondé d'une expédition française, on n'avait rien fait pour mettre la place de Civita Vecchia à l'abri d'une attaque de vive force. Toute résistance sérieuse était impossible. Le préfet Matteucci, par crainte du bombardement et confiant dans les démonstrations du général Oudinot, autorisa le débarquement des Français, qui mirent pied à terre aux cris de : « Vive la République! vive l'Italie! »

L'expédition, forte de 7500 hommes, se composait de 2 brigades d'infanterie, d'un bataillon de chasseurs, de 3 batteries de campagne, de 2 compagnies du génie et d'un escadron de cavalerie. Le général Oudinot proposa au lieutenant-colonel Melara, commandant un bataillon de bersaglieri qui se trouvait à Civita Vecchia, de tenir garnison avec les Français. Melara y consentit, et resta à son poste, mais, après le débarquement, il fut fait prisonnier ainsi que son bataillon.

Ce fut alors que le général Oudinot, dans une proclamation plus explicite, déclara qu'il ne venait ni pour soutenir un gouvernement que la France n'avait jamais reconnu, ni pour rétablir des abus irrévocablement détruits par la générosité spontanée de Pie IX, mais pour faciliter le rétablissement d'un ré-

gime parlementaire également éloigné de la compression et de l'anarchie.

La municipalité de Civita Vecchia répondit par des protestations en faveur de la République, et exposa les conditions auxquelles les Français seraient reçus comme amis. Le général Oudinot répliqua par des mesures rigoureuses et fit fermer les imprimeries de la ville.

Le 26 avril, le bataillon lombard, parti de Chiavari après le licenciement de la division lombarde, arriva devant Civita Vecchia. Le général Oudinot voulut s'opposer à son débarquement; mais les troupes lombardes avaient tant souffert dans leur marche et dans leur traversée, qu'elles aimèrent mieux affronter une résistance armée que de courir de nouveau les chances d'une traversée, sans savoir où elles débarqueraient. On leur accorda cependant la permission de se rendre à Rome, à la condition de ne pas combattre avant le 3 mai; le général Oudinot se croyait certain de prendre Rome avant cette époque.

Quand l'Assemblée romaine apprit le débarquement et les intentions manifestes de l'armée française, elle disposa tout pour la défense. Une commission, composée des représentants Cernuschi, dall' Ongaro et Cattabeni, fut nommée pour diriger la construction et la défense des barricades. On assembla un conseil de guerre. Il ne fallait pas songer à tenir la campagne avec une armée de jeunes soldats mal organisée, sans artillerie, sans cavalerie.

On devait s'efforcer de gagner du temps, dans l'espoir que la France modifierait sa politique. Ces considérations déterminèrent le conseil de guerre à concentrer l'armée à Rome et à se tenir sur la stricte défensive, afin de ne pas se compromettre avec le peuple français et de laisser à son gouvernement et au général Oudinot toute la responsabilité de l'agression.

La ville de Rome a une enceinte de vieilles murailles d'un développement d'environ 24 kilomètres, dont 15 à 16 kilomètres sur la rive gauche du Tibre, comprenant la ville proprement dite, et 7 à 8 kilomètres sur la rive droite, enfermant le château Saint-Ange, le Vatican et le Transtevère. Le tracé de cette enceinte est fort irrégulier, sans fossés, sans glacis et sans ouvrages extérieurs. Le Tibre détache de la ville une portion qui reste sur la rive droite et qu'on nomme le Transtevère. Cette partie saillante est fermée et séparée complétement de la ville par une portion dite de San Spirito, presque perpendiculaire à l'enceinte, et elle est ouverte du côté de la campagne par un fleuve. En longeant l'enceinte, sur la rive droite, en aval, le terrain s'élève jusqu'au bastion n° 7 qui forme le point le plus élevé et couronne le mont Gianicolo. Le bastion n° 8, quoique plus bas que le 7°, est le point d'où l'on peut le mieux dominer la ville. La fortification de la rive droite offre un aspect régulier; l'enceinte est d'un tracé moderne ; elle a 8 à 10 mètres de hauteur d'escarpe avec contrescarpe en terre; les

bastions et les courtines sont en terrassement. Partout les Romains avaient couronné ces ouvrages par des créneaux faits avec des sacs et des paniers pleins de terre. Mais, sur la rive gauche, l'enceinte est délabrée, mal flanquée de tours, qui sont séparées par des intervalles inégaux. Une route de ceinture, qui suit le mouvement des fortifications à l'extérieur et dans tout leur développement, est bordée d'un côté par le pied même de l'escarpe et de l'autre par des propriétés particulières dont les murs forment une sorte de contrescarpe continue. Afin de pouvoir diriger des feux d'infanterie du haut de la muraille, les Romains avaient appliqué contre l'escarpe, à l'intérieur, des échafaudages soutenant un chemin de ronde en charpente, et le sommet du mur avait été surmonté d'un parapet crénelé en sacs de terre. De distance en distance, principalement auprès des portes, des embrasures percées dans le mur donnaient passage aux feux de l'artillerie. De ce côté la ville est dominée par les monts Aventino, Palatino, Pincio, Celio.

Rome ne comptait alors que 8300 fantassins et 400 chevaux organisés en 4 brigades. La 1re était commandée par le général Garibaldi, la 2e par le colonel Masi; la 3e, composée des cadres de cavalerie, par le colonel Savini; la 4e par le colonel Bartolomeo Galletti. Le général Garibaldi déploya sa brigade, forte de 2700 hommes, le long de l'enceinte qui est entre Porta Portese et San Porta Pancrazio, et occupa avec ses détachements le palais des Quattro Venti et la villa

Panfili qui se trouvent à environ 500 mètres en avant de l'enceinte, sur la rive droite, et qui peuvent servir à prendre en flanc l'ennemi en marche vers Porta Portese et Porta Cavalleggieri. Garibaldi mit aussi 300 hommes sur le Monte Mario. La 2e brigade couvrait la droite de la 1re; la 4e était en réserve dans la ville, à la place Cesarina et à la Chiesa Nuova. La cavalerie était sur la place Navona.

Le 28, le général Oudinot quitta Civita Vecchia, et, à la tête de 5800 hommes, se dirigea sur Rome. Le 29, il campa à Costel di Guido, grande ferme et relai de poste à 18 kilomètres de Palo sur la route de Rome. Une reconnaissance, faite par 15 chasseurs à cheval, que commandait le capitaine Oudinot, s'avança jusqu'à 2 lieues de Rome. Un poste romain, établi sur les hauteurs qui dominent la gauche de la route, reçut ces cavaliers à coups de fusil. Un d'eux fut tué et un autre fait prisonnier.

Cet accueil n'était pas de nature à témoigner des intentions bienveillantes des Romains, et il devenait évident qu'attaquer Rome avec si peu de forces était une témérité dangereuse; mais cette crainte n'arrêta pas la marche des Français. Le lendemain, à 4 heures du matin, ils se remirent en route. Dans la prévision d'un combat, le général Oudinot avait fait déposer les sacs à la Maglianella, à 2 lieues de Rome, et la colonne continua à s'avancer, éclairée par quelques chasseurs à cheval et par le 1er bataillon des chasseurs à pied.

Mais, quand on fut arrivé à 400 mètres du point saillant de l'enceinte du Vatican, au coude formé par la route, qui de là monte en ligne droite, 2 coups de canon chargés à mitraille et tirés sur les éclaireurs annoncèrent aux Français qui auraient pu garder quelques illusions, qu'ils étaient reçus en ennemis.

Le général Oudinot fit développer les chasseurs à pied, et quelques compagnies d'infanterie, en tirailleurs sur la crête et sur les mamelons qui bordent la route des deux côtés, et disposa ainsi sa division en colonnes d'attaque : la brigade Molière à droite, la brigade Levaillant à gauche, de façon à former un arc autour de la partie saillante de la ville, comprise entre les portes Cavalleggieri et Angelica. Cette ligne de bataille se trouvant débordée sur la droite par la villa Panfili, le général Oudiuot dirigea contre celle-ci un détachement qui en délogea les défenseurs. En se repliant sur la villa Corsini, les Romains arrêtèrent les progrès de l'ennemi.

Cependant les colonnes françaises, sous la protection de leurs batteries de campagne, s'avancèrent à deux reprises contre la ville, bravant un feu nourri de mousqueterie et d'artillerie. Le général Garibaldi, avec sa légion et le bataillon des étudiants, fit une sortie par la porte San Pancrazio et attaqua de flanc les Français, près de la villa Corsini. Après un vif combat il fut obligé de se replier; mais peu après, ayant reçu un renfort composé du bataillon Reduci,

de la légion commandée par le colonel Galletti et de 2 compagnies du 1er de ligne, il retourna inopinément à la charge. Cette brusque attaque augmenta le désordre que le feu de la place avait déjà mis dans les rangs de l'ennemi. Le chef de bataillon Picard, du 20e de ligne, fut fait prisonnier avec 250 hommes. Le général Oudinot, persuadé enfin de la témérité de son attaque, et craignant d'être débordé, ordonna la retraite.

Si la cavalerie romaine, qui se trouvait à la porte San Pancrazio eût poursuivi les Français, leur déroute pouvait être complète. Mais Mazzini, qui comptait toujours sur ses amis de la Constituante française, ne voulait pas trop engager le point d'honneur français; il fit mettre un terme à cette première lutte.

On a dit et on a écrit que le chef de bataillon Picard avait été victime de sa confiance, et qu'il avait été trompé par le bon accueil des Romains. Ce n'est pas là une excuse sérieuse! Comment croire aux intentions bienveillantes de gens qui commencent par vous mitrailler? On a prétendu encore que les Romains étaient sortis en criant: « la Paix! la Paix! » et que, sur ces mots, le chef de bataillon les avait laissés approcher sans méfiance. Mais la méfiance ne lui était-elle pas commandée par les canons qui tonnaient de toutes parts? Si les Romains avaient pu imaginer ainsi une ruse de guerre, les Français s'y seraient donc laissé prendre avec trop de naïveté. Non, la vérité, c'est que le chef de bataillon, se voyant entouré

par des forces très-supérieures, fut obligé de mettre bas les armes. C'est un fait qui n'a besoin ni d'être excusé, ni d'être commenté, mais dont la réalité suffit.

Cette journée coûta aux Français 580 morts, blessés ou prisonniers.

Le général Oudinot se retira à Castel di Guido, et de là à Civita Vecchia.

Le gouvernement romain s'empressa de tirer parti de ce premier succès. Les soins les plus actifs furent donnés aux blessés; les morts furent ensevelis avec pompe, des secours furent distribués aux familles des combattants qui avaient été frappés. On ajourna l'échéance de toutes les valeurs commerciales.

Quelques jours après, la liberté, sans conditions, fut rendue aux prisonniers français.

Le général Oudinot ne voulut pas être en reste de générosité et renvoya le bataillon Melara.

L'arrivée de la brigade Chadeysson porta la force de la division française à 10 000 hommes.

Le général Oudinot occupa alors la ligne du Tibre, y appuya sa droite et détacha un demi-bataillon qu'il envoya à Fiumicino, sur la rive droite, à l'embouchure du fleuve. Il assura ainsi l'arrivage de ses convois par eau.

Cependant le roi de Naples, profitant des embarras de la République romaine, s'avança vers la frontière à la tête de 8300 fantassins, de 1500 chevaux et de 52 pièces de bataille et de montagne, avec le général Casella pour commandant. Il espérait prendre

part au siége de Rome; mais le général Oudinot ne voulut pas d'un pareil allié. Toutefois, le 29 avril, Ferdinand fit franchir la frontière à une avant-garde de 4500 fantassins, de 300 chevaux et d'une batterie. Le 5 mai, il concentra ses troupes à Albano, et occupa les importantes positions de Velletri.

Le 7 mai, le général Wimpffen vint camper avec sa division autrichienne à Castelfranco; il envoya aussitôt le général Taxis à Ferrare avec un détachement pour rendre à cette ville les otages pris par Haynau, et pour engager le conseil communal à restaurer le gouvernement du pape. Sur 40 conseillers municipaux, 37 se prononcèrent pour la République, et 3 pour Pie IX. Son éloquence, ayant ainsi échoué, Wimpffen se prépara à imposer de force une restauration qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Le 8 mai, il se présenta devant Bologne avec 7000 hommes et 2 batteries.

La ville n'avait que 2000 soldats, commandés par le colonel Marescotti, qui proposa tout aussitôt de se rendre. Mais le peuple et la troupe résistèrent et demandèrent à se battre. Wimpffen tenta vainement deux assauts. La municipalité sollicita et obtint un armistice d'un jour; mais le peuple refusa obstinément toute proposition de paix, et le lendemain la lutte recommença.

Ce même jour, le général napolitain Lanza, à la tête de 3 bataillons et demi, de 4 escadrons de cava-

lerie et d'une batterie de montagne, entreprit une reconnaissance jusqu'à Palestrina, où Garibaldi était arrivé le 4, et où il s'était retranché avec la brigade renforcée du bataillon de bersaglieri. Les Napolitains attaquèrent; mais la nuit et un orage épouvantable interrompirent le combat, dont le résultat resta incertain. Lanza, suffisamment renseigné sur la position des Romains, se retira à Albano.

Wimpffen, arrêté devant Bologne, attendait des renforts. A l'arrivée du général Gorzgowsky, le 14 mai, les Autrichiens, au nombre de 20 000 hommes, recommencèrent leur attaque et bombardèrent la ville. Le 16, après sept jours d'héroïque résistance, Bologne capitula. Le général Thurn, avec 4000 hommes, occupa la ville, et Wimpffen se dirigea sur Ancône.

Pendant que ces événements mettaient en péril l'existence de la République romaine, l'Assemblée nationale française lui prêtait indirectement son appui, « en invitant le gouvernement à prendre sans retard les mesures nécessaires pour que l'expédition d'Italie ne fût pas plus longtemps détournée de son but. » Mais le président de la République ne se crut pas lié par ce vote équivoque; il attendait d'ailleurs les nouvelles élections et il résolut de gagner du temps. M. de Lesseps fut envoyé à Rome; le général Oudinot consentit, sur la proposition de M. de Lesseps, à conclure une trêve avec la République romaine, et il signifia en même temps à Radetzki qu'il ne permet-

trait pas aux Autrichiens de pénétrer plus avant dans les États romains.

Les triumvirs n'ayant, pour le moment, rien à redouter des Français et des Autrichiens, voulurent profiter de la trêve pour en finir avec le roi de Naples. Le général Roselli, à la tête de 10.000 hommes d'infanterie, de 400 chevaux et de 2 batteries, quitta Rome le 18 et alla camper autour de Valmontone, poussant son avant-garde jusqu'à Monte Fortino. Le 19, il s'arrêta, et, au lieu d'accélérer la marche, il ordonna une reconnaissance pour le lendemain. En deux jours les troupes romaines n'avaient pas franchi la distance de quelques lieues qui les séparaient des Napolitains. Garibaldi perdit patience; il rejoignit la brigade d'avant-garde commandée par le colonel Marochetti et composée de 3000 fantassins, de 40 chevaux et de 2 pièces.

Le roi de Naples, dès qu'il apprit la marche des Romains, ordonna prudemment la retraite. Il se défiait du gouvernement français, et ne comprenait pas que le général Oudinot eût consenti à signer une trêve ; il eut peur d'un piége et se retira.

A l'aube du 19 mai, Garibaldi rejoignit l'arrière-garde napolitaine à Velletri ; le général Lanza, qui la commandait, déploya ses troupes en bataille. Il avait un régiment des gardes, un bataillon de chasseurs, 3 escadrons de cavalerie et 18 pièces de campagne. Garibaldi engagea le combat avec une grande hardiesse. Une charge brillante de chasseurs à cheval na-

politains mit le désordre dans les rangs des républicains ; mais la légion romaine, se jetant brusquement dans les vignes, à droite et à gauche de la route, assaillit d'une vive fusillade les cavaliers napolitains imprudemment lancés à la poursuite de Garibaldi et de son escorte, et les contraignit à tourner bride.

A la nouvelle du combat de Velletri, Roselli s'avança pour soutenir son avant-garde. Il attaqua vainement la ville pendant tout un jour. La nuit, en suspendant la lutte, permit au général Lanza de se retirer au delà de la frontière. Le lendemain, 20 mai, les républicains occupèrent Velletri. Dès que Mazzini apprit la retraite des Napolitains, il donna ordre à Roselli de les poursuivre et de passer la frontière. Mais Roselli démontra qu'il était imprudent de tenter une invasion avec si peu de troupes. Roselli avait raison, au point de vue militaire; mais Mazzini raisonnait au point de vue de la révolution, qu'il fallait réveiller dans les Abruzzes. Il ne s'agissait pas de poursuivre l'ennemi sur sa ligne de retraite; on devait se jeter à gauche ou à droite, selon les sympathies que l'on pouvait rencontrer dans les populations. L'ordre de Mazzini est justifié par l'état d'agitation dans lequel se trouvait Naples; par l'insurrection encore vivante en Sicile; par l'éparpillement de l'armée napolitaine, obligée de contenir les populations sur tous les points du royaume; par la démoralisation des troupes qui revenaient de Velletri; par le prestige de Garibaldi; par la sympathie des Napolitains pour les

troupes italiennes ; par l'opinion du gouvernement napolitain lui-même qui était convaincu que les Français appuyaient moralement l'expédition romaine et protégeaient Rome contre toute agression étrangère, pendant l'armistice.

Roselli, en cette circonstance, voulut faire de la stratégie militaire, tandis qu'il fallait faire de la stratégie révolutionnaire. Même au point de vue de la tactique militaire, la prudence demandait qu'on avançât toujours, sans s'engager dans aucun combat sérieux, afin de constater l'état réel, soit politique, soit militaire, des provinces napolitaines, et d'observer les mouvements de l'armée de Ferdinand. Mazzini n'osa pas contredire Roselli; mais il transigea avec lui-même, signifia à Garibaldi de passer la frontière avec sa brigade, et donna ordre au reste de la troupe de rentrer à Rome.

Les sympathies des populations faisaient partout cortége à Garibaldi. Après avoir battu dans la province romaine de Frosinone la bande papale de Zucchi, il passa la frontière le 26, et occupa Arci.

La division du colonel Mezzacapo qui avait été rappelée de Bologne à Rome, celle de Roselli et les 10 000 gardes nationaux étaient plus que suffisants pour défendre la ville contre toute attaque possible des Français, qui ne comptaient alors que 10 000 à 12 000 hommes. Mais on craignit de n'être pas assez fort, et Garibaldi fut rappelé, malgré la trêve qui durait

encore, et malgré les progrès qu'il faisait sur la frontière napolitaine.

Le 26 mai, le général Cordova, avec 5000 hommes d'infanterie et 2 batteries, débarqua à Gaëte, et le 3 juin, il était sur le territoire romain, occupant des petits villages autour des marais Pontins. Ce fut à ces exploits que se borna la coopération des Espagnols dans l'expédition de Rome.



CHAPITRE III.

SUITE DE LA GUERRE DE ROME.

Attaque d'Ancône par les Autrichiens. — Reddition de la place. — Négociations à Rome entre Mazzini et M. de Lesseps. — Le général Oudinot rompt la trêve et s'empare du Monte Mario. — Distribution des forces romaines. — Composition de l'armée française devant Rome. — Siége de Rome. — Débats dans l'Assemblée romaine. — Entrée des Français à Rome. — Garibaldi se dirige sur la Toscane. — Sa retraite sur San Marino. — Le général Oudinot.

Le général Wimpffen se présenta le 23 mai, sous les murs d'Ancône, à la tête d'un corps d'armée de 16 000 hommes; la garnison de la place se composait seulement de 3 bataillons de volontaires, commandés par le colonel Zambeccari. Dès l'apparition des Autrichiens, l'amiral français Belvese proposa au commandant de la place de la faire occuper par ses troupes; Zambeccari ne crut pas devoir accepter cette proposition.

Le 27, les Autrichiens ouvrirent le feu contre la place, avec leur artillerie de campagne; mais ils ne causèrent aucun dommage. Le même jour, une frégate et un bateau à vapeur autrichien attaquaient les batteries du port sans obtenir un meilleur résultat. Le 1er juin, le général Wimpffen renouvela son attaque, et tâcha de s'emparer du mont Gardeto. Ayant été repoussé, il se décida, après cette nouvelle tentative infructueuse, à attendre le parc de siége, se contentant de bloquer étroitement la place. L'artillerie de siége étant arrivée le 15, les Autrichiens ouvri-

rent immédiatement le feu contre la citadelle. Zambeccari capitula le 17.

Pendant ce temps, les négociations diplomatiques prenaient à Rome une mauvaise tournure. Malgré le talent et la merveilleuse adresse de Mazzini, malgré la bonne volonté que témoignait M. de Lesseps d'arriver à une solution honorable, le représentant de la France avait ordre de ne pas reconnaître la République romaine, et les triumvirs ne voulaient rien entendre avant d'avoir obtenu cette reconnaissance. M. de Lesseps proposait de placer les États romains sous la protection de la République française, de maintenir les magistrats dans l'exercice de leurs fonctions, de partager le service militaire de la ville entre les soldats français et les soldats romains, enfin d'inviter une dernière fois tous les citoyens à se prononcer définitivement sur la forme du gouvernement; il proposait enfin que les triumvirs acceptassent ce compromis. C'était leur demander une abdication.

Mazzini, qui se croyait sûr de l'appui des députés montagnards de Paris, et qui partageait leurs illusions, repoussa les propositions de M. de Lesseps et tout accommodement avec le pape.

M. de Lesseps, blessé dans son amour-propre et brusquement mis de côté, céda aux suggestions des officiers français, et déclara, d'accord avec le général Oudinot, les négociations rompues. Il s'empressa ensuite d'écrire à Paris que Mazzini était un ennemi dangereux de la société, qu'il opprimait et ruinait les habitants de

Rome, que c'était un Néron moderne, allégations hasardées, écrites sous le coup de la colère, et qu'il ne tarda pas à rétracter; car il conseillait dans une nouvelle dépêche d'arrêter les mesures hostiles contre Rome, attendu qu'une dernière note des triumvirs faisait espérer un arrangement; il proposait en même temps au général Oudinot un projet d'accord avec les Romains où l'appui de l'armée française leur était promis, à la condition qu'elle s'établirait où bon lui semblerait hors de la ville. Le général Oudinot repoussa ce projet avec indignation, et bientôt M. de Lesseps fut rappelé à Paris, où il eut à subir le blâme du cabinet et la censure du conseil d'État; le général Oudinot reçut en même temps l'ordre d'attaquer Rome.

L'armée d'expédition, composée de 3 brigades, s'était mise en mouvement depuis le 10 mai; le 12, elle prit position à la Maglianella, sur la route même de Civita Vecchia, et à Maglianella sur les bords du Tibre. Le général Oudinot avait envoyé une colonne composée de 2 bataillons et de 100 chasseurs à cheval, jusqu'à l'Acqua Traversa sur la route de Florence, pour s'y établir et couper de ce côté les communications du dehors avec Rome. Le 16 mai, les Français se trouvaient à 2 ou 3 kilomètres, couronnant toutes les hauteurs qui s'étendent de la casa Maffea, jusqu'à Santa Passera sur le bas Tibre. 10 000 hommes étaient alors échelonnés sur une ligne de 6000 mètres. Le général Oudinot avait transporté son quartier général sur la Via Portuense, à 3300 mètres de la Porta Por-

tese. Une traille fut établie sur le Tibre, au-dessous de la basilique de Saint-Paul, ce qui permit de jeter un poste de 2 compagnies sur la rive gauche; un petit vapeur, *le Tibre*, assurait la communication entre Civita Vecchia et Santa Passera. Durant l'armistice, des renforts étant successivement arrivés au corps expéditionnaire, il était monté au chiffre de 30 000 hommes, dont 2038 artilleurs, 700 à 800 de cavalerie, 937 du génie, avec 3 batteries de campagne et une de réserve. Cette armée fut répartie en 3 divisions; la première, commandée par le général Regnault de Saint-Jean d'Angély, était composée de la brigade d'infanterie Molière, et de la brigade de cavalerie Morrin; en tout 7 bataillons et 8 escadrons. La deuxième, sous le commandement du général Rostolan, était composée des brigades d'infanterie Chadeysson et Levaillant, et comptait 14 bataillons, dont 2 de chasseurs. La troisième, commandée par le général Guesviller, était formée des brigades Levaillant (Jean), et Sauvan; en tout 16 bataillons, dont un de chasseurs. Le grand parc de l'artillerie fut établi à Santa Passera, près du Tibre, à 2500 mètres de l'enceinte de la place; il y fut réuni au premier équipage de siége, qui se composait de 4 canons de 24, 6 de 16, 4 obusiers de 22 cent., 4 mortiers de 22 cent. Cet équipage fut progressivement augmenté et porté à 8 pièces de 24, 18 de 16, 4 obusiers de 22 cent., 14 mortiers dont 2 de 27 cent., 6 de 22 et 6 de 15.

Le dépôt de tranchée fut établi sur le bord du che-

min du Monte Verde, au pied d'un des contre-forts de cette colline. Il y avait encore une compagnie de pontonniers et une demi-compagnie d'ouvriers. Le génie français commença, dès le 29, la construction d'un pont de bateaux sur le Tibre, à Santa Passera.

Le 25, les Français commençaient une tête de pont sur la rive gauche; c'était une lunette armée, avec une pièce de marine, de 30, en barbette. Une pièce de même calibre fut placée sur la rive droite, pour flanquer cet ouvrage, et défendre les abords du pont; trois autres furent établies sur la hauteur, en avant et au nord de la basilique de San Paolo. Ces 5 bouches à feu étaient servies par des matelots.

Le 1er juin, la première et la deuxième division tenaient la ligne des hauteurs, depuis Santa Passera, jusqu'au delà de la villa Panfili; plusieurs compagnies étaient sur la rive gauche du Tibre, pour occuper l'ouvrage en avant du pont, et tenir l'église et le couvent de San Paolo, ainsi que la hauteur qui les domine au nord. La troisième division avait été établie à la villa Mattei, sur la route de Civita Vecchia, à 2000 mètres de l'enceinte du Vatican; la deuxième brigade de cette division, sous les ordres du général Sauvan, était campée à l'Acqua Traversa, sur la route de Florence.

Dans la nuit du 30 au 31 mai, ce général avait occupé l'importante position de Monte Mario, qui domine les communications de Viterbe et du Tibre supérieur; de cette colline, l'on découvre presque tout

le panorama de la ville de Rome, de sorte que les Français pouvaient épier tous les mouvements des Romains dans l'intérieur de la ville; ce fut ainsi que les travailleurs romains, qui élevaient en hâte des fortifications passagères, sans armes ni escorte, furent chassés de leurs travaux.

Le général Roselli proposa au général Oudinot d'unir leurs forces pour empêcher la jonction des Autrichiens aux Napolitains. Le 1er juin, le général français répondit : « que l'armistice avait déjà été dénoncé aux autorités romaines, et qu'il ne différait l'attaque, jusqu'au lundi suivant, que pour donner le temps à ses concitoyens de quitter Rome; » la guerre était donc un fait accompli. Les Romains se préparèrent vigoureusement à la défense; leur armée, concentrée à Rome, formait un effectif de 18 000 à 19 000 hommes environ; elle fut partagée en 2 divisions et une réserve. Garibaldi, avec sa division, garda l'enceinte sur la rive droite du Tibre; le général Bartolucci avec l'autre division, devait défendre l'enceinte sur la rive gauche, et la réserve resta dans la ville.

Tout faisait croire que les Français attaqueraient Rome par la rive gauche du Tibre; car la ville de ce côté présente une enceinte d'un très-grand développement (15 à 16 kilomètres), ce qui empêche de la bien garder; les murs, vieux et délabrés, sont mal flanqués, de sorte qu'on peut y faire brèche même avec l'artillerie de campagne. De ce côté ne se trouvent pas, comme sur la rive droite, de nombreuses villas

entourées de murs solides, et d'autres obstacles favorables à la défense; et les maisons de la ville, plus éloignées sur le côté droit, mettent les édifices publics à l'abri des feux de l'artillerie. Enfin du côté de la rive gauche, on s'empare des monts Aventino et Palatino, d'où l'on inquiète les habitants par la menace constante d'un bombardement. On aurait donc dû porter l'attaque contre la vieille enceinte, au saillant de la porte San Sebastiano. Le général Oudinot, qui campait devant Rome depuis un mois, devait en connaître tous les alentours et les fortifications; cependant il se décida à attaquer le côté le plus fort, sur la rive droite. Le génie français a cherché depuis à justifier ce mauvais choix, en disant que l'armée devait assurer ses communications avec sa base d'opérations militaires, Civita Vecchia. Mais, en se mettant à cheval sur le Tibre, pendant l'investissement de la ville, n'aurait-on pas aussi bien maintenu les communications? Quant au motif, allégué plus tard, qu'il fallait autant que possible préserver les monuments de toute atteinte, on peut répondre que les édifices les plus remarquables au point de vue de l'art étaient plus rapprochés de l'enceinte de ce côté, et nous verrons bientôt que plusieurs bombes causèrent de graves dommages à ces édifices. En forçant l'enceinte sur la rive gauche et en franchissant le Tibre, on prend à revers les fortifications qui couronnent le Monte Gianicolo, et on peut enlever ainsi facilement cette position.

Les Français se décidèrent à attaquer la place par le front qui occupe la partie la plus avancée de Gianicolo, c'est-à-dire le front qui comprend les bastions 6 et 7, sur la rive droite, entre les portes Portese et San Pancrazio ; puis à gagner, de là, la tête de l'enceinte aurélienne et le contre-fort de San Pietro ; mais comment passer le Tibre, devant une population énergique et barricadée, appuyée à une armée régulière, sans se servir d'artillerie ? Et, dans ce cas-là, comment préserver les édifices ? Nous devons donc conclure que le général Oudinot n'osa pas passer la rive gauche avec son armée, dans la crainte d'être attaqué par l'armée romaine, et coupé dans sa retraite ; excès de prudence motivé par l'échec du 4 avril.

Le 3 juin eut lieu l'attaque de la villa Panfili, défendue par 450 hommes ; le beau parc de cette villa, entouré de murs, en partie terrassés, présentait de fortes barricades sur divers points ; les Français divisèrent leurs forces en deux colonnes ; la première, composée de 4 compagnies de chasseurs à pied, 2 bataillons d'infanterie, une section d'artillerie, une compagnie du génie, et 50 chasseurs à cheval aux ordres du général Molière, aborda la position par le mur d'enceinte, qui longe au sud la via Nocetta ; la seconde colonne, sous les ordres du général Guesviller, composée de 2 bataillons et d'une section d'artillerie, fit une diversion sur l'enceinte de la villa, du côté ouest. La résistance fut énergique : pour percer les murs d'enceinte de la villa, les Français durent

employer la mine; mais enfin, accablés par le nombre, les défenseurs se retirèrent, toujours en combattant, jusqu'à la villa Corsini, et 200 hommes qui défendaient le bois voisin de la villa furent faits prisonniers. Chassés de nouveau de la villa Corsini, les Romains se replièrent sur le Vascello, édifice très-solide, situé à 200 mètres en avant de la porte San Pancrazio.

Le général Sauvan descendit en même temps du Monte Mario, s'empara de la Torretta, qui domine le pont Milvio, dont on avait eu soin de faire sauter une arche; un détachement français passa la rivière à la nage, mais il fut repoussé. Le combat durait déjà depuis trois heures, lorsque Garibaldi, à la tête de sa division, se porta en avant à la villa Corsini et au Vascello pour repousser l'ennemi; ses troupes se comportèrent vaillamment; car les positions furent prises et reprises plusieurs fois avec acharnement; mais, accablées par le nombre, elles furent obligées de se retirer. Cette attaque coûta aux Français 256 morts ou blessés. Courageux et résolus, les défenseurs de Rome, manquaient de direction; les villa Panfili et Corsini étaient des positions assez fortes, pour que, reliées entre elles par quelques retranchements, elles pussent former une première ligne de défense; il aurait donc fallu les fortifier, y placer l'armée, ne laissant qu'une réserve derrière l'enceinte pour protéger la retraite. En retirant l'armée dans la place, les travaux d'approche de l'ennemi se trouvaient favo-

risés, et les 400 hommes de la villa Panfili complétement sacrifiés. Pourquoi avoir laissé au front d'attaque la seule division Garibaldi, qui comprenait à peine 7000 hommes, tandis qu'on employait plus de 12000 hommes et les gardes nationaux à protéger la partie de l'enceinte qui n'était pas attaquée? Ce fut aussi une grande faute de ne pas reprendre le Monte Mario, avant que l'ennemi eût eu le temps de s'y fortifier.

Les Français, dans la journée du 3 juin, ayant repoussé les Romains vers la place, sur toute l'étendue du terrain où ils devaient développer leurs travaux d'approche, ouvrirent la tranchée dans la nuit du 4 au 5, à 300 mètres des saillants les plus avancés de l'enceinte, appuyant la gauche de leur parallèle à l'église San Pancrazio, et la prolongeant jusqu'aux escarpements qui descendent à la via Portuense, vis-à-vis du Testaccio. Ils laissèrent 2 bataillons de garde de tranchée, et établirent un fort avancé dans la casa Talonghi, au nord de la villa Valentino, afin d'éclairer leur extrême gauche.

Dans la même nuit, l'assiégeant commença, en arrière de la parallèle, la construction de 2 batteries. L'une, placée à 560 mètres de l'enceinte, presque en capitale du bastion 6, fut dès le lendemain armée de 2 pièces de 16 et d'un obusier de 22 cent.; l'autre, à la droite de la parallèle, destinée à éteindre le feu de la batterie Santo Alesio et de la batterie du Testaccio, situées sur la rive gauche du Tibre,

fut armée de 2 pièces de 24 et d'un obusier de 22 cent. Dans la nuit du 5, une nouvelle batterie de 4 mortiers fut établie entre les deux batteries 6 et 7.

Durant tous ces travaux de l'armée française, les Romains ne cessaient de tirer pour renverser les ouvrages établis, et causer des pertes aux assiégeants. Le matin du 6, les batteries françaises ouvrirent leur feu contre les batteries 6 et 7 et les batteries de la rive gauche du Tibre; l'artillerie de la place répondit avec énergie, et sans aucune interruption, malgré l'orage épouvantable qui éclata. Pendant la nuit, les Français s'avancèrent par des cheminements en zigzag contre le bastion 7; le matin, le feu de la place fit taire une batterie de l'ennemi. La nuit suivante, les Français construisirent une quatrième batterie de 4 pièces, tout près de la batterie de mortiers, en avant de la parallèle; elle se composait de 2 pièces de 16 et de 2 pièces de 24. Tous ces travaux furent fortement inquiétés par la précision du tir romain.

Vers la tombée de la nuit du 9, les assiégés essayèrent une sortie sur les travaux des assiégeants, ils s'en approchèrent à très-peu de distance, surtout à la droite de la parallèle; les travailleurs, surpris à l'improviste, se sauvèrent, mais la garde de tranchée repoussa la sortie.

Dans la nuit du 10, Garibaldi fit une sortie avec 8000 hommes; mais il fut presque aussitôt forcé de rentrer, l'obscurité profonde qui régnait ayant causé de graves désordres dans les rangs, où plusieurs

Romains se blessèrent les uns les autres par méprise. Les combats de nuit sont du reste très-dangereux pour des troupes mal instruites, parce que la hardiesse et le courage ne peuvent suppléer au manque d'ordre et de tactique.

Dans cette même nuit, fut commencée par l'assiégeant une cinquième batterie de 5 pièces, 2 de 16, 2 de 24 et un obusier de 22 cent., destiné à battre directement le bastion 8, et à faire brèche à la face gauche du bastion 7. La construction d'une autre batterie de 4 pièces fut commencée dans la nuit du 11. Le 12, Garibaldi détacha 2 compagnies pour attaquer la batterie n° 5, ainsi que les tranchées faites à sa droite. Se glissant intérieurement le long du mur qui forme la face droite de la demi-lune (16-7), les Romains arrivèrent jusqu'au saillant, d'où ils dirigèrent une vive fusillade contre les travailleurs et la garde de tranchée. Après avoir harcelé l'ennemi pendant quelque temps, ils se retirèrent, ayant à essuyer le feu de mousqueterie des tranchées.

La seconde parallèle de l'ennemi fut achevée dans la nuit du 12 au 13. Le matin du 13, le général Oudinot fit à la place des sommations qui furent repoussées ; il commanda un feu général sur tout le développement des attaques, avec 21 bouches à feu, savoir : 18 canons de 24, 5 de 16, 4 obusiers de 22 cent., et 4 mortiers de 22 cent. Ce même jour, un détachement français, transporté par une frégate à vapeur, s'empara de la fonderie de Porto d'Anzio.

Le 13 et le 14 juin, l'ennemi élargit et compléta les cheminements couverts au sortir de la seconde parallèle, devant le bastion 6; et dans la nuit du 14 il ouvrit, à la sape volante, la troisième parallèle. Le feu continuait toujours sans interruption, et avec un égal acharnement de part et d'autre. Dans la nuit du 15, l'ennemi commença la construction de 3 batteries de brèche, situées à 60 mètres de l'enceinte; et, dans la nuit du 17 au 18, il établit une batterie en avant de la villa Corsini.

Le feu de ces batteries de brèche fut ouvert dès le 19 au matin; la nuit on le suspendit pour le reprendre le lendemain. La batterie Corsini fit encore feu tout le jour; la nuit, l'assiégeant essaya d'enlever une position dite casa Giacometti, grande maison située en avant de la villa Corsini, sur le chemin de San Pancrazio, tentative qui échoua.

Les batteries de brèche ayant soutenu leur feu, trois brèches praticables furent ouvertes dans l'après-midi du 21; dans la nuit du 21 au 22, à 11 heures du soir, trois colonnes composées chacune de 2 compagnies d'élite et d'un détachement de 30 sapeurs, s'élancèrent sur les brèches et les franchirent sans résistance de la part de l'assiégé, qui s'était retiré derrière la seconde ligne de défense. Cette attaque causa à l'ennemi de grandes pertes, mais il finit par occuper la villa Barberini. Une diversion avait été faite sur la rive gauche du Tibre, au moment de l'assaut par les Français qui se dirigèrent sur le haut Tibre. Le 22,

l'ennemi s'établit sur la brèche malgré le feu de la place, retrancha solidement la villa Barberini, perfectionna les tranchées qui formaient le logement des troupes, sur les bastions 6 et 7, rétablit quelques batteries démontées, et construisit une batterie sur la brèche.

Le 23, ces nouvelles batteries ouvrirent leur feu, les Romains ripostèrent avec trois des leurs, et réduisirent au silence la batterie construite sur la brèche. Les Français en établirent alors dans les bastions 6 et 7 deux nouvelles de 4 pièces chaque; et, dans la nuit du 24 au 25, la construction d'une quatrième parallèle fut commencée à la sape volante. Le matin du 23, tous les consuls étrangers envoyèrent une protestation collective, contre le projet de bombarder la Ville éternelle! Dès le 27, la quatrième parallèle était terminée, ainsi que la batterie de brèche contre le bastion 8, et 4 autres, armées de 12 mortiers de 15; le feu de l'ennemi reprit donc avec une nouvelle force, mais il y fut riposté du côté des Romains par un tir très-vif et très-bien dirigé. Le combat dura tout le jour. Ce fut inutilement que les Français essayèrent de faire brèche au bastion 5 au moyen de la mine. Le feu continua le lendemain, mais avec moins d'intensité de la part des Romains; dans la nuit, on avait continué les cheminements contre le bastion 8, et fait la cinquième parallèle à la sape volante, tandis que le général Sauvan, à la tête de 2 bataillons et un détachement de chasseurs à cheval,

s'était dirigé sur Tivoli, et y avait détruit la poudrière et les dépôts romains. Le 29, la brèche faite au flanc gauche du bastion 8 fut reconnue praticable; le lendemain, au jour, deux colonnes d'assaut, fortes chacune de 3 compagnies, s'élancèrent sur la brèche, et parvinrent à s'établir dans le bastion après une résistance héroïque et désespérée, qui coûta plus de 400 hommes; les Français, de leur côté, en avaient perdu 116. Le même jour, le représentant Cernuschi proposa à l'Assemblée de déclarer inutile toute défense ultérieure. Mazzini était d'avis de continuer la lutte en abandonnant Rome! Le général Bartolucci annonça alors qu'il avait reçu de Garibaldi une lettre qui reconnaissait toute résistance impossible. Appelé à l'Assemblée, Garibaldi offrit de sacrifier et d'abandonner une moitié de la ville, de se retrancher et de se fortifier dans l'autre, en continuant ainsi la résistance, mais pendant quelques jours seulement. Après cette déclaration, l'Assemblée accepta la proposition de Cernuschi et laissa à la municipalité le soin de traiter avec l'ennemi.

Les triumvirs envoyèrent leur démission, et, tout en l'acceptant, l'Assemblée décréta qu'ils avaient bien mérité de la patrie; Mariani, Calandrelli, Saliceti les remplacèrent; le commandement de l'armée fut donné à Garibaldi, car on voulait conserver encore quelque discipline parmi les troupes, quoique toute défense dût cesser et que la République fût arrivée à son dernier jour.

La municipalité proposa au général Oudinot de faire occuper militairement la ville par les Français et les Romains, et de réserver la question politique. Le général fit des propositions plus sérieuses, qui furent repoussées par l'Assemblée; on célébra alors les funérailles des victimes du siége, on distribua des secours aux familles malheureuses, et, le 3 juillet, la Constitution fut promulguée au Capitole, et l'Assemblée attendit les événements. La municipalité, n'ayant pu s'entendre avec le vainqueur, abandonna la ville à sa discrétion. Garibaldi rassembla sa légion sur la place San Pietro, et l'invita à le suivre dans les provinces pour combattre les Autrichiens. « Je vous offre, lui dit-il, de nouvelles batailles, de nouveaux lauriers, mais au prix des plus grands périls et des plus rudes fatigues; me suive qui a du cœur! me suive qui a encore foi dans le salut de l'Italie! Nous avons les mains teintes du sang français; ce sont nos bras que nous plongerons dans celui des Autrichiens! »

Rome fut ainsi conquise après 26 jours de tranchée ouverte; si l'attaque fut énergique et intelligente, la défense fut héroïque! La perte des Français fut de 1024 hommes; du côté des Romains elle s'éleva environ à 2000, chiffres éloquents qui démontrent à la fois la bravoure de l'assiégeant et de l'assiégé.

L'armée française, triste et silencieuse, fit son entrée à Rome, le 3 juin, au milieu d'une population

hostile; les Romains lui reprochaient avec amertume leur liberté anéantie et leur Constitution violée. Dès le lendemain, l'Assemblée fut dispersée par la force, Cernuschi arrêté, et l'armée romaine dissoute. Le 2 juillet, Garibaldi était parti de Rome, avec 3000 fantassins et 400 chevaux, il s'y joignit une colonne de 900 volontaires, commandés par Forbes; le 9, il arrivait en Toscane, par la route de San Gimini et Todi, et le 21, il faisait son entrée à Montepulciano. Mais bientôt la désertion se déclara parmi les troupes; n'ayant rencontré aucune sympathie en Toscane, il se retira du côté de Bologne, franchit les montagnes, arriva le 29 à San Angelo in Vado où, serré de près par le corps d'armée du général autrichien Stadion, ainsi que par 3 colonnes françaises détachées de Rome, embarrassé de bagages, sans appui des habitants, il se jeta à travers des sentiers inconnus, des bois et des torrents, suivi seulement de 1500 hommes, et gagna la République de San Marino, où il rendit à ceux qui lui étaient restés fidèles leur parole et leur liberté. Les magistrats de San Marino, ayant parlé de soumission aux 200 légionnaires qui préféraient rester avec leur chef: « Plutôt mourir! s'écrièrent-ils; à Venise, à Venise! » Garibaldi les encourage dans leur généreuse résolution, et quitte San Marino; il frète 13 barques de pêcheurs, fait voile pour Venise, et déjà il se trouvait en vue de la lagune, quand le brick autrichien *l'Oreste*, attaque l'escadrille à coups de canon, et

s'empare de 8 barques; à force d'audace et d'habileté, Garibaldi parvient à s'échapper avec 5 barques qui lui restent, et il aborde de nouveau, le 5 août, au rivage romain, ayant emmené dans sa course périlleuse, sa femme, ses enfants, Cicerovacchio, Ugo Bassi, le Lombard Livraghi, qui veulent partager sa bonne et sa mauvaise fortune. Traqué de tous côtés, caché le jour, voyageant la nuit, il continue sa route; bientôt sa jeune femme meurt épuisée de fatigue; les Autrichiens s'emparent de ses amis qui, fusillés sans jugement, tombent en héros. Garibaldi, avec ses enfants, passe à Ravenne, en Toscane, à Gênes; à 5 jours de là il fait voile pour Tunis, puis pour l'Amérique, l'asile de tous les réfugiés politiques. L'armée française n'avait plus d'ennemis, et son général était désormais le maître absolu dans Rome où l'influence pontificale commençait déjà à se faire sentir.



CHAPITRE IV.

BLOCUS ET SIÉGE DE VENISE.

Le général Pepe à Venise. — Forces de terre et de mer du gouvernement vénitien. — Ses ressources financières. — Son organisation militaire. — Plan de défense de Venise. — Réponse aux critiques. — Fausse direction donnée à la guerre. — Les guérillas en Italie. — Conseil militaire des corps volontaires. — Mauvais emploi du matériel.

Le général Pepe, à son arrivée à Venise, fut nommé, par le président Manin, général en chef des troupes vénitiennes (13 juin 1848), et quelques jours après, le gouvernement papal mit la division romaine sous ses ordres. Il se trouva ainsi investi du commandement suprême.

Pepe avait alors 65 ans. Ce grand patriote, ce vétéran de la liberté, ce citoyen sans reproche qui, pendant 50 ans, avait toujours préparé, attendu, servi et espéré, après les défaites, le réveil et le salut de l'Italie; ce soldat intrépide fut une des plus grandes figures militaires de ce siècle, et la plus grande, à coup sûr, de l'Italie. Doué d'une taille herculéenne, beau de sa personne, doux et souvent mélancolique, possédant tous les charmes, ainsi que toutes les vertus, et unissant au courage le plus chevaleresque la probité la plus délicate, Pepe cachait une bonté réelle sous une rigueur apparente.

On ne pouvait le voir et lui obéir sans l'aimer, et

on ne pouvait l'aimer sans exalter ce sentiment jusqu'à la tendresse la plus enthousiaste. Érudit sans pédantisme, il avait une conversation charmante et solide. Malgré la faiblesse de l'âge, mais en raison même de sa longue et brillante carrière, Pepe était le seul homme qui, dans les conditions exceptionnelles où se trouvait Venise, pût remplir la tâche si difficile et si délicate de général en chef.

Quelques jours après son entrée, il adressa à l'armée l'ordre du jour suivant :

COMMANDEMENT EN CHEF DES TROUPES VÉNITIENNES.

Ordre du jour.

« Officiers, sous-officiers et soldats des milices italiennes, qui, sous des noms divers, combattez dans les provinces vénitiennes pour soustraire l'Italie entière au joug de l'Autriche, le gouvernement de Sa Sainteté, le président de Venise, et le commissaire de la Lombardie m'ont appelé à votre tête. J'ai accepté un honneur si grand, et, si quelque chose peut me consoler de l'abandon où m'ont laissé la plus grande partie des troupes que j'avais conduites sur les rives du Pô, c'est la gloire de marcher à la tête de soldats venus des contrées de l'Italie qui me sont chères depuis longtemps, et qui me le sont surtout devenues après l'accueil flatteur que j'ai reçu de leurs populations, depuis mes récents malheurs.

« La discipline est la condition et la force d'une

bonne armée. Vous avez le courage, l'amour de la patrie, la délicatesse et l'énergie des sentiments, la fermeté dans les desseins; mais toutes ces qualités qui vous rendent si supérieures aux troupes que vous allez combattre, seraient infructueuses sans l'unité du commandement et la promptitude de l'obéissance. Je m'appliquerai à fortifier parmi vous ces deux principes; car, hors de ces conditions, malgré le courage, l'activité, l'ardeur qui vous caractérisent, vous n'obtiendrez pas ces avantages que l'Italie attend de nous, avec l'appui de Charles-Albert, ce grand soutien de l'indépendance italienne.

« A l'avenir, aucun soldat ne pourra s'écarter du drapeau sans la permission expresse de ses chefs, approuvée par le général en chef. Aucun corps ne pourra exécuter de mouvements, sans l'ordre de ses généraux confirmé par moi. Le raisonnement et la discussion conviennent à des frères, mais n'ont rien à voir dans les rapports de chefs à soldats. Tout en maintenant une discipline sévère, tout en punissant des fautes que l'impunité aggraverait bientôt, je ne négligerai rien pour votre bien-être. Je transmettrai à vos gouvernements respectifs le détail des actions qui mériteront une récompense.

« J'insisterai pour qu'elle vous soit accordée; et j'aurai soin que, par les journaux officiels, le récit de vos hauts faits, dignes des destinées renaissantes de l'Italie, cette commune patrie pour laquelle vous avez tiré l'épée, parvienne à vos compatriotes, à vos pa-

rents, aux femmes dont vous recherchez l'estime et l'affection. J'espère vous prouver ainsi, que si une discipline juste et rigoureuse est la première nécessité de la guerre, mon cœur ne sera satisfait que lorsqu'il pourra louer selon la vérité, et récompenser selon le mérite.

« GUILLAUME PEPE.

Venise, 18 juin 1848. »

Cet ordre du jour produisit le meilleur effet sur l'esprit des volontaires, dont il releva le moral abattu par les derniers échecs.

Le lendemain, le général Pepe donna ordre au général Rizzardi, inspecteur du premier arrondissement militaire, d'opérer une reconnaissance autour de la forteresse de Malghera, et de recueillir dans la campagne des chevaux pour l'armée et des bœufs pour l'approvisionnement de la lagune. La colonne destinée à cette opération était commandée par le major Noaro, et dirigée par l'adjudant-major de marine, Mathieu, attaché à l'état-major de la forteresse. Elle se composait du bataillon lombard, de 200 volontaires romains et de 20 chevau-légers. Ces troupes rentrèrent dans Malghera avec d'abondantes réquisitions, et annoncèrent la marche de l'ennemi sur Mestre. Le même jour (19 juin) le général Welden, à la tête de 3 brigades d'infanterie comportant 14 000 hommes, 600 chevaux, et 48 bouches à feu, se dirigea vers Venise, après avoir laissé une

garnison à Trevise, et un poste à Porte grandi del Sile.

Welden commença aussitôt le blocus de la Lagune, en formant un demi-cercle, dont les extrémités s'appuyaient, l'une à la Brenta inférieure, et l'autre à l'embouchure de la Piave; le centre se trouvait à Mestre. Sur la droite de cette ville, il occupa Ponte della Rana, Fusina, Oriago, Mira, Dolo, Piave, Borgoforte, Cavarzere, le petit fort de la Cavanella d'Adige; sur la gauche, Favaro, Dese, San Donà sur la Piave, Cava Zuccarina, Cortellazzo, Cavallino; une ligne aussi longue, soutenue aux deux extrémités par le petit fort de Cortellazzo, et le retranchement de la Cavanella d'Adige, se trouvait beaucoup trop faible, et eût exigé au moins 30 000 hommes pour la bien garder; ne pouvant donc, avec les troupes dont il disposait, bloquer rigoureusement Venise, sans s'exposer à être forcé sur chaque point de sa ligne, le général autrichien aurait dû concentrer toutes ses forces autour de Malghera, en formant un arc de cercle de Dolo à la Cava Zuccarina et en laissant un fort détachement à Conche; de cette manière, il aurait assuré les derrières de l'armée de Radetzki, et les provinces de Rovigo, Padoue et Trévise. Par suite de cette mauvaise disposition de leurs forces, les Autrichiens furent constamment battus dans toutes les sorties faites par nos troupes, comme nous le verrons ci-après.

Ainsi, il ne restait au pouvoir des Italiens dans

la Vénétie que la place de Palmanova, située près de l'embouchure de l'Isonzo, et le fort d'Osopo. Mais le général Zucchi n'avait jamais voulu reconnaître le gouvernement de Venise, et le fort d'Osopo, occupé par 600 miliciens, anciens soldats de l'Autriche, était complétement investi par l'ennemi. Le général Pepe ne disposait donc réellement que des seules milices qui se trouvaient dans l'Estuario.

Celles-ci comptaient environ 22000 hommes dont 14 000 Vénitiens, 1800 Napolitains, 884 Lombards et 4954 Romains. Les Vénitiens composaient 7 bataillons de garde mobile, un bataillon de ligne dit Galateo du nom de son commandant, et dont presque tous les soldats avaient servi dans l'armée impériale; un beau bataillon de gendarmes qui, avant la révolution, faisaient partie des grenadiers italiens au service de l'Autriche; 2 compagnies du génie, un corps d'artilleurs, formé de plusieurs détachements et n'étant pas encore organisé par compagnies et par bataillons ; une belle compagnie de volontaires artilleurs, dits de Bandiera et Moro, recrutée parmi cent jeunes gens appartenant à d'excellentes familles, dont quelques-unes étaient fort riches. Cette compagnie avait un règlement spécial approuvé par le gouvernement; un escadron composé de 2 compagnies de cavalerie, dont la moitié à peine se trouvait montée ; il y avait encore un bataillon de Brenta et Bachiglione recruté parmi les volontaires des provinces de Padoue et du Polesine, ainsi qu'un bataillon de chasseurs volon-

taires, la plupart de la province de Trévise; ajoutez à ce contingent des petits détachements, composés principalement d'Italiens des différentes provinces de la péninsule, de quelques Français et de Polonais. Les Romains formaient 3 régiments de volontaires, divisés chacun en 2 bataillons; un détachement du train et des guides, et 2 bataillons de la garde nationale de Bologne. Les Napolitains composaient 2 petits bataillons de volontaires, un magnifique bataillon de chasseurs de ligne, une compagnie d'artillerie, une compagnie du génie, un détachement du train, et possédaient 8 pièces de campagne.

Les Lombards avaient un beau bataillon, et une compagnie d'ingénieurs, recrutés parmi les patriotes les plus intelligents, les plus instruits et les plus braves de la jeunesse milanaise.

Enfin on comptait 5000 hommes de la marine, matelots et soldats vénitiens parfaitement instruits et disciplinés, bien habillés et bien armés. Ce fut sur ce beau corps que s'appuya principalement la défense. Il formait un bataillon de 1000 fantassins, de 1200 canonniers; le reste composait les équipages des bâtiments de guerre.

Une division de 2 corvettes de 24 canons et de 2 bricks de 16 canons, commandée par le contre-amiral Bua, faisait partie de l'escadre de l'amiral génois Albini. Dans la Lagune se trouvaient encore 77 petits bâtiments canonniers et péniches; dans l'arsenal il y avait, tant en réparation qu'en construc-

tion, une frégate de 40 canons, une corvette de 24, un brick de 16, un pyroscaphe de 120 chevaux, 2 machines pour steamer, une goëlette de 10 canons, une canonnière armée avec une pièce de 30, 2 péniches et autres bâtiments et barques dégarnies. Les lignes de défense de l'Estuario étaient armées avec 327 bouches à feu; les bouches à feu en batterie et sur les bâtiments de guerre montaient au nombre de 954, y compris la réserve de l'arsenal. 4 légions de la garde civique, sous les ordres immédiats du gouvernement politique, étaient destinées au service du maintien de l'ordre à Venise, Chioggia et Palestrina.

Le revenu de Venise montait à 200 000 livres par mois, et dans les caisses du Trésor il ne restait plus que quelques millions sur les dix millions qu'avait procurés l'emprunt fait dans le mois de mai.

Le gouvernement avait à sa tête Manin, président; Tommaseo, ministre des cultes et de l'instruction publique; Paleocapa, ministre de l'intérieur; Castelli, ministre de la justice; Camerata, ministre des finances; Pinkerle, ministre du commerce; Polucci, ministre de la marine. Le ministre de la guerre, Solera, ayant dû se retirer, on créa un comité de la guerre, présidé par le général Armandi, qui remplissait les fonctions de ministre de la guerre. Ce comité se composait de quatre assesseurs : le colonel Cavedalis, le colonel Milani, le colonel Almoro, le colonel Fontana, Galeazzo, et de l'intendant militaire comte Marcello.

Le colonel Fontana était spécialement chargé de

l'inspection de l'infanterie et de la cavalerie; le colonel Milani avait la direction du génie; le lieutenant-colonel Avesani, la direction du personnel et du matériel de l'artillerie; le contre-amiral Graziani, la direction et le commandement de l'arsenal; il était assisté d'un conseil d'officiers de la marine; le commandement du personnel maritime était confié au général Milanopoli, qui était en même temps commandant en second de la ville et des forteresses de Venise; le général Antonino était commandant en premier. Un comité civil, présidé par l'intendant Marcello, avait l'administration et la surveillance des vivres et de l'équipement des armées de terre et de mer, ainsi que du service des hôpitaux militaires.

Une commission composée des citoyens Avesani Guido, président; Correr, podestat; Michiel Luigi et Medin Datailo, assesseurs municipaux; Giovanelli Andrea, Vernier Girolamo, conseillers communaux; Reale Giuseppe, président de la Chambre du commerce; Treves Giuseppe, Palazzi Alexandre, Marcello Alexandre intendant, était chargée de surveiller les approvisionnements de la guerre et de pourvoir l'armée de vivres. Une préfecture centrale, dirigée par le citoyen Vergottino, s'occupait de la police générale.

Tels étaient donc en résumé l'ensemble des forces de terre et de mer, ainsi que les moyens de défense dont disposait le gouvernement de Manin en juin 1848. Ce fut dans ces conditions que le général Pepe prit le commandement en chef de l'armée vénitienne.

Nous verrons par la suite quel était le plan général de défense adopté, et comment les forces furent distribuées; mais, pour bien comprendre les opérations militaires qui concoururent à la défense de Venise; pour se faire une idée exacte de ce labyrinthe inextricable que forme la Lagune, il est indispensable de la décrire sous le double point de vue topographique et militaire.

La Lagune vénitienne, dite encore Estuario, est située sur la plage adriatique, à l'endroit même où la mer se retire le plus vers le nord-ouest, entre les 43° 10′ et 45° 30′ de latitude septentrionale, et les 29° 47′ et 30° 20′ de longitude orientale, comptés sur le méridien de l'île de Fer. Au nord-ouest, elle confine à la terre ferme; au nord-est, elle est bordée par le trait du Sile, que les anciens habitants de Venise conduisirent artificiellement le long du vieux lit de la Piave, dont l'embouchure est à Jesolo. La Lagune se trouve terminée à l'est par une bande de terre dite littoral, dont la plus grande largeur est d'environ 900 mètres. Le littoral n'est interrompu que par les étroites entrées des ports qui mettent la Lagune en communication avec la mer. Cette digue garantit la Lagune du mouvement des flots de la mer, et a été expressément construite en dunes, sables, et travaux d'art en maçonnerie parmi lesquels on admire ces murazzi si célèbres, qui s'étendent, au delà de 10 kilomètres, entre Malomocco et Chioggia. La Lagune est limitée au sud-ouest par la

Brenta inférieure; sa plus grande longueur est de 32 milles italiens, du sud à l'ouest. Sa plus grande largeur est d'environ 8 milles et sa surface de 172 milles carrés.

La Lagune consiste en une baie de bas-fond et de lacs salés, dans laquelle entre un peu d'eau douce, provenant des marais des campagnes environnantes; les rivières, qui venaient s'y jeter naturellement, furent détournées par les Vénitiens, pour éviter les dépôts de terre et les ensablements, de sorte qu'elle se trouve uniquement alimentée par les eaux de la mer pénétrant par les cinq bouches ou canaux appelés ports: le premier d'entre eux est le port de Malamocco, donnant passage aux navires de guerre qui n'ont pas plus de 15 pieds de tirant d'eau; puis le port de Chioggia, situé au sud de Malamocco, et dont l'entrée, formée par deux bancs de sable, n'a qu'une profondeur de 17 pieds d'eau. Le port du Lido, au nord de Malamocco, reçoit les bâtiments qui n'ont que 7 à 8 pieds de tirant d'eau. Le port de Treporti, le plus septentrional, a son entrée tellement encombrée de bancs de sable, que, à la marée basse, il ne peut livrer passage qu'à de petites barques ayant au plus 4 pieds de tirant d'eau. Le port de San Erasmo, situé entre les deux précédents, n'est d'aucune utilité pour la navigation, son entrée se trouvant complétement ensablée et les barques les plus petites ne pouvant y pénétrer qu'à la marée haute.

La Lagune est entrecoupée de canaux, en partie

l'Adriatique. Venise renferme 110 000 habitants, les principales îles au nord sont : Torcello, Mazzorbo et Burano qui est la plus peuplée, elle a à peu près la même forme que Venise et compte 8000 habitants. Au midi se trouve l'île de la Giudeca; au pied de la Lagune et à son extrémité méridionale s'étend Chioggia, avec ses 30 000 habitants ; enfin sur le littoral, entre les ports de Chioggia et de Malamocco sont l'île de Palestrina et le Lido.

D'après cette brève description de la Lagune, il est facile de voir que Venise, par son admirable position, n'appartenant ni à la terre ferme ni à la mer, se trouve doublement assurée contre les attaques d'une armée d'invasion ou bien d'une flotte. L'art militaire est encore venu augmenter et compléter l'œuvre de la nature; des fortifications élevées sur le littoral, sur la terre ferme et même sur la Lagune, dont elles peuvent empêcher la libre navigation, protégent la ville. Venise sans être une place de guerre, ni même une ville fortifiée, est en sûreté, grâce à l'élément protecteur qui l'entoure, et aux forts qui ont été élevés tout autour et dont le principal moyen de défense se trouve dans les miasmes qui s'exhalent des lagunes, et dans la nature même du terrain marécageux, qui rend les travaux d'un siége assez difficiles.

Venise représente le réduit d'un vaste et formidable camp retranché, semblable à un pentagone fortifié, ainsi composé : du côté du nord, le vieux lit de la Piave, jusqu'au port de Cortellazzo; du côté

de l'est le littoral ; du côté du nord-ouest le trait du Sile prolongé par la pensée jusqu'au canal de l'Osellino; du côté de l'ouest le canal de la Brentina prolongé mentalement jusqu'à la Brenta inférieure et parallèlement au Taglio Nuovissimo; du côté sud, le trait inférieur de la Brenta. La ville se trouve placée à 5 kilomètres du sommet de l'angle formé par les deux côtés du polygone au nord-ouest; et à l'ouest, au sommet de cet angle au bord de la Lagune, s'élève Malghera. Cette forteresse domine à la fois le pont, long de 3000 mètres et composé de 222 arches, et la digue du chemin de fer, travaux d'une époque récente, unissant Venise à la terre ferme; Malghera peut donc être considérée à juste titre comme une tête de pont; de fortes colonnes peuvent déboucher sous sa protection, intercepter les communications d'une armée opérant en Lombardie. Au nord-est et sur le littoral, se trouve le fort de Treporti, situé à l'entrée du port du même nom, puis à l'est les forts de San Erasmo, près du port du même nom, de San Nicolò et de San Andrea à l'embouchure du port du Lido, un peu au-dessus de San Nicolò le fort le Quattro Fontane, et la batterie des Terreperse. L'entrée du port de Malamocco est défendue au nord et au midi par le fort des Alberoni et par le bastion de San Pietro. Le port de Chioggia est défendu par les forts de Caroman et de San Felice. Au sud-ouest de Malghera, à la pointe méridionale de la lagune qui se nomme la Conca della Brenta, sont situés le fort Brondolo et le fortin San Michele. Brondolo relie Ve-

nise à la terre ferme, en couvrant le pont et les abords de Chioggia; il commande et assure la navigation intérieure et met cette ville en communication avec l'Italie centrale. Les deux autres côtés du polygone ne sont pas fortifiés, parce qu'ils n'ont rien à craindre de l'ennemi de ce côté.

Pour la défense de la navigation des canaux de la Lagune, Venise avait au nord, près de l'île de Burano, le petit fort Mazzorbo consistant en une caserne fortifiée avec rempart entouré d'un fossé, et les batteries Tessera, Carbonera, San Giacomo, Buel del Lovo, Monte dell'oro, et un peu au-dessous les batteries de Campalto et Murano. A l'ouest les îles fortifiées de San Giorgo in Alga, San Angelo della Polvere, les batteries Fisolo et Caroman. En arrière des deux ports de Treporti et Lido, se trouvent trois petites îles fortifiées, Vignole, Certosa et Santa Elena. Entre les forts San Felice et Brondolo on avait successivement élevé des batteries, le long du littoral Sotto Marino et sur la Brenta. Le long du canal de Mestre, dit canal militaire, veillent les îles fortifiées de San Secondo et San Giuliano, défendant le canal et le pont qui joignent Venise à la terre ferme. Enfin à la tête de ce pont du côté de Venise, on éleva une batterie dite Pio IX et deux autres, l'une à droite et l'autre à gauche de celle-ci, dites de San Marco et de Carlo Alberto.

En même temps qu'ils arrêtent l'ennemi au bord de la Lagune, les forts de Malghera, Treporti et de Brondolo protégent les sorties des Vénitiens; les forts

situés sur le littoral défendent l'entrée des ports; et les îles fortifiées et les batteries situées dans la Lagune empêchent toute surprise ou toute incursion de l'ennemi dans l'intérieur de l'Estuario. On avait aussi barricadé les canaux et placé à leurs embouchures, et à celles des ports, des bâtiments de guerre, comme dernière défense.

L'armement des forts et des batteries était au complet; la garnison de Malghera comptait près de 3000 hommes, et, comme dans cette forteresse il n'y avait que deux casernes capables de loger 500 hommes chacune, près de 2000 hommes couchaient dans des baraques, sous des tentes ou à la belle étoile, sans avoir d'ailleurs à faire un service pénible, la forteresse n'étant pas attaquée. On comptait environ 3000 hommes entre Burano et les Treporti; 1600 entre San Erasmo et les Terreperse; 5000 à 6000 depuis les Terreperse jusqu'aux avant-postes de Brondolo; le reste, qui formait un contingent d'environ 7000 hommes, était à Venise, autant pour le service de la ville même, que pour les détachements à fournir aux îles et aux batteries avoisinantes.

L'Estuario était divisé en trois grands arrondissements militaires. Le premier arrondissement commandé par le général Rizzardi, colonel en retraite de l'armée autrichienne, ayant des connaissances dans l'art de la fortification, bon tacticien, et doué d'une grande activité, s'étendait de Venise jusqu'aux batteries de San Erasmo, comprenant avec Venise les

îles de San Giuliano, San Secondo, San Giorgio in Alga, San Angelo della polvere, Murano et les forts de Malghera et Treporti. Le deuxième arrondissement, commandé par le lieutenant-colonel de Marina Lanzetta, s'étendait des forts de San Erasmo et San Niccolò, jusqu'à Malamocco. Le troisième arrondissement, commandé par le contre-amiral général Marsich, commençait aux forts Caroman et San Felice et se terminait à Brondolo.

Quant au plan de défense adopté par les Vénitiens, il était très-simple; il consistait à garder indistinctement tous les points par lesquels l'ennemi pouvait déboucher dans la Lagune, et d'occuper, avec des forces suffisantes, toutes les batteries, forts et îles fortifiées qui cernaient Venise. En d'autres termes, il n'y avait pas de plan de défense préconçu, et cependant il ne peut s'élever à ce sujet aucun blâme, aucun reproche contre le gouvernement politique.

En effet, Manin avait invité les généraux Mazzucchelli et Zucchi à prendre le commandement de l'armée et à s'occuper de diriger les travaux de défense de la Lagune; le premier ne répondit point à cette invitation; quant au second, il déclara ne connaître d'autre pouvoir que celui établi à Udine. Se trouvant ainsi privé d'auxiliaires capables, Manin avait placé au ministère de la guerre, d'abord le général Solera, puis bientôt après le général Armandi, laissant le colonel Paolucci au ministère de la marine. Ces trois officiers, qui avaient longtemps servi dans

les rangs d'une armée régulière, se trouvaient être les plus instruits et les plus élevés en grade parmi le petit nombre d'officiers supérieurs résidant alors à Venise; mais ils étaient loin d'être à la hauteur de la tâche suprême qu'ils avaient à remplir. Solera, général en retraite de l'armée autrichienne, était d'une grande médiocrité, connaissant tout au plus les théories et les évolutions de l'infanterie, et encore d'une manière pédantesque beaucoup plus que pratique. Le général Armandi, très-versé dans les sciences exactes et dans l'artillerie, ancien militaire de l'empire, avait, comme colonel d'artillerie dans l'armée du prince Eugène, fait la campagne de Vienne en 1805. Mais, affaibli par l'âge et devenu l'ombre de lui-même, il n'était plus qu'un vieillard étourdi et têtu. Le colonel Paolucci était doué d'une grande activité, ne manquait ni d'intelligence ni de bonne volonté; mais, ingénieux à saisir les détails, il ne comprenait pas les grandes opérations stratégiques de la guerre. Sa spécialité était l'arme des canonniers de la marine, dans laquelle il avait toujours servi avec distinction; il connaissait peu le service de l'arsenal, et ignorait presque complétement tout ce qui se rapporte au service de l'armée de terre.

Pour mettre Venise en état de défense, les ministres de la guerre et de la marine s'étaient servis des plans et des projets qu'on avait trouvés dans les archives du gouvernement autrichien; ils ne comprenaient pas que les Autrichiens, qui avaient à redouter

les ennemis de l'intérieur beaucoup plus que ceux du dehors, s'étaient principalement appliqués, dans leurs moyens de défense, à garder toutes les positions et tous les points fortifiés afin de n'en laisser tomber aucun dans les mains des habitants qui auraient pu s'en servir comme point d'appui pour une insurrection. On n'établissait donc aucune différence entre la défense d'une place contre les surprises et les attaques de ses habitants et les précautions à observer contre un ennemi venant de l'extérieur. La position cependant était bien différente, et elle exigeait la concentration de toutes les forces sur les points stratégiques; au lieu de conseiller de les disséminer, elle commandait de fortifier solidement ces mêmes points, en se bornant à surveiller les points secondaires et les débouchés par où l'ennemi pouvait se présenter.

A cette époque, la mer étant libre, les grandes garnisons et les grands armements le long du littoral étaient devenus inutiles. Mais on peut objecter que, faute de logement, on était forcé de distribuer les milices partout où on leur trouvait un abri. N'eût il pas été beaucoup plus utile de former un camp appuyé à Malghera, à Venise ou à Chioggia? On aurait pu de cette façon discipliner, instruire et endurcir aux fatigues les jeunes volontaires; et en même temps on se fût trouvé prêt pour toutes les éventualités. Partagés comme ils l'étaient en petits détachements dans tous les forts et dans toutes les batteries, les volontaires ne pouvaient recevoir qu'une incomplète in-

struction; la discipline se relâchait et les hôpitaux se remplissaient de malades que frappait la malaria; l'oisiveté amenait le désordre. On aurait dû étendre la ligne de défense en la proportionnant au nombre des défenseurs et aux forces de l'ennemi, alors assez restreintes; mettre en pratique ce précepte de guerre qui ordonne de diviser les troupes pour les faire vivre et de les concentrer pour les faire combattre. Venise tire toutes ses subsistances de la terre ferme; en confinant ses défenseurs dans l'Estuario, on la privait des arrivages nécessaires, tout en abandonnant à l'ennemi le riche commerce du Frioul et du Polesine.

A Mestre, Campalto et Fusina se trouvaient seulement 1500 Autrichiens avec 6 pièces de campagne. Il était dès lors facile de comprendre qu'on n'avait rien à craindre pour Malghera; l'ennemi, menacé par l'armée piémontaise, qui manœuvrait à cette époque dans la vallée du Mincio, ne pouvait entreprendre aucune operation de siége ou attaquer sérieusement l'Estuario. Pourquoi donc avoir réuni 3000 hommes à Malghera et y avoir concentré les plus grandes ressources de la défense? Il était aisé de prévoir que ces grandes garnisons ne seraient d'aucun avantage pour la défense; bien souvent au contraire elles amènent avec elles le désordre et la confusion, surtout quand elles se composent de volontaires mal disciplinés. Nous devons cependant constater ce fait que la plupart des commandants des forts et des batteries exa-

géraient le danger par leur ignorance. Au moindre mouvement, à la plus petite apparition d'un détachement ennemi, ils réclamaient des renforts avec instance et répandaient l'alarme sur toute la Lagune. Fallait-il satisfaire les exigences d'une panique mal fondée? N'était-il pas préférable de relever l'esprit, le moral des troupes, de leur bien persuader que les moyens dont on disposait, ainsi que les obstacles de la nature et de l'art combinés, assuraient une longue défense, quelque puissants et nombreux que fussent les Autrichiens? on eût fait connaître aux commandants, ainsi qu'à leurs troupes, la position véritable de l'ennemi, qui, faible alors, était complétement incapable d'entreprendre aucune opération sérieuse. Les Autrichiens n'ayant pas à leur disposition de barques canonnières à fond plat, ne pouvaient s'introduire dans le dédale de la Lagune. Les canaux, en outre, étaient fortement barricadés et défendus par des batteries et des forts qui en interdisaient l'entrée, et par surcroît de précaution, on avait enlevé les pieux servant à indiquer le cours des canaux, de sorte que les habitués mêmes de la Lagune rencontraient les plus grandes difficultés pour naviguer dans ses eaux. A quoi servait donc cette quantité innombrable de bâtiments et de barques? Pourquoi avoir appliqué à la défense de la navigation intérieure plus de 6000 hommes, tant matelots que canonniers et fantassins, dont les rangs étaient décimés cruellement par la malaria et tous les maux

qu'engendre une oisiveté forcée ? Avant le 19 juin, l'ennemi n'avait pas paru devant Venise, et après cette époque, on distingua tout au plus quelques centaines d'hommes du côté du Sile et de Cortellazzo, et autant entre Fusina et Conche. Combien ne devait-on pas déplorer le gaspillage et le mauvais emploi des troupes, cet abandon de tant de braves volontaires et des corps d'élite de la marine? La maladie, plus que le canon, faisait des ravages affreux dans leurs rangs; triste conséquence du système de défense adopté.

Il ne faut pas conclure de notre critique un peu sévère, que nous eussions désiré faire sortir l'armée de la Lagune, pour l'envoyer combattre en rase campagne dans les provinces de la terre ferme, excitan ainsi une levée de boucliers parmi les populations, ce qui eût été imprudent et hasardeux. Les milices étaient mal armées, mal équipées; elles manquaient d'instruction et de discipline, et les revers soufferts à Cornuda, Vicence et Trevise les avaient complétement découragées. Si déjà au mois de mai les Autrichiens, quoique inférieurs en nombre, avaient battu, grâce à la force de la discipline et à l'habileté de leurs chefs, des volontaires pleins d'enthousiasme, joignant à l'amour de la patrie le fanatisme religieux, poussés par Pie IX lui-même, et encouragés par l'espérance des secours que devait amener le général Pepe, que devait-on attendre des défenseurs de Venise, faible reste des corps récemment vaincus, n'ayant aucune confiance dans l'habileté de leurs chefs, nul espoir

d'être secourus par les troupes napolitaines, et trahis enfin par Pie IX et Ferdinand? Tout le monde connaît la funeste influence de l'encyclique de Pie IX sur l'esprit italien ; les désordres et la confusion qui régnaient dans les rangs des volontaires romains, et les désastreuses conséquences des combats de Cornuda, Vicence et Trevise. Pour repousser le général Welden, qui, en moins de 24 heures, pouvait réunir 16000 à 17000 hommes, de combien de volontaires Venise pouvait-elle disposer? Sans artillerie de campagne attelée, sans cavalerie, c'est à peine si sur 14000 fantassins, 8000 étaient organisés en bataillons disponibles. Ils auraient infailliblement subi le même sort, sinon un sort plus cruel encore que les 10000 hommes de Ferrari, les 7000 de Durando et les 4000 de Trévise. Il était même à craindre qu'ils en vinssent à quitter le camp avant le combat, tant étaient grands le découragement et l'indiscipline. Si donc en mai 1848, il était imprudent et hasardeux de faire sortir de la Lagune les faibles détachements italiens, quelle folie n'eût-ce pas été en juin, à l'arrivée du général Pepe, et en juillet et en août, alors que Palmanova était tombée au pouvoir de l'ennemi, que les finances étaient dissipées, quand la moitié de l'armée avait la fièvre, et quand les Piémontais vaincus laissaient le littoral de Venise sans défense, de pousser au milieu de places fortes, occupées par un ennemi arrogant et victorieux, le peu de volontaires qui restaient!

Cependant cette opinion a été émise par des hommes politiques et par des écrivains militaires. Il aurait été tout aussi dangereux de faire à l'improviste une rapide excursion dans les provinces de la terre ferme pour soulever les populations, qui se fussent bientôt découragées après le départ des milices pour la Lagune, et qui, facilement vaincues par l'ennemi, se seraient trouvées soumises aux dures et inflexibles lois de la guerre. Dans ces provinces fertiles, sillonnées de rivières et de canaux navigables, environnées de places fortes, il n'est pas possible à l'insurrection de se soutenir longtemps; et, en supposant même que ces populations ne se fussent pas découragées par la retraite des bataillons vénitiens, leur résistance ne pouvait être longue, privées de la jeunesse la plus hardie et la plus brave, qui quittait les villes occupées par l'ennemi, pour entrer dans les rangs des armées vénitienne et piémontaise. Quant aux habitants des campagnes, on ne pouvait pas espérer qu'ils prissent les armes. On aurait dit du reste ce qu'on a osé écrire : « Que Venise, en risquant son armée, ne compromettait après tout, qu'une existence éphémère. » Mais on ne voyait pas qu'en combattant imprudemment, Venise n'eût pas existé encore dix mois, que sa chute, en compromettant l'armée piémontaise, aurait avancé la reddition de Rome et la soumission de la Hongrie; la réaction italienne eût apparu plus tôt, et l'honneur des armes vénitiennes en eût été terni. Et tout cela, au moment même où l'on espérait voir

l'Autriche battue par les Piémontais et les Hongrois, quand on s'attendait à ce que la France, modifiant sa politique, viendrait tendre la main à l'Italie. Il était plus que probable, en 1849, que l'armée piémontaise, forte de 130 000 hommes, aurait vaincu les 90 000 Autrichiens qui occupaient le royaume lombardo-vénitien, et bloquaient Venise.

Vienne se trouvait, en avril 1849, sur le point de succomber, alors que les Hongrois battaient Windisgraetz et remportaient de si brillants succès, depuis les rives de la Teïss jusqu'à celles du Danube; la longue résistance de Venise devait donc contribuer puissamment à sauver l'Italie. Mais une destinée fatale, les vicissitudes de la guerre, les changements subits de la politique, qu'on ne pouvait prévoir, la malheureuse bataille de Novare, et surtout l'intervention de la Russie en faveur de l'Autriche, rendirent à Vienne, aux abois, toute sa puissance, et détruisirent les plus belles espérances de l'Italie. Qui donc aurait pu prévoir alors ces tristes résultats? Était-il croyable que le Piémont serait vaincu en quelques jours? que l'Angleterre permettrait l'invasion de la Hongrie par les Russes, et que la France républicaine travaillerait à la restauration de la puissance temporelle des papes? Venise était trop faible pour compter sur ses propres forces; elle devait donc subordonner sa conduite aux conditions politiques et militaires des autres États italiens, et spécialement du Piémont; par sa résistance, elle pouvait

offrir aux Piémontais une excellente base d'opérations, et ouvrir par Fiume des communications avec les Hongrois. Le reproche adressé à Venise par un intelligent écrivain militaire, de n'avoir point organisé une armée capable de tenir la campagne, est également injuste. Il pose ce dilemme : ou Venise devait se préparer à combattre en rase campagne ; ou bien elle devait se renfermer dans une défense passive, en approvisionnant la place pour une longue résistance. Mais, pour former une armée capable de combattre en rase campagne, il faut du temps, des hommes, des officiers et des généraux ! Et Venise n'avait rien de tout cela. Lorsque dans une des séances du sénat français, en 1800, l'on soutenait que pour faire un fantassin, il fallait six mois de temps (et l'on doit remarquer ici, que le sénat entendait parler des recrues qui allaient rejoindre l'armée française, armée aguerrie, commandée par d'excellents officiers et d'habiles généraux, à laquelle il ne manquait que des hommes pour tenir tête aux nombreux bataillons des despotes), Napoléon réfuta cette opinion en ces termes : « C'est une erreur qu'il serait très-dangereux de propager ; elle nous mènerait à n'avoir plus d'armée : à Jemmapes, il y avait 50 000 Français contre 90 000 Autrichiens. Pendant les quatre premières années, la guerre a été faite d'une façon ridicule. Ce ne sont pas les recrues qui ont fait nos succès, ce sont les 182 000 hommes de vieilles troupes, et tous les anciens militaires que la révolution a lancés aux frontières. Parmi

les recrues, les uns ont déserté, les autres sont morts, et ce n'est qu'un petit nombre qui, avec le temps, a pu former de bons soldats. Pourquoi les Romains ont-ils fait d'aussi grandes choses? C'est qu'il leur fallait 6 ans d'éducation pour former un soldat; une légion de 3000 hommes en valait 30 000. C'est ainsi qu'avec 15 000 hommes de ma garde, j'en battrais 40 000. Je me garde bien de faire la guerre avec une armée de recrues. » Que dire de plus? quelle plus grande autorité militaire pourrais-je invoquer, pour répondre à ceux qui prétendent que Venise, en quelques mois, avec une armée de recrues, sans cadres, sans officiers, sans généraux, dépourvue d'artillerie légère, de cavalerie et d'équipages de guerre, aurait pu combattre en rase campagne? Ce qu'il faut avant tout pour organiser une belle armée, c'est de l'argent: et depuis le mois de juillet, Venise avait à peine quelques millions dans son Trésor.

Or l'approvisionnement de Venise pour une longue résistance nécessitait l'emploi de bien des millions d'argent comptant. Il est facile d'approvisionner une place forte pour six mois ou même pour une année, en obligeant les habitants à se pourvoir de vivres, et en chassant de la place ceux qui ne sont d'aucune utilité pour la défense et vivent d'un travail journalier. Mais pour ravitailler l'Estuario, qui renferme environ 160 000 habitants, dispersés sur plusieurs îles, il fallait des moyens extraordinaires; le gouvernement n'aurait pu chasser des

villes ouvertes et des îles les habitants vivant de leur travail journalier, et qui formaient le plus grand nombre, car les Vénitiens vivent du petit commerce maritime et de la pêche. En calculant au minimum une moyenne d'une demi-livre par tête, en retranchant en outre 50 000 propriétaires, il aurait encore fallu 1 650 000 livres d'argent comptant par mois. Or, il est à la connaissance de tout le monde, que depuis le mois d'août 1848, Venise, la grande mendiante, s'adressa à la générosité et au patriotisme de tous les Italiens pour être secourue dans sa détresse. Elle dut sa subsistance à la magnanime générosité de ses habitants, qui prêtèrent au gouvernement plus de 50 millions! Dans le premier semestre de la révolution, le gouvernement de Venise, qui dirigeait la guerre, même sur la terre ferme, et payait les milices romaines, ne disposait que de 13 555 585 de livres, et au mois d'août il ne lui en restait plus que 681 223. C'est avec cet argent qu'il fallait payer ceux qui apportaient dans la Lagune les objets de première nécessité, et pourvoir à l'échange du papier-monnaie selon le cours journalier de la place, de plus à l'échange du papier communal, suivant qu'il avait été spécifié par un décret; il fallait aussi payer avec de l'argent les espions qui se trouvaient dans la terre ferme, acheter à l'étranger de la poudre, des armes, des médicaments et des objets d'habillement. Si, malgré le manque d'argent comptant, Venise a pu résister si longtemps, on le doit à la prévoyance du gouver-

nement qui, dans le mois de mai 1848, fit introduire dans Venise, par le moyen d'une maison de commerce anglaise, 100 000 sacs de blés, ajoutés aux approvisionnements existant déjà dans les dépôts et consistant en riz, blé, poisson salé. Un décret de Manin défendait de prendre de ces aliments si ce n'est en cas de nécessité absolue. La Lagune donnait en abondance du poisson frais et des légumes; et le littoral de la Romagne toutes sortes d'approvisionnements. L'argent dont on pouvait disposer, servait à payer les munitions, les armes, les ouvriers de l'arsenal, les employés, les travaux de fortifications, etc. Et encore fallait-il une grande prudence et un juste équilibre dans ces dépenses; un trop grand achat de vivres pouvait entraver l'approvisionnement des munitions, ou empêcher l'acquisition des armes de guerre et arrêter les travaux de fortifications, ce qui aurait réduit Venise à capituler. Il fallait donc de l'argent pour conduire la guerre, et pour en obtenir, le gouvernement de Venise a fait des efforts héroïques, des miracles!

Loin de vouloir critiquer en ces circonstances le gouvernement de Venise, nous nous sentons pénétrés pour lui d'une vive admiration. Le plan de défense adopté aurait pu sans doute être mieux conçu au point de vue stratégique. On aurait dû baser la défense spécialement sur la flotte, la sûreté de Venise et son avenir étant du côté de la mer, sur laquelle, à d'autres époques, elle avait conquis tant de gloire et de richesses; c'est par mer que Venise pouvait se procu-

rer des munitions, de l'argent, des hommes et des vivres, sans compromettre sa défense; avec sa flotte, elle pouvait sauver les populations des Deux-Siciles et de la Romagne, et maintenir toujours renaissante la révolution en Italie. Au commencement de la révolution italienne, l'escadre sardo-napolitaine dominant l'Adriatique, la mer se trouvait libre. Mais on doit remarquer que cette escadre s'était bornée à un vain simulacre de blocus du port de Trieste, et qu'après le départ de la division napolitaine, l'escadre bloqua seulement les côtes d'Istrie. Si le gouvernement de Venise avait augmenté le nombre de ses navires, l'escadre sardo-vénitienne aurait eu une telle supériorité sur la division autrichienne renfermée à Trieste que l'inaction de l'amiral génois aurait été blâmable; il aurait été obligé d'agir avec énergie, de sorte que, l'escadre sarde quittant l'Adriatique, la division vénitienne aurait pu tenir la mer seule, sans craindre les Autrichiens. L'arsenal de Venise était du reste assez bien fourni pour construire de nouveaux vaisseaux de guerre, et pour permettre aux Vénitiens de combattre l'escadre autrichienne avec avantage. Celle-ci se composait de 3 petites frégates, 2 corvettes, 2 goëlettes, 5 bricks, et des bateaux à vapeur du Lloyd. Équipages et officiers étaient complétement inexpérimentés; on avait même fait embarquer des Croates pour le service des bouches à feu, tandis que les équipages et les canonniers de la marine vénitienne etaient excellents, pleins d'ardeur et de confiance dans leurs

propres forces et dans l'habileté de leurs officiers. Les marins vénitiens se sont toujours rappelés avec orgueil les glorieuses actions de leurs ancêtres; il fallait donc profiter de ce sentiment national, l'exalter, au lieu de l'éteindre, regarder l'armée de terre comme accessoire dans le plan de défense; s'occuper de préférence de la marine; il fallait, en un mot, enlever au repos mortel de la Lagune ces milliers de matelots et de canonniers, pour les rendre à leur élément, la mer, la mer vers laquelle tous les yeux auraient dû se porter, comme vers la protectrice naturelle de Venise, et qui, en lui rendant sa gloire, assurait en même temps son existence. Malheureusement la défense reçut une fausse direction et plusieurs fautes furent commises; le 3 avril 1848, le ministre de la guerre, ouvrit le rôle pour le corps des artilleurs et pour 200 cavaliers; le 7 avril, il proclamait la guerre de la croisade, et ce ne fut que deux mois après le triomphe de la révolution de Venise, le 24 mai, qu'il ouvrit le rôle pour les milices régulières! Dès le 13 avril, le gouvernement avait décrété la formation de 4 légions de garde civique. Quand la patrie est en danger, tout citoyen devient soldat, et c'est une erreur d'établir une distinction entre l'armée régulière et la garde civique. Chaque citoyen étant tenu de maintenir l'ordre dans la ville, comme garde civique, a un devoir encore plus grand à remplir, c'est de la défendre contre les attaques extérieures. Pendant l'inaction de l'armée régulière, la garde civique devient inutile,

l'ordre intérieur étant maintenu par les soldats, et pendant le combat hors de la ville, on retranche des forces actives la jeunesse qu'on immobilise dans les gardes civiques.

Le général Armandi, incertain sur la direction à donner à la guerre, ne sachant s'il fallait combattre en ligne ou en tirailleurs, continua à prêcher la croisade, et proposa au gouvernement, dans le courant du mois de mai, de prendre en considération une proposition faite par le comité de Trévise, et qui consistait à organiser les combattants en escouades de 25 hommes chacune, contre lesquelles, aux termes du rapport, « rien ne pourrait, ni le canon, ni les fusées de l'ennemi! » Faire la guerre dans le pays lombardo-vénitien avec de petites bandes armées, c'était retomber dans l'enfance de l'art, alors que la guerre ne trouvait sa principale force que dans la dextérité et la valeur individuelle; en un mot, c'était la négation de l'art militaire. La guerre de guérillas peut être quelquefois utile dans les pays montagneux et coupés. Mais, pour ce genre de combat, il faut que ces bandes soient commandées par des chefs, enfants du pays, et en connaissant parfaitement la topographie, n'ignorant aucun repli du terrain, joignant à une grande bravoure l'intelligence, la ruse et l'adresse; il faut en outre que chaque bande soit assez forte pour se soutenir par elle-même, et porter des coups vigoureux à l'ennemi; il faut enfin que ces bandes s'appuient à une forte armée régulière, qui de son côté défend

les places fortes et le territoire contre les entreprises de l'ennemi, se trouvant à son tour protégée dans ses marches et ses manœuvres stratégiques, et spécialement dans les opérations de la petite guerre. De cette manière les bandes combattent l'ennemi irrégulièrement et à leur gré, l'attaquent de tous côtés, dans ses marches comme dans sa retraite, tombent sur ses communications, lui tendent des piéges et des embuscades, lui font des prisonniers, dispersent les postes peu nombreux et les petits détachements; telle fut la manière de combattre des guérillas en Espagne pendant la guerre de l'indépendance; mais ceux-ci se trouvaient soutenus par leur armée nationale, par l'armée anglaise, et par les trésors et les flottes de l'Angleterre. Dans la Vénétie, au contraire, il n'y avait pas d'armée régulière; aussi est-ce à tort que l'on veut établir un parallèle entre la guerre des guérillas et la guerre italienne; comme si l'Espagne ne différait pas essentiellement du pays lombardo-vénitien. Le théâtre de la guerre en Italie se borne à la zone comprise entre l'Isonzo et le Tessin, et laisse de côté les Alpes orientales et les Alpes rhétiques qui ont une influence tout à fait secondaire sur les grandes opérations stratégiques. Les deux armées doivent combattre et se ravitailler dans les plaines de la Lombardie et dans la Vénétie, sans avoir occasion de porter sur les Alpes les grandes opérations de la guerre. Il suffit là de quelques détachements plus ou moins forts pour soutenir les montagnards du Cadore et du Frioul;

et pour fermer les passages des Alpes noriques, quelques bandes soutenues par une brigade peuvent garder ou forcer la frontière du Tyrol. En Espagne, les guérillas, montagnards belliqueux, connaissant les lieux où ils combattaient, habitués aux privations et aux travaux de toute espèce, endurcis par une vie sobre, étaient disposés à la guerre par fauatisme religieux. En Italie, au contraire, les paysans et les montagnards restaient genéralement tranquilles chez eux, et ce n'était que la jeunesse des villes qui prenait plus particulièrement part à la guerre.

Cette jeunesse, élevée mollement au milieu de toutes les commodités de la vie, appliquée aux études spéculatives, presque complétement étrangère au maniement des armes, s'était enrôlée dans les bandes pour aller combattre dans un pays inconnu, sous les ordres de chefs étrangers; et c'est avec ces bandes organisées en escouades, qu'on a prétendu et qu'on prétend encore pouvoir combattre l'ennemi dans les plaines fertiles de la Lombardie, coupées de routes et de rivières, accessibles sur tous les points, sans possibilité de surprises, sans qu'il soit même facile de cacher ses marches à l'ennemi. Nous croyons inutile de nous étendre plus longuement sur l'étrangeté de cette prétention, de vouloir chasser les Autrichiens avec des bandes de guérillas. Le général Armandi s'en occupait cependant sérieusement; et, le 28 mai 1848, il reconnaissait le *conseil militaire des corps volontaires* qui s'était constitué de lui-même à

Trévise. Le conseil, dans une de ses proclamations, s'adressait aux volontaires en ces termes : « A vous qui les premiers avez pris les armes, offrant votre vie pour la patrie et la liberté; à vous qui trop souvent êtes traités avec un orgueilleux dédain ou abandonnés volontairement avec mépris par les pédants de la milice, etc. » Ailleurs il continuait : « Aujourd'hui il ne s'agit pas de ces campagnes ordinaires, qui se font avec des armées et se terminent par des traités inconnus, escomptés par les peuples. » Voilà de quelle manière on traitait les militaires et les armées! Peut-on voir dans ce comité autre chose qu'un dissolvant des forces militaires? Et cependant, le général Armandi, par sa faiblesse, était forcé de le reconnaître. Le 25 mai 1848, il nommait le colonel Morandi commandant supérieur des corps francs, sous la direction et la dépendance de ce même comité. Le désordro s'aggrava bientôt par la scission des corps francs, dont quelques-uns ne voulaient pas reconnaître l'autorité du comité. Le général Armandi eut bien à se repentir de son incapacité, lorsqu'après la reddition de Vicence, ayant rappelé la garnison de Trévise, il ne fut pas obéi, et fit perdre à Venise plus de 4000 volontaires. La direction de la guerre et de la marine commit une grande faute en faisant consommer la plus grande partie du matériel de l'arsenal, dépenser une grande partie du trésor, pour augmenter les fortifications de l'Estuario, au lieu de les employer de préférence, à l'ar-

mement d'une escadre. Enfin, ce fut une dernière faute que de réunir un trop grand nombre de soldats d'infanterie et peu d'artilleurs; la défense de Venise, ne se prêtant pas avec facilité aux retours offensifs, il fallait avoir une forte proportion d'artilleurs pour le service des forts et des batteries.



CHAPITRE V.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Plan de défense de l'Estuario. — Avantages de ce plan. — Distribution des forces. — Quand fallait-il abandonner la première ligne de défense? — Position difficile du général Pepe à Venise. — Ses occupations spéciales à son arrivée. — Difficultés qu'il eut à surmonter. — Prétentions du général Antonino. — Le général Ferrari. — Sages dispositions du général Pepe. — Ses projets. — Reddition de Palmanova. — Plan d'attaque de la Cavanella d'Adige. — Son exécution. — Escarmouches dans le canal de Fusina. — Discussion sur l'annexion de Venise au Piémont; cette annexion est proclamée. — Les commissaires sardes à Venise — Rappel des troupes napolitaines. — Attaque de Malghera par les Autrichiens.

Après l'examen critique que nous venons de faire des conditions militaires de Venise, si on a présent à la mémoire la description topographique de la Lagune et de ses fortifications, on reconnaîtra facilement combien le plan de défense adopté était défectueux, et ce qu'il aurait fallu y substituer :

1° On aurait dû, tout d'abord, s'assurer une supériorité marquée sur l'escadre autrichienne, afin de dominer le long du littoral et aux embouchures du Sile, de la Brenta, de l'Adige et du Pô. Dans ce but, il fallait construire de nouveaux navires, armer dans le plus bref délai ceux qui se trouvaient en construction ou en réparation dans l'arsenal, désarmer la plus grande partie des barques au profit des plus

forts bâtiments de commerce, armer les péniches à fond plat avec des obusiers Paixhans, les frabaccoli avec des canons de 24 et des mortiers, armer beaucoup de canonnières, et acheter en France, en Amérique ou en Angleterre, deux grosses frégates à vapeur. Dès que la navigation de la Lagune était hors de toute atteinte, les forts et les batteries, depuis Treporti jusqu'à Brondolo, n'avaient plus qu'une importance secondaire ; de faibles détachements et quelques pièces d'artillerie suffisaient alors pour mettre le littoral à l'abri d'un coup de main; on aurait dû agir de même pour garder le deuxième arrondissement militaire ;

2° Porter la défense sur les côtes du pentagone, dont Venise était le centre, et cela, en occupant Cortellazzo, Piave, Vecchia et les Porte grandi del Sile. Ces positions, que la nature même du terrain a déjà fortifiées, auraient été rendues inexpugnables par quelques fortifications de campagne, ce qui était d'autant plus facile que les Autrichiens ne les occupèrent que fort tard, à partir du 6 juin 1848. Alors même qu'ils les eussent occupées avant cette époque, il eût été bien aisé de les en déloger, leur escadre étant bloquée par la flotte sardo-vénitienne. Il était donc de toute nécessité que cette flotte occupât les ports de Cortellazzo et de la Piave, soit pour garantir les positions du Cavallino, de la Cava Zuccarina et des Porte grandi del Sile, soit pour en chasser l'ennemi s'il les occupait à l'avance. Les petits ports du

littoral de Venise servaient encore très-utilement à protéger le commerce et le cabotage;

3° Construire un camp retranché dans le triangle compris entre la Brenta inférieure, le canal Gorzone et l'Adige. Pour cela il fallait fortifier Casoria, Braga, et San Pietro di Cavazere, agrandir et fermer à la gorge le retranchement de la Cavanella d'Adige, qui ne fut occupé par les Autrichiens que le 23 juin 1848;

4° Occuper le petit port de Caorle pour protéger le commerce et donner un appui à la flotte;

5° Réduire l'armement de Malghera en le proportionnant à une existence de courte durée.

Selon ce nouveau plan de défense que nous ne faisons qu'indiquer, Malghera ne devait être considéré que comme une simple tête de pont, destinée à favoriser les sorties, et appuyer la défense du Sile. Il était superflu d'augmenter l'importance de cette forteresse, et d'en faire un point d'appui pour l'armée vénitienne, qui, par des raisons que nous avons déjà énumérées, ne pouvait prendre l'offensive. Dans le cas d'un succès des armes piémontaises, Malghera se trouvait suffisamment armé pour atteindre ce but. La défense de la Lagune sur ce point aurait été augmentée en élevant une solide batterie sur le milieu du pont; en construisant une autre batterie sur pilotis, entre San Giorgio in Alga et le milieu du pont, pour battre l'ennemi de flanc, dans le cas où il aurait voulu s'avancer après l'occupation de Mal-

ghera; en jetant un large pont-levis, devant la batterie du milieu du pont, afin de garantir celle-ci d'un coup de main; en relevant la batterie de San Secondo, pour qu'elle pût commander le pont; en détruisant la petite île de San Giuliano, dont l'importance se trouvait annulée par l'établissement de Malghera, et où l'ennemi aurait pu trouver un logement pour bombarder Venise, San Secondo et le pont;

6° Occuper et fortifier Conche sur le Taglio Nuovissimo. Déjà la position topographique de ce point le rend naturellement fort, parce qu'il est environné des eaux de la Brenta, qui par le canal du Nuovissimo, s'écoulent dans le lac Moro. Conche se trouve au confluent même, près des digues élevées en cet endroit, ce qui permet de s'opposer à l'entrée de l'ennemi dans la Lagune par les canaux de l'ouest, ou bien de couper la retraite aux défenseurs du camp retranché dont nous avons parlé plus haut, au moyen du canal Pontelungo;

7° Construire sur la Brenta une tête de pont, avec ouvrages en terre, pour protéger sur Brondolo la retraite des défenseurs du camp retranché. Les deux côtés nord et sud du polygone fortifiés seraient armés de pièces de petit calibre, afin qu'on pût les enlever facilement, quand la défense se concentrerait dans la Lagune.

Ce plan de défense offrait les plus grands avantages; l'ennemi, obligé d'abandonner Campalto, Mestre, Fusina et les routes de Padoue et de Trévise, eût laissé toute liberté aux Vénitiens; en effet, s'ils sont

maîtres de la Lagune, des Porte grandi del Sile et du fort O, l'ennemi se trouve compromis à Campalto; abandonnant ce poste, il ne peut se maintenir à Mestre; car sa retraite sur Trévise se trouve coupée par les détachements des Porte grandi del Sile et de Campalto, puisque les Vénitiens pouvaient le prévenir par la route de San Michele in Quarto à Dese. La retraite sur Padoue se trouve également menacée par la garnison de Malghera. En abandonnant Mestre, il faut encore abandonner Fusina, et laisser aux Vénitiens tous les accès de la terre ferme.

Telle aurait été la première ligne de défense. La seconde eût été dans la Lagune.

L'ennemi, abandonnant Mestre, devait agrandir le cercle de son blocus; forcé d'employer un plus grand nombre de troupes, il affaiblissait l'armée qui était opposée aux Piémontais. De cette manière, les Vénitiens contribuaient donc plus efficacement au succès des armes italiennes, tout en assurant leur propre défense. Et notez que, bien que la position des Porte grandi del Sile fût rapprochée de Trévise, alors au pouvoir des Autrichiens, les Vénitiens cependant n'avaient rien à craindre; ils avaient la libre navigation du Sile, qu'ils pouvaient défendre au moyen de barques canonnières. Des pirogues stationnées à Monte dell'Oro, qui remontaient le canal Dolci, l'occupation des bords du Sile inférieur et de Caorle, permettaient de naviguer sûrement sur les canaux du Cavalino, de la Cava Zuccarina, ainsi que sur le cours inférieur de

la Piave Vecchia; l'occupation protégeait donc une partie très-importante de la navigation frioulane. On pouvait, avec peu de monde, garder cette immense étendue de la Lagune, au nord et nord-est; de même que quelques hommes, placés à la gorge d'une montagne, protégent toute une vallée, tandis que, sans cette précaution, une armée serait nécessaire pour la défendre. Quand on est maître de la Cavanella d'Adige, on est maître du canal del Valle et du cours inférieur de l'Adige; de là, par le canal de Loreo, on entre dans celui de Bianco, et par la Cavanella del Pô, dans la rivière du même nom; en remontant son cours, on est en communication avec la Romagne, les Duchés et la Lombardie. Tels sont donc en résumé les avantages de ce plan de défense. Venise maintenait ses communications avec les provinces de Trévise, de Padoue, du Polesine, au moyen de la navigation de la Piave, du Sile, de la Brenta et de l'Adige; avec les provinces des États romains, au moyen du Pô. La forteresse de Malghera liée au nord et à l'ouest aux fortifications du pentagone qui enveloppe la ville, et au sud sur la forte position de Conche, la zone défensive se trouvait de beaucoup élargie; on retirait les approvisionnements des riches provinces de la terre ferme; et, par sa flotte, Venise restait en communication avec les autres provinces italiennes. On pouvait donc s'introduire dans le fleuve Corno, par voie de mer, débarquer à Nogaro, secourir Palmanova, délivrer les milices des garnisons de la Lagune,

et économiser ainsi beaucoup d'argent, en réduisant l'armée de terre. En effet, les 1200 canonniers de marine et les 2600 matelots étaient suffisants pour équiper une forte division navale; une nouvelle levée de 800 marins aurait servi à équiper les barques et les petits bâtiments de la Lagune. Avec les 1000 hommes du beau bataillon d'infanterie de marine, avec celui de la gendarmerie, de la même force, et avec la légion Galateo, on eût formé les cadres d'une belle division de 6000 fantassins, composée de 4 régiments et d'un bataillon de Bersaglieri. Il eût suffi, pour garder les forts et les batteries de la Lagune, de 12000 fantassins, de 3000 artilleurs armés de mousquets, et organisés en bataillons, de 400 soldats du génie et de 200 chevaux. On eût fait ainsi une économie d'environ 4000 hommes.

Ces forces eussent été distribuées de la manière suivante : 1000 fantassins et 500 artilleurs au premier arrondissement; 1400 fantassins, 400 artilleurs et 100 sapeurs du génie sur le Sile; 400 fantassins et 200 artilleurs dans les arrondissements de Burano et Treporti; 400 fantassins et 200 artilleurs le long du littoral; 3000 fantassins, 1000 artilleurs et 100 chevaux pour le camp retranché, Brondolo, Conche et la tête de pont sur la Brenta. On eût laissé à Venise une réserve de 1000 fantassins, de 200 artilleurs et de 100 soldats du génie. Le reste, formant 5200 fantassins, 500 artilleurs, 200 hommes du génie et 100 chevaux, aurait été mis en réserve

dans un camp retranché à Chioggia. Dans cette ville, on eût établi le quartier général; car on pouvait facilement, de ce point, embarquer des troupes sur l'escadre, pour menacer les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, frapper des impôts, s'approvisionner de vivres de toute espèce, soutenir le camp retranché, en transportant sur les vapeurs des troupes aux embouchures de l'Adige et du Pô, aux ports de Cortellazzo et de la Piave Vecchia. Quels coups terribles 4000 à 5000 hommes, embarqués en secret sur les steamers, n'eussent-ils pas portés à un ennemi pris à l'improviste? De Chioggia, enfin, on pouvait détacher des troupes pour venir en aide aux Romagnes, et faire des sorties dans la Polesine, où l'ennemi, loin de ses forteresses, se trouvait plus faible. Ainsi distribuées, les milices eussent mieux gardé la Lagune; les volontaires, réunis en grand nombre à Chioggia, se seraient instruits et disciplinés, et on eût préservé la plus grande partie de l'armée des affreux ravages de la malaria.

Ainsi, l'Estuario aurait été plus sûrement prémuni contre les attaques de l'ennemi; les retours offensifs des Vénitiens auraient été plus faciles et plus efficaces, et l'État aurait fait l'économie notable de plus d'un cinquième des forces de terre et de toutes les bouches à feu qu'on retirait de Malghera, de l'intérieur de la Lagune, du camp retranché devant Brondolo, devenu alors complétement inutile, et des batteries placées à l'embouchure de l'Adige et sur les bords du bassin de la Brenta inférieure.

Dans le cas même où la mer n'eût pas été libre, notre plan de défense était également applicable ; seulement il aurait fallu ajouter quelques milliers de fantassins, terminer la citadelle du fort San Nicolo, réunir dans les ports de Malamocco et de Chioggia les navires prêts à prendre la mer; armer 3 divisions de barques pour protéger la navigation intérieure; et avec 40 à 50 petits bâtiments on aurait mieux défendu la Lagune qu'on ne le fit avec les 77 bâtiments, portés ensuite au nombre de 140; sans compter qu'on aurait assuré contre les attaques de l'ennemi le littoral et les deux côtés les plus faibles du pentagone. La division navale, sous la protection des batteries du littoral, eût tenu en échec l'ennemi et protégé le commerce et le cabotage. On verra plus loin qu'une division active ayant été armée et un grand nombre de bâtiments dans l'intérieur de la Lagune ayant été désarmés, on n'eut jamais rien à craindre de l'ennemi; ce qui fut fait utilement pendant le siége, aurait donc pu être tenté impunément pendant le blocus, alors que le danger d'une attaque était moins grand. Dès que les Autrichiens se seraient décidés à entreprendre le siége, avec toutes leurs forces disponibles, on eût encore résisté pendant quelque temps derrière la première ligne de défense, ce qui aurait permis de retirer des provinces limitrophes les approvisionnements nécessaires, et de mieux fortifier la Lagune. On se serait alors retiré et concentré derrière la deuxième ligne, réduisant ainsi la défense à

l'intérieur, et Venise pendant le blocus de terre et de mer, aurait vécu, avec son grand commerce des provinces du Polesine et du Frioul, épargnant ainsi ses provisions, prenant dès le commencement du siége, et à titre d'emprunt, au lieu d'argent, le blé et le vin des propriétaires résidant dans les villes de ces riches provinces.

Dès le commencement de la lutte, la direction de la guerre borna la défense à l'intérieur de la Lagune. Rassurée par la présence de la flotte sarde, elle s'occupa principalement de l'organisation de l'armée de terre, et après la chute de Vicence, abandonna à l'ennemi tous les bords de la Lagune, et, par conséquent le riche commerce du Frioul et du Polesine. Telle était la situation de Venise. Le pouvoir militaire étant partagé entre un gouvernement présidentiel, un comité directeur, un amiral et un général en chef, il n'y avait aucun ensemble dans la direction de la défense; en guerre, le temps est précieux; on ne peut le perdre dans des discussions continuelles; il faut laisser au général en chef la liberté de ses inspirations. Et cependant, malgré ces entraves, malgré ces fautes, grâce à l'intelligence, à la grande habileté, à l'ardent patriotisme et au courage de Manin, grâce aussi à la prudence du général en chef, à son immense amour de l'Italie et à son abnégation[1], grâce à la

[1] Voici une note de Manin trouvée dans ses manuscrits. « Le général Pepe sacrifia tout ressentiment personnel à la crainte de nuire à la cause italienne. »

bonne volonté et à la bravoure des milices et des citoyens, au naturel aussi docile qu'énergique des Vénitiens, à leurs magnanimes vertus, grâce enfin à l'amour de la patrie et de la liberté, ainsi qu'à la haine implacable que tous ressentaient pour les Autrichiens, on obtint de magnifiques résultats.

Le général Pepe, n'ayant pas le commandement absolu de toutes les forces de terre et de mer, ne pouvait changer le plan de défense qui avait été adopté avant son arrivée. Il lui fut donc impossible d'entreprendre immédiatement aucune opération importante, les milices n'étant pas en état de tenir la campagne. Ne voulant pas sortir des limites de l'autorité qui lui était confiée, il s'occupa principalement d'organiser et de discipliner les troupes, réunissant en bataillons les différents détachements désordonnés de volontaires, choisissant parmi les états-majors, plus nombreux que capables, les rares spécialités qui pouvaient commander des corps de troupes; et pour en arriver là, il lui fallut bien du temps, des soins intelligents et une volonté inébranlable. Les plus grandes difficultés se rencontraient dans le peu de discipline des volontaires, qui, jeunes, enthousiastes, aimant la liberté, ne pouvaient se plier aux dures exigences de la discipline militaire, qu'ils regardaient plutôt comme un asservissement que comme un devoir. Ils désiraient trouver dans l'état militaire la même liberté de discussion qu'on laisse aux citoyens dans l'état civil. Ils avaient

fait la révolution pour conquérir cette liberté, et, au moment d'en jouir, ils ne pouvaient y renoncer. Quelles difficultés pour conduire de pareilles milices ! En butte à leurs mille prétentions, à leurs demandes inconsidérées, à leurs disputes et à leur mécontentement, le général Pepe fut encore entravé par l'insuffisance des chefs de corps qui, pour la plupart, ignoraient jusqu'aux premiers principes des ordonnances militaires. Le fractionnement des petites bandes, dont il était difficile de trouver un emploi utile, était un nouvel obstacle pour le général en chef. Ces bandes étaient armées et habillées d'une manière bizarre; leurs chefs s'occupaient bien plus de compléter les états-majors de leurs corps que de recruter de simples soldats; ainsi on voyait des détachements composés de 20 officiers et de 150 soldats. C'était de ces détachements, ou plutôt de ce pêle-mêle, qu'on devait former les cadres des légions. La division du pouvoir militaire n'était pas un moindre empêchement à la prompte et bonne organisation de l'armée. Que de prudence, d'énergie et de patience ne fallut-il pas pour vaincre toutes ces difficultés ! Aidé par le colonel Fontana Galeazzo, le général Pepe parvint néanmoins à son but, et, dans le courant du mois de juillet, l'armée de terre se trouva ainsi composée : 7 bataillons de garde mobile, chaque bataillon de 6 compagnies de 100 hommes chacune; un bataillon de ligne Galateo, un bataillon Vicentino, un bataillon Padovano, un bataillon Gondone, les 2e et 3e bataillons

volontaires napolitains, un bataillon Brenta Bacchiglione, un bataillon lombard, un bataillon d'artilleurs à pied, un bataillon de gendarmerie, une compagnie d'artillerie Bandiera et Moro, une compagnie de sapeurs, une compagnie d'ingénieurs lombards, une compagnie suisse, 300 soldats de ligne napolitains formant un corps dit Frazioni, la division romaine, composée de quatre régiments et commandée par le général Ferrari, avec un escadron de cavalerie fort de 180 hommes. Outre ces troupes qui composaient l'armée vénitienne, il y avait les Napolitains qui avaient passé le Pô, savoir le 2e bataillon de chasseurs, une compagnie d'artillerie, un détachement du train, une compagnie du génie; quant aux corps de la marine, ils ne subirent aucun changement. L'effectif total des forces de terre et de mer était de 22400 hommes, avec 16 pièces d'artillerie légère. L'état-major du général en chef fut complété avec des officiers choisis dans tous les corps de volontaires, il se composa ainsi : le lieutenant-colonel Ulloa, chef d'état-major, les capitaines d'artillerie Mezzacapo Charles, et Virgili, le capitaine Sirtori du bataillon lombard, le capitaine de marine Paolucci, les lieutenants de la division romaine Pigozzi et Cattabeni, les lieutenants de l'armée napolitaine Carrano, Pinedo, Resta et Borgoing.

Ces trois derniers quittèrent Venise après quelques jours; les autres Napolitains qui avaient suivi le général Pepe furent ainsi distribués : le colonel San Mar-

tino eut le commandement de la place de Malamocco; le colonel Oliva le commandement de Malghera; le major Mezzacapo Louis fut nommé chef d'état-major de la division romaine; le major Musti fut placé à l'arsenal de l'artillerie; le capitaine Boldoni reçut le commandement de la division d'artillerie de campagne; le capitaine Cosenz, qui était d'abord à Malghera, fut ensuite attaché à l'état-major du général en chef; le capitaine Diaz commandait une compagnie de cavalerie, et le major Foglia un bataillon de la garde mobile.

Vers la fin du mois de juin, arriva à Venise le faible bataillon romain Pie IX; mais il fut dissous, et servit à compléter les régiments de la division Ferrari. La distribution des troupes nécessaires à la défense de la Lagune rencontra encore de plus grands obstacles, de plus sérieuses difficultés : les commandants des forts demandaient sans cesse des renforts, et les volontaires, à l'exemple de leurs chefs, voyaient l'ennemi partout, et toujours prêt à les attaquer. Il était extrêmement difficile de diminuer les garnisons que le général Pepe avait trouvées à son arrivée à Venise; aux protestations des chefs se mêlèrent bientôt celles des volontaires; pour retirer de Malghera 600 hommes, on dut publier un ordre du jour, dans lequel il était dit que l'ennemi menaçait d'attaquer Treporti (ce qui était faux), qu'il fallait y envoyer un prompt secours, et qu'on l'attendait de la brave garnison de Malghera, qui chaque jour donnait de nouvelles preuves de valeur et de patriotisme. Toutes

les garnisons furent ainsi successivement changées et réduites autant que possible; mais jamais on ne put toucher aux avant-postes du 3e arrondissement, qui s'élevaient à près de 3000 hommes, tandis que de ce côté il n'y eut jamais plus de 500 Autrichiens. Bien des fois ces avant-postes, qui remplissaient les hôpitaux de malades, furent diminués, soit par le général en chef, soit par le conseil de défense; mais toujours il fallut céder aux exigences des habitants et aux protestations des commandants. Il était devenu inutile de changer ces derniers, les nouveaux venus se trouvant plus exigeants encore; c'est ainsi qu'en quelques mois, il fut pourvu au remplacement de trois commandants dans le 3e arrondissement et de cinq dans le 1er. La nature même de cette guerre révolutionnaire, et l'insuffisance des connaissances militaires des chefs, qui dans les commencements ne savaient pas distribuer leurs milices, amenaient de nouveaux désordres, sans compter la cruelle épidémie des fièvres de la Lagune. Vers la fin du mois de juillet, sur 18 000 hommes, il n'y en avait que 11 000 disponibles pour le service. Les convalescents étaient aussi faibles que les malades; les médecins avaient prescrit le changement des garnisons tous les quinze jours, pour les préserver de la malaria. Mais ces mouvements continuels de troupes surchargeaient le Trésor public, et arrêtaient l'organisation de l'armée. Il n'était pas possible d'établir avec régularité le tour des changements de garnison, les corps n'étant

pas tous également armés, instruits et disciplinés : de là, la triste nécessité de maintenir dans une garnison malsaine, mais plus exposée aux attaques de l'ennemi, un corps qui était mieux discipliné, mieux armé et plus aguerri que les autres; cette apparente injustice provoquait de la mauvaise humeur et attirait à l'état-major de violentes critiques.

Quant au service de place, des conflits d'attributions soulevaient des querelles continuelles entre les commandants des garnisons et ceux des forts; il arriva souvent qu'un corps de volontaires, commandé par un officier supérieur, qui était parvenu à ce grade, soit par l'élection, soit par le choix que le gouvernement avait fait de lui, dans les premiers jours de la révolution, devait tenir garnison dans un fort placé sous les ordres d'un officier subalterne intelligent et instruit, appartenant au corps régulier de la marine, dans lequel les avancements étaient lents. Le général Antonino de son côté, loin d'aider le général en chef dans sa difficile mission, le tourmentait de ses incroyables prétentions. Il voulait être indépendant du général Pepe, en tout ce qui concernait le service de la ville de Venise et de ses forteresses. Il osa faire au gouvernement cette proposition par écrit : Qu'il fallait considérer le commandant de la ville et des forteresses de Venise comme tout à fait indépendant du général eu chef, mettre à sa disposition 12 000 fantassins avec un nombre proportionné d'artilleurs pour la protection des forts et laisser à lui,

général Antonino, la responsabilité de la défense. Le général en chef n'aurait disposé, dans ce système, que du reste de l'armée, 3000 à 4000 fantassins au plus pour les opérations à entreprendre en rase campagne! Ces absurdes prétentions furent cependant discutées sérieusement, parce que le général Antonino était aimé et estimé des Vénitiens; mais le général Pepe soutint fermement son droit, et Antonino quitta Venise.

Les prétentions du général Ferrari n'étaient pas moins étranges; il voulait se considérer comme le général en chef d'une troupe alliée, quoique le ministre de la guerre de Rome eût mis la division romaine sous les ordres du général Pepe. Ferrari faisait son possible pour se soustraire à la domination du gouvernement de Venise et de l'état-major général. Il ne parvint pas à son but, mais il créa de grandes difficultés. Que de prudence, que de fermeté il fallait déployer pour maintenir la discipline dans les corps et conserver intacte l'autorité du commandant en chef, sans blesser la susceptibilité des volontaires, qui prenaient souvent fait et cause pour leurs chefs!

Après le départ du général Antonino, le commandement de la ville et des forteresses fut dévolu au général Pepe, qui essaya de détruire les abus dont nous avons parlé plus haut.

Il ordonna aux commandants des forts et des postes d'en référer pour tout le service aux commandants des arrondissements, qui eux-mêmes devaient s'adresser au général en chef, par le moyen

de l'état-major de la ville et des forteresses. La direction de l'artillerie et celle du génie ne pouvaient modifier ou changer l'armement, élever de nouvelles fortifications, sans la permission préalable du commandant en chef. Avant que ces sages dispositions eussent été prises, les commandants s'adressaient, à leur gré, soit au gouvernement, soit aux directions de l'artillerie et du génie, changeant ou modifiant les travaux existants, souvent au préjudice de la défense, et toujours à la charge du Trésor. Le premier arrondissement fut réduit; la partie comprise entre Burano, Treporti et San Erasmo, forma le quatrième arrondissement, sous le commandement du chef de bataillon de marine Belli. Le général San Fermo fut chargé du troisième arrondissement; le lieutenant-colonel de marine Raffaeli, du deuxième arrondissement; le lieutenant-colonel Avesani fut nommé chef de l'état-major de la ville et des forteresses de Venise.

Quand on est bien pénétré des difficultés de faire mouvoir des troupes dans la Lagune, au moyen des embarcations, de l'insuffisance des moyens de campement, des ravages causés par les maladies dans les rangs de la milice, du manque de généraux et d'officiers, du mauvais armement des volontaires, de l'absence de discipline et d'instruction, du grand nombre de détachements nécessaires pour garder les forts et les batteries qui s'élevaient à 70, enfin de la pénurie du Trésor public, on est forcé de rendre complète justice au gouvernement de Manin, qui sut

maintenir dans la Lagune l'ordre et la liberté, et obtenir pour Venise le respect même de ses ennemis. On admire le général en chef, qui parvint, malgré tous les obstacles, à discipliner et à aguerrir ces volontaires si dignes d'éloges, ces jeunes soldats de la liberté, que l'amour de l'indépendance initiait à l'art de la guerre, et qui pendant seize mois, luttèrent avec l'ardeur de leur âge, la persévérance opiniâtre de vieilles troupes rompues au métier des armes.

Le 21 juin commencèrent les premières escarmouches; un fort détachement du 1er bataillon de la garde mobile, commandé par le capitaine Jean Andreani, sortit de Malghera, repoussa les avant-postes de l'ennemi et détruisit les barricades que les Autrichiens construisaient afin de se garantir des sorties des Vénitiens. Le lendemain, 22 juin, un détachement autrichien se montra sur la rive droite de l'Oselino, à un mille environ de Malghera, il occupa la maison située près du canal de Mestre; mais quelques décharges de la forteresse le mirent en fuite; une grenade éclata dans la place de Mestre et tua 8 Croates. Le 23, le bataillon lombard sortit de Malghera, brûla la maison, et détruisit le retranchement que l'ennemi y avait élevé.

Indépendamment de ces escarmouches, de l'organisation de l'armée, et de la défense de la Lagune, le général en chef étudiait un projet pour organiser l'insurrection dans le Frioul et secourir la place de Palmanova. Le colonel Cavedalis, natif du Frioul, s'oc-

cupait sérieusement d'ouvrir une correspondance avec Zucchi et ses compatriotes, afin d'aider à la réussite du projet. Il ne s'agissait pas de faire sortir en rase campagne l'armée véntienne, mais seulement quelques milliers de volontaires, choisis spécialement parmi les plus braves du Frioul. Ce corps eût fait partie de l'expédition sur Palmanova, se serait ensuite détaché pour pénétrer dans les montagnes, soutenir l'insurrection, et tomber sur le bataillon qui bloquait le fort d'Osopo.

A cette époque, la mer étant libre, on pouvait opérer le débarquement à l'embouchure de l'Isonzo et tourner ainsi la ligne du blocus de Palmanova. On pouvait également s'introduire dans le fleuve Corno, débarquer à Nogaro et marcher sur Palmanova. Mais Zucchi ne voulait pas reconnaître le gouvernement de Manin; on ignore si les dépêches et les messages envoyés par Cavedalis lui parvinrent; le 23 juin il capitula, abandonnant la place défendue par 2000 hommes (troupes de ligne et volontaires) et armée de 159 bouches à feu. Le colonel Kerpan qui la bloquait, disposait à peine de 2500 hommes, avec une batterie de campagne et un mortier. Il lança dans la place 97 bombes. Les conditions de la capitulation acceptées furent les suivantes : Les troupes régulières et les volontaires retourneraient dans leurs provinces respectives, et laisseraient leurs armes; le général Zucchi irait demeurer à Reggio son pays, les artilleurs piémontais retourneraient dans leur patrie avec leurs armes, et les citoyens devraient déposer les leurs dans

l'espace de deux heures. En voyant échouer ce projet si bien conçu, le général Pepe se décida à prolonger la ligne de défense jusqu'à l'Adige, afin d'ouvrir les communications avec le Polésine, et ravitailler Chioggia, par le canal de Valle et l'Adige. Il donna ordre au général San Fermo de recueillir des informations exactes sur la force de l'ennemi, qui occupait Cavarzere, Borgoforte et la Cavanella et sur la nature des fortifications. Le 5 juillet, le géneral San Fermo l'informait que le fort de la Cavanella avait une garnison de 250 hommes, dont plusieurs malades, qu'il était ouvert à la gorge, avec des parapets en mauvais état, et un armement consistant en deux épingares. Il assurait en outre que dans la Polésine et la province de Rovigo, il n'y avait que quelques centaines d'Autrichiens; la conclusion était en faveur d'une attaque de vive force sur la Cavanella. Ce rapport ayant été pleinement confirmé, le général Pepe se décida aussitôt.

Le fort dit de la Cavanella, situé à 2 lieues et demie de Brondolo, n'est à proprement parler qu'une tête de pont bastionnée sur l'Adige inférieur, près du confluent du canal de Valle. Le terrain environnant est très-accidenté, ce qui rend le transport de l'artillerie extrêmement difficile. On se rend de Brondolo à la Cavanella en traversant la Brenta; on gagne ensuite la route de Romea, qui passe par le village Santa Anna et par les chaussées du canal de Valle qui traverse le fort. Sur la gauche de la route de Romea et à peu de

distance en avant de ce village, se trouve le bois de Nordio qui côtoie l'Adige et se prolonge jusqu'à la Cavanella; à gauche de ce bois, il y a un sentier partant de Santa Anna qui traverse Semitecolo, et conduit au passage de l'Adige dit Portesine.

Cette expédition fut confiée au général Ferrari; l'effectif, mis à sa disposition, se composait du bataillon lombard, du 2[e] bataillon de volontaires napolitains, du bataillon bolonais, du bataillon des chasseurs du Sile, en tout 1600 combattants avec 2 pièces de campagne. Le 6, au matin les troupes devaient se réunir à Chioggia, passer la Brenta et se diriger pendant la nuit par la route de Romea à Santa Anna; là elles devaient se partager en 3 colonnes; l'une, composée du bataillon lombard avec les 2 pièces, commandée par le chef de l'état-major; le lieutenant colonel Ulloa devait se diriger à gauche par Semitecolo, et passer l'Adige à Portesine; l'autre colonne, composée des bataillons bolonais et napolitains, commandée par le colonel Bignami, devait s'avancer contre le fort par la route de Romea, détachant une compagnie de chasseurs dans le bois de Nordio; la troisième colonne commandée par le lieutenant-colonel d'Amigo, composée du bataillon des chasseurs du Sile, formait l'extrême droite, marchant contre le fort par la chaussée du canal de Valle. Ordre avait été donné au général San Fermo de faire remonter l'Adige à trois grosses barques qui seraient descendues de Brondolo par le canal de la Busola. Dès l'aube du jour, elles devaient

se trouver à Portesine, pour transporter sur la rive droite de l'Adige la colonne de gauche. Cette colonne, placée derrière la chaussée de la rivière, vis-à-vis de la gorge de la Cavanella, devait, pour attirer à elle l'attention de l'ennemi, prendre l'offensive. Les deux autres colonnes auraient sans hésitation attaqué l'ennemi de front, pour le déloger de l'ouvrage; profitant ensuite des désordres et de la surprise causés par cette attaque brusque et imprévue, à la gorge du fort, elles devaient monter à l'assaut en rampant sur les parapets; le général Ferrari, après avoir occupé le fort, devait laisser, pour le garder, le bataillon napolitain, marcher avec le reste de son monde sur Cavarzere, y prendre position pour protéger les travaux de fortification que le lieutenant-colonel Ulloa devait faire élever sur la chaussée droite de l'Adige, à la gorge de la Cavanella; puis après il devait rentrer à Brondolo, laissant dans le fort le major Matertazzo avec 400 Napolitains.

Si les ordres du général Pepe avaient été fidèlement exécutés, on se fût emparé du fort, et une grande partie de la garnison eût été faite prisonnière; car elle ne pouvait se retirer à Cavarzere que par la chaussée gauche de l'Adige; elle aurait donc été prise de revers, et arrêtée dans sa retraite par les deux pièces placées sur la rive droite. Mais, par une inconcevable négligence, ces ordres furent incomplétement remplis, et l'expédition eut un fâcheux résultat. En voici les raisons : dès le 3 juillet, le général en chef avait

ordonné au général San Fermo et à l'intendant militaire de faire apprêter, pour le matin du 6, 3200 rations de pain, fromage et vin; deux jours de rations pour chaque soldat. Cependant le 6 au soir on était encore en quête du pain dans la ville de Chioggia. Les barques qui devaient être à la Conca di Brenta au coucher du soleil, pour le passage de la Brenta, ne se trouvèrent à leur poste que vers minuit, de sorte que l'expédition arriva à Santa Anna le 6 dès l'aube, au lieu du 5 à minuit. Enfin les barques qui devaient se trouver à Portesine, au lever du soleil, y arrivèrent le matin à 10 heures. La colonne de gauche fut donc obligée de passer la rivière par petits détachements, sur deux bateaux qui se trouvaient là par hasard, et ne put se rassembler sur la rive droite, en face de la Cavanella, que vers 11 heures; ce retard compromit tout le plan d'attaque. Les Autrichiens reçurent pendant ce temps un renfort de 250 hommes, qui venaient pour remplacer la garnison; aussi la résistance fut-elle beaucoup plus vigoureuse qu'on ne s'y attendait. Malgré ces contre-temps, il n'eût pas été impossible d'atteindre le but, si les deux colonnes de droite et du centre se fussent simultanément élancées à l'assaut avec hardiesse. Il aurait fallu préalablement recueillir dans la campagne, les villages et le bois Nordio un grand nombre de fascines et d'échelles pour le passage du fossé et l'escalade. Mais le général Ferrari, au lieu de tenir les troupes cachées derrière le bois, comme il lui avait été ordonné, jus-

qu'à ce que la colonne de gauche eût ouvert le feu, brusqua l'attaque. La colonne de droite, s'avançant sans prendre aucune des mesures de précaution usitées en pareil cas, sans avant-garde, sans tirailleurs, tomba dans une embuscade qui la mit en déroute. Ce malheureux incident arrêta court le mouvement de la colonne du centre, au milieu de laquelle se tenait le général Ferrari, et elle se borna alors à tirer sur l'ennemi, qui se défendait derrière ses parapets. Si le général Ferrari avait attendu le signal de la colonne de gauche, selon ses instructions, il eût probablement trouvé le front de l'ouvrage dégarni de défenseurs; ceux-ci, vigoureusement attaqués à la gorge, auraient tourné de ce côté tous leurs efforts et négligé le vrai point menacé; mais l'attaque des deux colonnes, faite à contre-temps, découvrit immédiatement leur projet. La colonne de gauche dirigea son feu contre la gorge de l'ouvrage qui, loin d'être ouvert ainsi qu'on l'avait rapporté, était fermé par des maisons fortifiées et une barricade avec palissade. Elle occupa une maison d'où elle pouvait inquiéter fortement l'ennemi; mais l'heure s'avançait, les munitions s'épuisaient; ne pouvant franchir le fossé du fort qui était large, profond et rempli d'eau, le général Ferrari, après avoir pris l'avis des commandants des colonnes, se décida à cesser l'attaque. La retraite aurait dû commencer par la colonne de gauche, autrement elle se serait trouvée exposée à être coupée par la garnison du fort. L'ennemi, en déta-

chant une centaine de chasseurs postés dans le bois, près du passage de Portesine, pouvait l'empêcher de s'embarquer. Mais le général Ferrari, après avoir attendu quelque temps, se retira à Santa Anna, où il s'arrêta. La colonne de gauche ne se retirait que lentement, de mauvaise volonté, en protestant contre ses chefs; elle croyait que cette retraite lui enlevait une victoire assurée; les Lombards perdirent leur confiance en Ferrari et se répandirent en injures contre lui. Dans cette affaire, nous eûmes 10 morts et 44 blessés. Si l'on s'en rapporte aux espions, dont le témoignage est sans doute exagéré, l'ennemi aurait eu 85 morts, et 107 blessés, parmi lesquels était le commandant. Pour sauver la réputation du général Ferrari, injustement attaqué, le général Pepe publia un ordre du jour, dans lequel il fit connaître à l'armée que le but de l'expédition était de faire une reconnaissance militaire; Ferrari l'avait rempli avec son courage et son intrépidité habituels. Du reste, sans être doué d'une grande intelligence militaire, le général Ferrari était cependant un brave et loyal soldat.

Après avoir échoué dans l'attaque de la Cavanella, sur laquelle il comptait tant, le général en chef fut obligé de borner ses opérations à de petites sorties et à des reconnaissances militaires autour des forts.

Il put ainsi entretenir l'activité de ses milices, exercice indispensable en temps de guerre, aguerrir les volontaires, et se garder des entreprises de l'en-

nemi. Mais avec des troupes si peu disciplinées, il ne tenta plus de sortir de la Lagune pour tâcher de rompre la ligne de blocus, même lorsque celle-ci se trouvait de beaucoup affaiblie par l'excursion de Welden à Bologne; car un nouveau revers eût ébranlé la confiance de ses volontaires, confiance jusqu'alors intacte.

Ce fut la garnison de Malghera qui se distingua le plus dans cette petite guerre ordonnée par le général Pepe; quoique les sorties ne fussent pas exécutées avec beaucoup d'ordre, elles offraient néanmoins aux milices des occasions de s'exercer aux combats de tirailleurs, de mettre en pratique les diverses ruses de guerre et de développer leur courage et leur énergie.

Le soir du 9 juillet, la garnison de Malghera fit une sortie pour détruire le retranchement que l'ennemi avait élevé sur le chemin de fer, ainsi que la batterie qu'il se disposait à construire sur la chaussée droite du canal de Mestre, en face de la lunette n° 12. Les troupes qui prirent part à cette opération se composaient de 80 hommes de la compagnie suisse, de 2 compagnies de volontaires romains fortes de 200 hommes, et de 200 soldats de ligne et volontaires napolitains. Ces troupes, divisées en deux colonnes, et protégées par le canon de la place, marchèrent vivement contre les retranchements de l'ennemi; après une résistance de courte durée, les Autrichiens se retirèrent, abandonnant beaucoup d'objets d'habillement, d'armes et de munitions; la perte des Véni-

tiens fut de 4 morts et 20 blessés; celle de l'ennemi fut beaucoup plus considérable. Après ce beau fait d'armes, qui obligea les Autrichiens à reculer leur ligne de blocus jusqu'au bois de Mestre, et d'évacuer les maisons qu'ils occupaient près du canal de Mestre, sur le chemin de fer qui longe la route Orlanda, on prit le parti de raser la première de ces maisons et d'en disperser les matériaux. Le major Ferdinand Ritucci s'avança le 21 à la tête de 2 compagnies de chasseurs napolitains, et se porta avec un élan admirable contre les avant-postes qu'il repoussa. Puis il déploya sa ligne de tirailleurs, et protégea les travaux de mine, dirigés par le capitaine du génie napolitain Bardetta, et exécutés par un détachement de sa compagnie. Malgré les attaques continuelles de l'ennemi, qui ne parvint jamais à forcer la ligne des tirailleurs napolitains, ni à arrêter les travaux des mineurs, la maison fut rasée. On admira beaucoup le courage et le sang-froid dont fit preuve le mineur napolitain Biagio Veneroso, qui ne craignit pas de pénétrer dans la maison minée, après l'explosion de deux fourneaux, pour activer le feu du troisième qui tardait à s'enflammer; prenant alors une mèche allumée, il la plaça de façon a faire éclater subitement le troisième fourneau. Il n'y eut de blessés que le major Chiavacci du génie vénitien, l'ingénieur Carlo del Villo, trois soldats napolitains et un travailleur civil.

Les escarmouches se répétaient tous les jours, aux

avant-postes de Brondolo. Le 24 juillet au matin, le général San Fermo donna ordre au major Materazzo, qui occupait Ca-Pasqua avec son bataillon, de faire une reconnaissance du côté de Ca-Bianca; les volontaires, au nombre de 200, repoussèrent les postes autrichiens, tout le long de leur chemin, leur firent un prisonnier, et revinrent à leur position. Mais l'ennemi, ayant reçu des renforts, s'avança à son tour contre les Napolitains, qui au nombre de 300 soutinrent longtemps le combat contre une force double. Une compagnie du premier régiment romain vint à leur secours, et appuya leur retraite qui se fit dans un ordre parfait. Ca-Pasqua fut abandonné.

Depuis le commencement du blocus l'ennemi n'avait rien entrepris de sérieux contre l'Estuario. Le 28 juillet de bon matin, il ouvrit le feu de Fusina, avec trois pièces de 12 et un chevalet à fusée, contre les deux canonnières qui gardaient les débouchés des deux canaux aboutissant à Venise en passant par San Giorgio in Alga. Il s'avança en même temps, avec deux barques, jusqu'à l'extrême barricade qui fermait les canaux; mais l'artillerie des canonnières ayant coulé à fond une des barques l'autre se retira. Un détachement suisse, embarqué à l'île de San Giorgio in Alga, s'était avancé jusqu'à la barricade, pour s'opposer aux tentatives de l'ennemi, qui avait encore essayé de brûler nos canonnières; il avait même réussi à ouvrir un passage à deux radeaux, formés de planches enduites de poix et couvertes de foin sec,

au milieu duquel se trouvaient des canons de pistolets et une fusée attachée à une tige. Le feu de Fusina causa beaucoup de dommages aux canonnières, et fit 5 victimes, 2 morts et 3 blessés.

Le général Pepe, dans l'intention de soustraire les volontaires à l'oisiveté, proposa au gouvernement la formation d'un camp annexé à Malghera où se seraient réunies les milices disponibles; mais les changements politiques qui survinrent ne permirent pas de mettre ce projet à exécution.

Manin, qui avait suspendu la convocation de l'Assemblée jusqu'au 21 juin 1848, l'avait encore prorogée jusqu'au 3 juillet, ce qui avait fait murmurer les partisans de l'annexion de Venise au Piémont. La perte des provinces de la terre ferme leur donna encore plus de force dans l'opinion publique, et affaiblit d'autant le parti de la République. Les monarchistes soutenaient que, si les provinces avaient été secourues à temps, elles ne seraient pas retombées sous le joug de l'étranger; ce fut dans cette situation, défavorable au gouvernement de Manin, que les représentants des provinces arrivèrent à Venise le 3 juillet. Sur 192 qui avaient été élus, 130 seulement étaient présents, l'occupation autrichienne retenant les autres dans leurs provinces. Manin, en présentant son rapport à l'Assemblée sur les questions administratives, déclara qu'il n'avait demandé aucun secours à la France, sûr qu'il était d'avance qu'elle n'en accorderait pas. Il avait sollicité ceux du pape, du

grand-duc de Toscane, et du roi de Piémont. Les deux premiers avaient répondu par un refus; quant au dernier, il ne s'était pas encore prononcé. Castelli, ministre des finances, chef du parti fusionniste, prit ensuite la parole, et démontra la nécessité de se jeter dans les bras du Piémont, les ressources de Venise étant épuisées. Tommaseo, avec son éloquence habituelle, démontra que c'était faire injure au caractère chevaleresque du roi Charles-Albert que de supposer qu'il mettait ses services à prix; que Venise n'avait nulle raison de se hâter, et que, même en se donnant au Piémont, elle ne serait pas secourue à temps. Il concluait qu'il fallait attendre et conserver provisoirement la forme républicaine. Paleocapa répondit en reportant la discussion sur un terrain plus pratique, et en reprochant à son collègue de ne raisonner que sur des abstractions. La majorité de l'Assemblée voulait l'annexion. Toute opposition devenait donc inutile. Manin prit alors la parole pour effacer les dissentiments dont la discussion venait de révéler l'existence au sein même du gouvernement. « Ce n'est pas votre président qui vous parle, s'écria-t-il; je m'adresse à vous comme simple député; mes sentiments n'ont pas changé depuis le 22 mars, alors que je proclamais la république sur la place Saint-Marc, au milieu de cette même Assemblée. Beaucoup ont changé d'opinion depuis; la mienne est restée la même, elle ne changera jamais. La situation est toute différente; l'ennemi est à nos portes, souhaitant notre désunion;

je ne veux donc vous faire entendre que des paroles de concorde et d'harmonie. Un parti doit décider dans l'intérêt de Venise en danger; ce parti est le mien, c'est pour cela que je m'adresse de préférence aux républicains, mes frères politiques, et que je leur demande encore un sacrifice suprême? Oublions tous que, dans cette enceinte, se trouvent des royalistes et des démocrates, ne voyons que des Italiens, des frères! Tout ce qui a été fait jusqu'à présent, tout ce que nous faisons encore, dans le moment même, n'est que provisoire; l'avenir nous appartient, et l'Assemblée constituante rendra à Rome une décision définitive. »

L'Assemblée était au comble de l'enthousiasme; Manin fut acclamé comme le sauveur de la patrie; mais 127 voix sur 133 prononcèrent l'annexion immédiate au Piémont.

Le soir même, Manin et Tommaseo se démirent de leurs fonctions. Le lendemain, 3 juillet, il fallut reconstituer le pouvoir exécutif, qui devait fonctionner jusqu'au moment où le roi Charles-Albert pourrait prendre possession de Venise. Au premier tour de scrutin, Manin obtint une majorité immense; mais il refusa d'accepter de nouveau la présidence. « Hier, dit-il, j'ai fait un sacrifice, je n'ai pas renié un principe. » L'Assemblée décréta que Manin avait bien mérité de la patrie. Le nouveau gouvernement composé de : Castelli, Paleocapa, Camerata, Paolucci, Cavedalis, Reali, Martinengo, envoya une députation au roi

Charles-Albert, pour le prier de consentir à l'annexion et en régler les conditions. Charles-Albert accepta la proposition et envoya à Venise les trois bataillons de la réserve Savone, Aqui, Savoie. Ils arrivèrent successivement du 15 au 23 juillet. Ce renfort de 1800 hommes se présenta bien à propos, pour combler les vides que les fièvres et la malaria avaient faits dans l'armée.

Le 7 août, les commissaires du roi Charles-Albert, les généraux Colli, Castelli et Cibrario, prirent en son nom possession de Venise. A peine installés, ils adressèrent au peuple une proclamation : déclarant que le roi aimait et admirait les Vénitiens si dignes de leurs ancêtres; qu'il avait accepté la fusion avec joie, heureux de voir le glorieux lion de Saint-Marc uni à la croix de Savoie, sous un même drapeau, celui de l'indépendance italienne; que toute nationalité, toute liberté ne s'établissait pas sans de dures épreuves et de grands sacrifices; que quiconque aimait son pays et la liberté devait supporter ces privations. Calculer la grandeur du sacrifice, ne serait ni d'un citoyen, ni digne d'un Italien. Pour fonder la liberté, il fallait aimer l'ordre, observer les lois et la discipline. Les commissaires, pour remplir leur honorable et difficile mission, terminaient en implorant l'aide de la Providence, et conseillaient aux Vénitiens l'union, qui seule pouvait rendre Venise imprenable.

Les mâts placés devant l'église Saint-Marc furent pavoisés dans la matinée de drapeaux tricolores

ayant le lion de Saint-Marc surmonté de la croix de Savoie. A 10 heures, le gouvernement provisoire, en présence des principales autorités civiles, militaires et judiciaires et des députés de l'Assemblée, réunis dans la grande salle du conseil du palais ducal, procéda à la solennelle cérémonie de l'acte de cession de la souveraineté de la ville et province de Venise, de son territoire, avec toutes les forces de terre et de mer, au roi Charles-Albert et à ses descendants, ainsi qu'à l'investiture des commissaires royaux qui prirent possession au nom du roi. Après cette cérémonie, le président de l'Assemblée en prononça la dissolution. Le pouvoir exécutif fut ainsicomposé : Colli, chargé de la guerre, des affaires étrangères et de l'ordre public; Cibrario, des finances, du commerce, de l'industrie et de l'administration; Castelli, du culte, de la justice, de l'intérieur et de l'instruction publique. Le comité de la guerre fut dissous de fait. La position du général Pepe devint alors très-embarrassante pour lui et pour les commissaires. Le commandement en chef de l'armée était incompatible avec l'autorité suprême des commissaires. Colli, vieux général de l'Empire, avait réuni dans ses mains tous les pouvoirs militaires; le général Pepe était devenu par le fait son subordonné.

Le roi de Naples s'indignait qu'une partie de son armée se trouvât à Venise pour défendre la cause de la liberté et de l'Italie. Le consul napolitain avait, dès le 16 juin, reçu l'ordre d'éloigner de la ville, par tous

les moyens possibles, les troupes napolitaines, de n'y retenir que les volontaires, dont le roi Ferdinand craignait le retour. Le consul communiqua secrètement aux commandants de l'artillerie, du génie et des chasseurs, l'ordre du ministre de la guerre; mais il était difficile de le mettre à exécution, faute de moyens d'embarquement.

Les commandants s'adressèrent donc au général Pepe, qui refusa de se prêter à leur départ, et qui chargea son chef d'état-major de s'entendre avec le consul, afin d'empêcher tout désordre et d'éviter le scandale d'une désertion. Le colonel Ulloa manda près de lui le consul et lui fit comprendre la gravité de sa démarche, ajoutant que le fait seul d'avoir provoqué les troupes à la désertion le rendait passible d'un conseil de guerre, que cependant il lui restait un moyen d'échapper à cette extrémité, c'était d'intimer aux soldats napolitains l'ordre de se tenir tranquilles et d'obéir au général Pepe; il lui conseilla ensuite amicalement d'écrire à son gouvernement qu'il était impossible aux soldats de Ferdinand de sortir de la Lagune, si on ne leur envoyait des bâtiments; attendu que Venise ne consentirait jamais à leur fournir les moyens de s'embarquer et à se priver de troupes nécessaires à sa défense. Le consul accepta ce conseil avec reconnaissance; et les Napolitains continuèrent à défendre la Lagune. Mais de nouveaux ordres arrivèrent bientôt; on prescrivait aux troupes napolitaines de ne reconnaître pour leur chef que le lieu-

tenant-colonel Ritucci commandant du bataillon de chasseurs, et de refuser toute obéissance au général Pepe, qui était destitué. Les commissaires piémontais, comprenant alors qu'ils ne pouvaient compter sur de pareils soldats, se décidèrent, le 9 août, à les retirer de la Lagune. La batterie d'artillerie, dont on ne pouvait se passer, fut retenue, en compensation du charbon de terre et des vivres que la République avait fournis à l'escadre et aux troupes napolitaines. Les lieutenants d'état-major Resta, Borgoing et Pinedo, qui avaient suivi volontairement le général en chef, le quittèrent. Les officiers Musto, Mezzacapo, Ulloa, Boldoni, Cosenz, Virgili, de l'artillerie napolitaine, restèrent à Venise, ainsi que les officiers d'infanterie San Martino, Oliva, Foglia et Gout. Ce dernier, après avoir commandé pendant un mois un des bataillons de volontaires napolitains, s'éloigna sous prétexte d'aller chercher sa famille en Sicile et ne revint plus. Diaz, des dragons, Materazzo et Vaccaro, de la garde royale, Salomone, du génie, restèrent également dans la ville.

Les Napolitains venaient à peine de quitter Venise, le 10 août à 5 heures du soir, que l'ennemi ouvrit le feu contre Malghera, démasquant deux batteries construites près de la chaussée droite du canal de Mestre, à 1000 mètres de la forteresse; l'une était armée de 4 pièces de campagne; l'autre de 2 mortiers et de 2 pièces de 18. Les Autrichiens essayèrent ainsi d'intimider la garnison, la croyant découragée par le dé-

part des artilleurs et des sapeurs du génie napolitain. En moins de deux heures, l'artillerie de Malghera démantela les deux batteries et démonta les quatre pièces de campagne. Les Autrichiens eurent un officier et 15 artilleurs tués et 22 blessés. L'exemple de Palmanova, qui s'était rendue après un bombardement de quelques minutes, justifie l'arrogance de l'ennemi; mais à Venise ce n'était pas Zucchi qui commandait, et Malghera était défendue par le brave colonel napolitain Oliva.



CHAPITRE VI.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Nouvelles, arrivées à Venise, des désastres de l'armée piémontaise. — Généreuse et patriotique résolution des commissaires piémontais. — Leur démission. — Manin reprend provisoirement le pouvoir dictatorial. — Patriotisme du général La Marmora et de l'amiral Albini. — Triumvirat. — Tommaseo, ambassadeur à Paris. — Proclamation de Manin. — Conditions spéciales de Venise. — Le club italien (circolo italiano). — Conseil de défense. — Prudente conduite du général Pepe. — Réunion d'un conseil de guerre. — Le colonel Paolucci commandant du Lido. — Camp retranché devant Brondolo. — Réorganisation de l'armée vénitienne. — Contributions patriotiques. — Dépenses et économies. — Médiation de la France et de l'Angleterre en faveur de l'Italie. — L'Autriche accepte la médiation. — Welden prépare sa retraite sur la Piave. — Division navale française à Venise. — Pétition adressée à Manin par le club italien. — Séance de l'Assemblée vénitienne. — Reddition d'Osopo.

Nous allons, pour un moment, suspendre notre récit des faits militaires pour parler d'un événement politique de la plus haute importance et qui a trait à la chute du gouvernement des commissaires piémontais. Le bruit s'était répandu dans la ville, depuis le 9 août, que les Autrichiens avaient fait leur entrée à Milan. Tout le monde était dans l'inquiétude; la place Saint-Marc était couverte de gens qui demandaient à grands cris des nouvelles de la guerre. Les commissaires firent savoir qu'il n'était arrivé aucun bulletin officiel confirmant ces tristes nouvelles; pour

tranquilliser le peuple, ils lui laissèrent entrevoir la protection de la France et de l'Angleterre, qui étaient déjà intervenues, disaient-ils, comme médiatrices dans la question italienne. Le lendemain on publia une lettre confidentielle adressée au commissaire Castelli, qui annonçait que les Autrichiens avaient été battus devant Milan, et que l'ambassadeur français à Turin avait promis, au nom de son gouvernement, un secours immédiat. Le 11 août au matin, un parlementaire autrichien arrivé de Mestre apporta aux commissaires une dépêche contenant les conventions de l'armistice Salasco qui devait servir de préliminaire aux négociations de paix entre l'Autriche et le Piémont (Voy. tome I, chap. XIV). En vertu de cette convention, les Piémontais devaient abandonner à l'Autriche les villes et places fortes qu'ils occupaient dans le pays lombardo-vénitien et dans les duchés. Venise et la terre ferme étaient clairement comprises dans cette convention. Au reçu de cette dépêche, les commissaires convoquèrent immédiatement le conseil pour délibérer sur la réponse à faire au général autrichien Welden, qui demandait sans délai l'exécution des articles de ladite convention, et tout d'abord la reddition de Venise. Le général Colli et le chevalier Cibrario déclarèrent dans cette réunion qu'ils ne pouvaient croire à la nouvelle envoyée par le général ennemi, mais que, fût-elle vraie, jamais ils ne consentiraient à consigner Venise entre les mains de l'ennemi ; que cela répugnait à leur conscience, ajoutant que sitôt

que la nouvelle officielle serait confirmée, ils considéreraient leur mandat comme terminé, et que Venise se trouverait dans les conditions où elle était avant son annexion au Piémont. Le commissaire Castelli affirma que l'acte d'annexion n'était plus obligatoire, attendu qu'il était spécifié dans la convention qui l'accompagnait qu'on ne pourrait disposer du sort du pays sans le consentement de la consulte. Le roi Charles-Albert ayant stipulé la reddition de Venise sans avoir ce consentement, l'annexion au Piémont devait être considérée comme nulle et la souveraineté de Venise regardée comme existant de fait. Ne trouvant pas de contradicteurs, les commissaires et les membres du conseil arrêtèrent d'un commun accord que, au reçu de la nouvelle officielle de l'armistice, ils se réuniraient de nouveau, mais qu'en attendant il fallait nommer un comité de défense et prendre toutes les mesures nécessaires au salut de la Lagune. Jamais l'histoire n'eut à enregistrer un plus noble exemple de loyauté, de patriotisme et d'honnêteté. Castelli rapporta cette décision à Manin, et ils convinrent ensemble que le conseil se réunirait le soir même, et que Manin y paraîtrait.

Vers le soir, la place Saint-Marc se couvrit d'une foule considérable; on s'interrogeait avec inquiétude. Les fâcheuses nouvelles de l'armée piémontaise, de Charles-Albert, de Custoza, de Milan, de l'armistice Salasco, l'abandon de Venise, l'escadre perdue, formaient les sujets de toutes les conversations; la foule

grondait, impatiente, en demandant des nouvelles officielles. Un des employés se présenta au balcon, et se mit à lire le bulletin du journal de Gênes, *Il Pensiero italiano*, qui décrivait, d'une manière pathétique, le triste état de l'armée piémontaise, et montrait l'impérieuse nécessité de la capitulation de Milan. Tout le monde alors s'écria : « Les commissaires au balcon, » suivant l'habitude du peuple de Venise, qui réclamait toujours la présence du gouvernement dans les occasions solennelles. Les commissaires se montrèrent alors à la foule et déclarèrent qu'ils n'avaient encore reçu aucun rapport officiel; ils exprimaient en même temps la crainte que ces fâcheuses nouvelles ne fussent que trop vraies. De la foule s'élevaient mille questions : « Milan a donc capitulé? A quelles conditions? Et Venise? Et sa flotte? etc. » Les commissaires n'osaient répondre. Enfin, le général Colli expliqua que la flotte, étant composée de deux éléments, l'un vénitien, l'autre sarde, on pouvait compter sur le premier; que, quant au second, il était difficile d'en espérer le concours. Castelli répéta qu'aucune nouvelle officielle, de nature à compromettre le sort de Venise, n'était arrivée; il promettait que, s'il en arrivait, les commissaires se démettraient de leurs fonctions, et que l'Assemblée des représentants du peuple serait convoquée sans délai. Cependant la foule s'exaspérait, on entendait les cris de : « Vive Manin! Mort aux commissaires! Nous sommes vendus! » Un Lombard monta alors sur

un banc : « Vénitiens, s'écria-t-il, je suis Lombard ! je suis Milanais ! et je vous jure, sur ma tête, que Milan n'a pas capitulé ! Si Milan est aux mains des Autrichiens, c'est qu'elle a été livrée. Méfiez-vous donc, Vénitiens, si vous voulez déjouer les complots de nos ennemis. » A ces mots, un cri général s'éleva dans la foule : « Nous avons été trahis ! Nous avons été lâchement vendus. Vive Milan ! Mort aux commissaires ! Nous voulons Manin ! Vive Manin ! » Les commissaires, en proie à la plus grande douleur, ne savaient, au milieu de ces injustes imprécations, comment calmer la colère du peuple, quand tout d'un coup, la foule envahit le palais du gouvernement, entoure les commissaires et leur déclare qu'ils sont déchus du pouvoir suprême, et prisonniers du peuple. Elle se proclamait elle-même l'interprète de la souveraineté nationale. « Nous sommes le pouvoir légal ! s'écria Colli, et nous ne voulons supporter aucune violence. » Mais la foule, ayant renouvelé ses injonctions au nom du peuple, Castelli vit bien que toute résistance était devenue impossible, et, se tournant vers le peuple, il lui jeta ces mots : « Citoyens, toute ma vie je n'ai cessé d'être un bon Vénitien, dès cet instant même j'abandonne les affaires ! » Mais la foule, toujours frémissante, inondait le palais du gouvernement et remplissait déjà la chambre du conseil, demandant à grands cris son idole Manin. Le général Pepe et Tommaseo, appelés au palais, s'étaient empressés de s'y

rendre; on désirait unanimement un triumvirat composé de ces trois hommes; mais le général Pepe, en sa qualité de commandant en chef de l'armée, déclina cet honneur, malgré les vives instances de ses amis; il ne voulait pas que le pouvoir politique eût une couleur militaire. Tommaseo lui-même hésitait : « Mon cœur saigne encore, disait-il, des événements qui ont marqué la première période de la révolution vénitienne. Manin gouvernera bien mieux sans mon concours. »

Enfermé avec les commissaires, Manin avait obtenu d'eux l'engagement de rester étrangers au gouvernement, sans cependant donner une démission formelle, ce qu'il ne leur était pas permis de faire. Il alla en porter la nouvelle au peuple, qui attendait tranquillement sur la place le résultat des conférences. A peine Manin parut-il sur le balcon, que la foule l'acclama avec enthousiasme. Profitant d'un moment de silence : « Les commissaires royaux, dit-il, déclarent que, dès ce moment, ils s'abstiennent de tout acte gouvernemental. L'Assemblée de la ville et de la province de Venise se réunira après-demain, pour statuer sur le choix d'un nouveau gouvernement. Pendant ces 48 heures, c'est moi qui gouvernerai. » Cette déclara tion ramena comme par enchantement la confiance et la sécurité. Elle fut accueillie par les cris, mille fois répétés, de : *Vive Manin !*

On ne saurait donner trop d'éloges au grand citoyen qui, au milieu des plus tristes circonstances

et du déchaînement des passions, osa assumer la responsabilité d'une dictature temporaire. Il reparut bientôt sur le balcon : « Dans un moment, dit-il, on battra la générale; des hommes d'élite, choisis dans chaque bataillon, se mettront en marche cette nuit même, pour soutenir la forteresse de Malghera, que menace une attaque de l'ennemi. — Nous irons tous ! répondit la foule; des armes! des armes ! — Vous en aurez, reprend Manin. Tout devient une arme dans les mains du peuple qui veut se défendre? Rappelez-vous avec quelles armes nous avons chassé les Autrichiens. Pensez au 22 mars ! Maintenant évacuez la place, le silence et le repos nous sont nécessaires. » La foule disparut aussitôt; elle alla saluer et acclamer le général Pepe, qui promit de défendre Venise jusqu'à la dernière extrémité, et déclara traître à la patrie celui qui abandonnerait son drapeau.

Manin, après avoir rassuré les commissaires, prépara tout pour leur départ; la multitude, disait-on, menaçait de brûler les vaisseaux sardes, sur lesquels ils devaient s'embarquer. « La parole de Manin nous protége, répondit le général Colli, » tant était grande leur confiance dans la toute-puissance de Manin et dans sa loyauté !

Le lendemain (12 août), l'amiral Graziani écrivit à l'amiral Bua, commandant de la division vénitienne, que si l'escadre sarde, qui se trouvait alors à la hauteur de Caorle, prenait le large, il eût à rentrer immédiatement dans le port de Malamocco. Mais Albini

répondit, qu'étant venu avec son escadre devant Venise, pour la protéger, il partagerait avec les Vénitiens, dans les circonstances graves où se trouvait Venise, les souffrances et les périls de la défense, tant qu'il n'aurait pas reçu l'ordre de se retirer. Il écrivit en même temps à Turin, pour obtenir, s'il devait quitter Venise, la permission de rester dans les eaux de Corfou ou d'Ancône; il insistait pour ne pas recevoir son ordre de rappel avant le 1er septembre, assurant que la ville pouvait se défendre jusqu'au 20 du même mois, jour où expirait l'armistice.

Le général Albert La Marmora, de son côté, promettait à Manin et au général en chef, qu'il retarderait le plus possible le départ des 3 bataillons piémontais; en effet, malgré les instances réitérées de l'amiral autrichien et du général Welden, pour accélérer la retraite de l'escadre sarde et des Piémontais, l'amiral Albini et le général La Marmora furent assez habiles pour gagner un mois par leurs lenteurs calculées, et ce ne fut que le 9 septembre que l'amiral Albini et le général La Marmora partirent avec les troupes piémontaises. L'escadre autrichienne, bien supérieure à celle de Venise, sortit de sa retraite de Pola où elle s'était renfermée, et, pour la seconde fois, en 1848, elle bloqua les ports de Venise.

L'Assemblée avait confié le 13 août la dictature à Manin, qui ne voulût l'accepter qu'autant qu'on lui adjoindrait deux hommes compétents pour les questions spéciales, le contre-amiral Graziani et le colonel

Cavedalis, citoyens honorables et respectés. Cavedalis, ingénieur distingué, sortait du collége militaire de Modène ; actif et énergique, administrateur intelligent et probre, brusque dans son langage et dans ses manières, et disposé à l'indulgence avec les apparences de la sévérité, il avait abandonné la carrière des armes depuis 1815, et il lui était devenu un peu étranger ; cependant, dans les discussions militaires, son jugement était souvent le plus juste ; doué de talents remarquables et d'une volonté inflexible, il fit plus pour Venise, comme on le verra ci-après, que tous les ministres de la guerre qui le précédèrent.

Graziani était un officier de marine très-expérimenté, d'une grande probité et d'une activité prodigieuse, bon, honnête, loyal, attaché avec passion à Venise, sa patrie. Qui donc mieux que lui aurait pu diriger l'arsenal, s'ingénier à trouver les moyens d'armer la flotte, les troupes et les forts de la Lagune? L'arsenal fut un véritable trésor pour Venise ; aussi, malgré ses vues militaires bornées, Graziani contribua-t-il plus que tout autre à la défense de l'Estuario. Malheureusement son genre d'activité avait pour objet des détails qui l'absorbaient, même dans les circonstances les plus critiques, ce qui ne permit pas à la marine de jouer un rôle convenable.

L'Assemblée se rangea à l'opinion de Manin, et décréta que les trois dictateurs gouverneraient la ville, qu'on demanderait, au nom de Venise, l'assistance armée de la France, et que l'Assemblée resterait

en permanence, tant que durerait le danger causé par les tristes événements de la guerre.

Le gouvernement n'étant installé qu'à titre provisoire, la République ne fut pas proclamée et la question de forme fut réservée. Manin avait proclamé la République le 22 mars, parce que le cri de *Vive saint Marc!* était le cri de ralliement de tous les partis, le cri populaire. Mais, le 11 août, la révolution était entrée dans une nouvelle phase; l'acte d'annexion au Piémont avait démontré que, malgré les anciennes traditions et ses souvenirs patriotiques, Venise ne voulait pas séparer sa cause du Piémont, qui était celle de toute l'Italie.

Il y avait donc à Venise un triumvirat, une Assemblée et un général en chef, machine bien compliquée dans des circonstances aussi critiques. Il ne faut pas oublier qu'on devait faire une part aux hommes politiques et aux hommes de guerre, et tenir compte de l'influence du club italien, qui était grande à cette époque. Pour obtenir de la population des sacrifices de sang et d'argent, l'autorité d'une Assemblée était indispensable; et il fallait laisser aux citoyens une grande latitude.

Venise, abandonnée à ses propres forces, député à Paris Tommaseo et ensuite Mengardo, général de la garde nationale, qui furent chargés de réclamer l'intervention armée de la France. Mais Manin ne se faisait aucune illusion sur le succès de cette démarche; aussi s'adressa-t-il spécialement au patriotisme et au

courage des citoyens et de l'armée, par cette belle proclamation :

« Soldats italiens! la guerre de l'Indépendance, pour laquelle vous êtes prêts à sacrifier votre sang, est actuellement entrée dans une phase pleine de dangers; les lagunes sont probablement à l'heure qu'il est le seul lieu de refuge de la liberté italienne; que Venise, à tout prix, entretienne donc le feu sacré! Braves Vénitiens, au nom même de l'Italie pour laquelle vous avez combattu, je vous conjure de ne pas vous laisser décourager; et vous tous, qui, des rives du Pô, du Mincio et du Tessin, êtes accourus ici pour le triomphe de la cause commune, songez aux bénédictions de vos familles, si vous parvenez à sauver Venise; et le jour où l'Italie ressuscitée renaîtra plus jeune et plus belle, au milieu des monuments qui attestent déjà la valeur et la gloire de vos pères, elle en élèvera un autre sur lequel seront inscrits ces mots : « Les soldats italiens, par la défense de Ve-
« nise, ont sauvé l'indépendance nationale. »

Le 13 août, il s'échangea une canonnade entre nos barques armées et Fusina; le lendemain un parlementaire autrichien se présenta à Malghera, demandant un armistice de 8 heures, qui fut refusé par le gouvernement.

Le 15 août, l'ennemi, croyant les Vénitiens abattus par les récents revers de l'armée piémontaise, et la ville de Venise plongée dans l'anarchie, essaya d'intimider la garnison de Malghera; mais le résultat ne

répondit pas à son attente : après une heure d'une inutile canonnade, le feu des Autrichiens fut éteint par l'artillerie de Malghera.

Au début de sa dictature, Manin ne put que difficilement paralyser l'influence du club italien, qui avait contribué au mouvement du 11 août. Beaucoup de citoyens honnêtes et intelligents en faisaient partie ; on y agitait toutes sortes de questions, même des questions de guerre, au grand péril de la défense et de la discipline. Sous l'administration des commissaires piémontais, et précisément dans la séance du 2 août, le club avait pris en considération une proposition de Tommaseo, et avait arrêté la formation d'un comité de défense, composé du colonel Cavedalis, du major Louis Mezzacapo, et du capitaine de marine Mainardi. Manin ne crut pas devoir s'opposer à cette mesure, et la sanctionna le soir même du 11 août. Cavedalis faisait déjà partie du triumvirat; on crut donc prudent d'essayer de satisfaire les deux autres candidats du club, Mezzacapo et Mainardi; ce fut pour cette raison que le 16 août les triumvirs nommèrent un conseil de défense qui remplaça l'ancien comité de la guerre. Ce conseil devait prendre l'initiative des dispositions militaires, et veiller à leur prompte exécution. L'intendant militaire, l'inspecteur général du génie et de l'artillerie, le directeur de l'infanterie et de la cavalerie, et tous les commandants des arrondissements militaires étaient tenus de reconnaître son autorité; il lui était donné en un

mot un pouvoir suprême pour toutes les questions militaires. Ce conseil fut composé du contre-amiral Bua, président, du colonel Milani, du lieutenant-colonel Ulloa, du major Mezzacapo, et du capitaine Mainardi. Ulloa y fut placé pour concilier l'autorité du conseil avec celle du général en chef. Cavedalis lui avait dit explicitement que, si quelques propositions du conseil n'étaient pas approuvées par le général en chef, celui-ci pourrait en arrêter la promulgation. Cette convention verbale était en contradiction avec le décret des triumvirs, qui ne subordonnait le conseil de défense à aucun pouvoir. C'est ainsi que le gouvernement, sans entraver ouvertement la volonté du club, maintint intacte son autorité suprême; car le conseil était paralysé par le dictateur chargé du portefeuille de la guerre et par le général en chef. Quelque temps après, Mainardi accepta une mission pour la Romagne, et Mezzacapo fut nommé commandant de Brondolo. Ainsi réduit, le conseil de défense, qui ne se croyait pas investi d'un pouvoir réel prit le parti de se décharger de toute responsabilité, en déclarant au gouvernement qu'il se considérait comme corps consultatif, et non pas comme corps délibératif.

A quelle confusion ne devait-on pas s'attendre? Quels désordres n'aurait pas entraînés ce conflit d'autorités, si le général Pepe n'eût pas maintenu dans toute son intégrité son autorité militaire? Son patriotisme et son noble caractère le retinrent toujours dans

les bornes de la modération. Nul doute qu'une dictature militaire exercée par un seul homme ne fût nécessaire pour sauver le pays; mais on est forcé d'avouer que, dans les conditions où se trouvait Venise, cette dictature était complétement impossible. Il fallait tirer le meilleur parti des hommes et des choses; les magnifiques résultats obtenus furent la justification même de la politique des triumvirs, ainsi que de l'abnégation du général Pepe.

Les désastres de l'armée piémontaise, l'isolement de Venise, et la révolution démocratique du 11 août, avaient inspiré de la méfiance à plusieurs de ceux qui ne sympathisaient pas avec le nouveau système politique. Parmi ceux-ci, se trouvait le colonel Paolucci; élevé dans la sévère discipline militaire autrichienne, il exagérait de bonne foi la force et la bravoure des bataillons ennemis, et ne comptait guère sur la solidité de nos jeunes volontaires. Après le 11 août, ses craintes redoublèrent; il lui semblait que la Lagune n'était pas dans des conditions favorables pour résister aux masses autrichiennes, car on faisait de grands armements à Trieste, à l'effet d'attaquer le littoral. Il proposa au gouvernement et au général en chef de réunir un conseil de guerre, qui discuterait les conditions de la défense, qu'il croyait sérieusement compromise.

Pour rappeler les expressions mêmes de Paolucci, ce conseil était aussi nécessaire qu'une consultation de

médecins au lit d'un malade désespéré. Le conseil de guerre se réunit vers la fin du mois d'août; il était composé des triumvirs, du général en chef, des membres du conseil de défense, du général Armandi, de l'intendant Marcello, des colonels Fontana et Paolucci. La discussion démontra que Venise abondait en moyens de défense, et pouvait encore résister longtemps; que les magasins de la ville contenaient une année d'approvisionnements de toutes sortes, froment, riz, vin, liqueurs, etc. Le général Armandi et le contre-amiral Graziani déclarèrent qu'il se trouvait dans l'arsenal et dans les forts des munitions suffisantes pour mettre sur le pied de guerre tous les forts et toutes les batteries de l'Estuario. Enfin, le général Pepe affirma que l'armée pouvait opposer à l'ennemi une vigoureuse résistance.

Malgré ces assurances satisfaisantes, le conseil de défense proposa, le jour même, d'approvisionner l'armée et la marine de quatre mois de vivres, indépendamment des provisions renfermées dans les magasins de la ville, et de construire dans l'espace de trois mois une grande usine pour la fabrication de la poudre. Ces propositions furent acceptées, quoique la majorité les trouvât superflues; certain qu'on était que, dès que les hostilités recommenceraient entre les Piémontais et les Autrichiens, ceux-ci seraient forcés de lever le blocus. A la suite de ces discussions, le général Pepe, jugeant utile de relever le moral de l'armée un peu abattu, et de la rassurer

sur les conditions de la guerre, publia l'ordre du jour suivant :

COMMANDEMENT EN CHEF DES TROUPES VÉNITIENNES.

Ordre du jour.

« Officiers, volontaires et soldats,

« A peine mon troisième lustre venait-il de s'accomplir, que, jeté dans l'exil, je combattais dans les rangs de l'immortelle légion italienne, qui, après avoir traversé le grand Saint-Bernard, vainquit seule les Autrichiens, près de Varallo, heureux prélude de la victoire de Marengo, qui éleva si haut la renommée du général italien. Cette légion, composée de Napolitains, de Romains, de Toscans, de Lombards, de Vénitiens et de Piémontais, jeunes gens inexpérimentés dans les armes, mais qu'exaltait l'amour de la patrie, était comme une image anticipée du corps d'armée que j'ai l'honneur de commander, et qui semble avoir reçu de Dieu même la glorieuse mission de défendre l'antique asile de la liberté italienne. Si cette légion défiait l'intempérie du climat, les fatigues de la guerre et tant d'autres souffrances, vous de même, avec un patriotisme égal, supporterez les maladies et les privations de toutes sortes. Si elle combattait victorieusement les anciens ennemis de l'Italie, vous aussi combattrez avec un courage digne de la même fortune. Les voici ! Ils reviennent de nouveau, et la

gloire de la récente victoire remportée sur le Mincio ne peut effacer la honte d'avoir été battus par les populations sans armes de Bologne, de Venise et de Milan. Officiers, volontaires et soldats! l'Europe tout entière, l'Italie surtout, a les yeux fixés sur vous? Et je ne doute pas qu'il ne nous soit réservé de prendre une noble part à l'indépendance de l'Italie, cette patrie des héros, qui firent à la civilisation de l'Occident menacée un bouclier contre les Barbares.

« L'ennemi, en combattant sous les murs de nos forteresses, va perdre l'avantage que lui donnerait en rase campagne sa longue et machinale discipline. Nous défendrons ainsi la Vénétie, ce boulevard de l'Italie, qui a toujours su résister pendant bien des siècles, quoique souvent attaquée par des ennemis supérieurs en nombre, à ceux contre lesquels nous luttons aujourd'hui. Nous la défendrons jusqu'à ce que les secours que nous attendons nous arrivent. Et plutôt d'abandonner nos frères de Venise dans l'esclavage, nous marcherons sans regret au-devant de la mort. Grâce aux ressources que nous offre l'Estuario, notre chute ne resterait pas sans vengeance, et les vrais enfants de l'Italie envieraient le sort des défenseurs de Venise.

« GUILLAUME PEPE.

« Venise, 23 août 1848. »

A partir de cette époque, le colonel Paolucci, rassuré sur l'état de la défense, se montra, comme un

loyal militaire, parmi les plus actifs et les plus intelligents. Il fut nommé commandant supérieur des arrondissements du Lido et de Palestrina, ainsi que d'une colonne mobile destinée à la garde du littoral. Il mit en bon état de défense le Lido, où l'ennemi aurait pu tenter un débarquement, s'occupa beaucoup de la discipline et de l'instruction de ses troupes, et exerça la colonne mobile au simulacre de la guerre. Le dictateur Cavedalis et le général en chef s'occupèrent activement des fortifications de la Lagune, qui furent améliorées et augmentées. Dès le commencement d'août, le chef de l'état-major général avait été détaché à Brondolo, pour tracer devant le fort un camp retranché qui pût empêcher l'ennemi de débarquer à l'embouchure de la Brenta, et de s'avancer, impunément et à couvert, au moyen des dunes de sable qui se trouvent sur la côte. Il reprit un vieux tracé abandonné et presque disparu sous les sables, y ajoutant de nouveaux ouvrages; le général Rizzardi, ayant reçu le commandement du troisième arrondissement militaire, continua et termina ces travaux qui furent mis dans un excellent état de défense.

L'armée vénitienne fut alors réorganisée en 5 légions; la 1re, composée des 3 premiers bataillons de la garde mobile, eut pour colonel Jean; la 2e, dont le chef était le colonel Vandoni, se composait du 4e bataillon de la garde mobile et des diverses fractions de différents corps; la 3e fut formée du 5e bataillon de la garde mobile, du bataillon Zannellato, et des compagnies Span-

garo, Zirman et Grondoni ; elle fut mise sous le commandement du lieutenant-colonel Zannellato; la 4e légion, composée du bataillon Galateo, et du bataillon Cavalletto, fut confiée au colonel San Martino ; le lieutenant-colonel d'Amigo commanda la 5e légion, qui se composa du bataillon du Sile et des fractions des autres corps qui s'organisaient. Chaque légion, forte de 2 bataillons, avait un effectif de 1200 hommes. On fondit les deux petits bataillons napolitains en un seul, auquel s'adjoignit le reste du bataillon Rosaroll, qui, après le combat de Curtatone, était rentré à Venise. Avec les sous-officiers excédant les cadres des nouveaux corps, on forma une compagnie qui devait servir à former des instructeurs pour l'infanterie. Le capitaine Seismit Doda, élève du collége militaire de Vienne, aussi instruit que distingué, qui avait servi dans l'armée autrichienne avec le grade de lieutenant, fut destiné au commandement de cette compagnie d'élite. Les vides qu'avait faits le départ des Piémontais et des Napolitains furent en partie comblés par l'arrivée de volontaires romains et vénitiens, savoir : une compagnie de volontaires d'Ancône, bien armés et bien équipés; une partie des défenseurs de Vicence, qui, trois mois auparavant, avaient été forcés de capituler, et qui s'étaient engagés à ne pas prendre les armes contre l'Autriche pendant ce délai ; un petit bataillon bolonais, les chasseurs des Alpes et le bataillon universitaire, arrivés le 13 septembre, venant de Ravenne ; 140 artil-

leurs lombards–vénitiens, qui avaient capitulé à Trévise le 13 juin ; enfin les volontaires de Manara, arrivés le 30 septembre sur le bateau à vapeur français *l'Océan*, qui apporta aussi beaucoup d'objets d'habillements envoyés par le gouvernement papal, et 600 fusils achetés par le gouvernement vénitien.

Le dictateur Cavedalis apporta de grandes améliorations dans l'administration de l'armée; il nomma, sur la proposition du général en chef, un commissaire des guerres pour chaque arrondissement militaire; le général San Fermo, remplacé par Rizzardi, fut nommé inspecteur de l'infanterie et de la cavalerie, et chargé spécialement de régulariser l'administration de tous les corps. On organisa parfaitement le corps du génie, à la tête duquel fut placé le lieutenant-colonel Ronzelli, qui avait servi avec une grande distinction dans les sapeurs de l'armée italienne du prince Eugène. On organisa en outre une seconde compagnie d'artilleurs Bandiera et Moro; un corps de 10 compagnies d'artilleurs de place; une division de 2 belles compagnies d'artillerie de campagne, pour 16 pièces attelées, commandée par le major Boldoni; ces compagnies, composées d'Italiens appartenant à toutes les provinces de l'Italie, de 20 Polonais et de quelques Français, étaient par leur intruction, leur tenue et leur discipline, le modèle de l'armée. Les majors Musto et Mezzacapo (Charles), ainsi que le capitaine Virgili, furent nommés directeurs

de l'artillerie dans les premier et troisième arrondissements; on améliora également le service des hôpitaux, des casernes, l'armement et l'équipement du soldat. On rédigea à l'état-major général des instructions pour le service des forts en état de siége ; on réimprima les ordonnances des manœuvres militaires piémontaises, et elles furent distribuées aux divers corps de l'armée. De cette manière, l'armée vénitienne aurait pu combattre en ligne, à côté des Piémontais, dans la nouvelle campagne qu'on espérait voir s'ouvrir bientôt.

Dans cette circonstance difficile et critique, le dictateur de la guerre déploya beaucoup d'intelligence et d'activité. Son bras droit était le colonel Milani, ingénieur distingué, doué d'une instruction fort étendue, de beaucoup de douceur et d'aménité, travailleur infatigable et modeste; il était également l'âme du conseil de défense. Et cependant, malgré les services qu'il rendit à son pays, l'opinion publique fut cruellement injuste envers lui. Puisse ce sincère témoignage d'estime et d'admiration lui apporter dans son exil, au fond de sa retraite, quelque consolation!

Le dictateur Graziani déployait une activité infatigable : non-seulement l'arsenal de la marine s'occupait assidûment de la fabrication des bouches à feu, des munitions de guerre, de la construction et du radoub des navires; la réparation des armes, la fabrication des fascines, sacs à terre, palissades, et la

construction des baraques et lits de camps, tous les travaux en un mot relatifs au matériel de l'armée, de la marine et des forts, étaient encore l'objet de ses soins. C'est ainsi que l'on parvint à armer 143 bâtiments et barques de toute grandeur, au nombre desquels étaient ceux qu'on employa à la sûreté des ports et de la navigation intérieure de la Lagune. La garde civique, qui était bien armée et bien organisée, fut destinée à seconder les milices dans le service des forts. On organisa également des compagnies de canonniers et de bersaglieri de la garde civique, qui rendirent de grands services à la défense; grâce aux soins et au dévouement des triumvirs, habilement secondés, la défense prit ainsi des proportions formidables.

Malheureusement la véritable cause de la faiblesse de Venise, c'était l'état de ses finances. Le 11 août il n'y avait plus dans les caisses du Trésor que 820 872 livres. Manin, le 2 septembre, s'adressa aux principales cités de l'Italie. Il obtint 100 000 fr. de la Lomellina, grâce aux sentiments généreux de ses habitants et du préfet, le chevalier Bosco; 16 000 fr. de la ville de Ferrare, par la généreuse intervention du citoyen Salvadore, qui devint par la suite représentant de la République romaine à Venise; 10 000 fr. des Italiens établis au Pérou et dans l'Amérique du Sud; 72 000 fr. de la Toscane; une petite somme d'Ancône et de Bologne. Gênes promit un million qu'elle n'envoya pas; les autres villes ne répondirent que

par de belles paroles sympathiques. Il fallut donc s'adresser de nouveau à la générosité inépuisable des Vénitiens; Manin ordonna de déposer à la Monnaie tous les objets d'or et d'argent, en échange d'un reçu portant intérêt à 5 pour 100. Chacun s'empressa d'apporter avec empressement son offrande à la patrie, les riches comme les pauvres, les nobles comme les plébéiens. On avait proposé d'emprunter sur les chefs-d'œuvre de l'École vénitienne une somme de 12 à 15 millions, ce qui était praticable, à cause de la valeur du gage; mais les difficultés de transport et la brièveté du temps firent échouer ce projet. Pour se procurer rapidement les sommes dont il avait besoin, le gouvernement eut alors recours à cet ingénieux expédient. La Banque nationale de Venise, au capital de deux millions garanti par le gouvernement, fut autorisée, le 19 septembre, à émettre des billets de 1, 2, 3, 50, 100 livres, jusqu'à concurrence d'une somme égale à celle des emprunts volontaires ou forcés que le gouvernement contracta successivement. Ainsi la Banque reçut comme garantie et équivalent du papier-monnaie mis en circulation les lettres de change des principaux propriétaires de Venise, payables dans le délai d'un an; à l'échéance, les signataires des lettres de change auraient reçu des inscriptions de rentes au lieu d'argent comptant; le papier aurait alors été brûlé publiquement jusqu'à concurrence de la valeur correspondante, et les sommes inscrites au grand-livre auraient été amor-

ties dans un temps donné. Cette combinaison n'offrait pas toute garantie aux créanciers, qui pouvaient perdre leur capital dans le cas où Venise serait tombée aux mains de l'ennemi. Elle réussit cependant, grâce au concours volontaire des plus riches familles de Venise, et prit le nom de *Monnaie patriotique*, preuve manifeste de la confiance des citoyens dans le gouvernement de Manin et dans le succès de la défense. Les assignats circulèrent sans difficulté dans l'Estuario, et restèrent au pair pendant longtemps.

Tandis que les ressources financières diminuaient, les dépenses allaient toujours en s'augmentant, les commandants des arrondissements dépensaient beaucoup d'argent pour des fortifications, inutiles parfois, et souvent nuisibles. Malgré les ordres du conseil de défense, les commandants des arrondissements, et spécialement ceux du 1er et du 3e, entreprenaient des travaux d'urgence à chaque mouvement de l'ennemi. Les corps militaires étaient payés par à-compte, les conseils d'administration ne fournissant pas les règlements définitifs. Tous ces désordres avaient pour cause l'inexpérience de l'intendance militaire et des commissaires des guerres, qui ne pouvaient s'improviser. Mais, après quelques tâtonnements, l'intendant général comte Marcello parvint à organiser une bonne administration, et obtint de grandes économies. C'est ainsi que, malgré l'augmentation progressive de l'armée, et les améliorations introduites dans le service des hôpitaux, des casernes, et dans le bien-être ma-

tériel du soldat, le premier semestre du gouvernement dictatorial réalisa une économie de 2 millions de livres. Mais que de zèle, de dévouement, de persévérance et d'habileté, furent déployés par les triumvirs pour arriver à ce résultat!

Le 10 septembre, les triumvirs, accompagnés du général en chef et du général commandant la garde nationale, passèrent la revue de 4 bataillons de la garde civique et d'un petit bataillon dit la Speranza, qui venait d'être organisé et formé de jeunes gens de 14 à 18 ans. Les balcons de la ville étaient tous pavoisés; le drapeau tricolore flottait sur les maisons et les édifices; la place Saint-Marc était inondée de peuple; un soleil resplendissant éclairait ce beau spectacle. Quelle joie, quel enthousiasme, malgré les menaces de la guerre et les sacrifices qu'elle exigeait! Les enfants eux-mêmes abandonnaient leurs études pour prendre le fusil. A l'issue de la revue, Manin, avec son éloquence habituelle, exalta les efforts et les sacrifices des troupes et des citoyens. Il rappela à la garde civique la nuit du 11 août, où elle courut à Malghera, garnir les parapets et les batteries, quoi qu'elle n'eût aucune expérience des choses de la guerre. Il exprima l'espérance de la puissante médiation de la France et de l'Angleterre en faveur de Venise, qui, du reste, n'accepterait aucune proposition indigne d'elle, les Vénitiens ne pouvant voir leur sort irrévocablement décidé contre leur volonté. Le peuple l'interrompit par les cris de *Vive la République!*

« Oui, mes amis, continua Manin, *Vive la République!* Mais ce n'est pas ici qu'il convient de fixer définitivement la forme de notre gouvernement; c'est dans le palais de nos anciens doges que nos représentants légalement assemblés en délibéreront, pour leur délibération être confirmée au sein de Rome, de la Ville éternelle. »

Le dictateur accréditait ainsi le bruit, qui circulait depuis quelques jours, que l'Autriche avait accepté la médiation de la France et de l'Angleterre au sujet de l'affranchissement de l'Italie. Le 4 septembre, Manin reçut en effet officiellement de Vienne la nouvelle de cette médiation, et la promesse que les hostilités contre Venise seraient suspendues. Mais on n'ajoutait pas que Venise serait également comprise dans la médiation. On l'espérait néanmoins, et cette espérance était confirmée par une lettre de Tommaseo. Le 11 septembre, le consul français fit savoir à Manin que le bateau à vapeur *le Solon* avait apporté à M. Ricaudy, commandant la division navale française dans l'Adriatique, la nouvelle de l'arrivée à Venise de 4 frégates à vapeur, ayant des troupes françaises à bord; une lettre écrite au général Pepe par le ministre de France à Rome, M. le duc d'Harcourt, annonçait en outre que le général Cavaignac avait décidé l'envoi à Venise d'un corps de 4000 hommes. Cette intervention de la France en faveur de Venise aurait été une déclaration de guerre à l'Autriche, et l'Italie eût été sauvée; en face de ce danger, l'Autriche accéda à la médiation.

La crainte de cette intervention française avait décidé Welden à opérer la concentration des troupes qui se trouveraient dans le pays lombardo-vénitien, et à abandonner plusieurs postes autour de la Lagune en fortifiant le pont de la Priula sur la Piave, où il pensait au besoin réunir le gros de son armée. Quelle belle occasion alors de rompre la ligne du blocus! Mais des considérations politiques et les ravages exercés par les maladies sur nos jeunes soldats s'y opposèrent. Welden, rappelé au commandement civil et militaire de Vienne, fut remplacé au bout de quelques mois par le général Sturmer.

Le contre-amiral Ricaudy avait reçu du général Cavaignac l'ordre de s'opposer à tout acte d'hostilité contre la ville. Deux autres bateaux à vapeur, *la Psyché* et *le Jupiter*, furent encore envoyés pour renforcer la division Ricaudy. La médiation de la France, ainsi que la sagesse du gouvernement dictatorial, étaient des gages sérieux pour le succès de la cause de Venise. L'ennemi, pendant ce temps, se bornait à bloquer étroitement la Lagune par terre et par mer, n'osant pas tenter une attaque contre la ville ni pénétrer dans la Lagune. La diplomatie conseillait à Manin de rester sur la défensive, pour ne pas fournir aux Autrichiens un prétexte de rompre l'armistice. Triste armistice, qui obligeait Venise à consommer ses provisions sans pouvoir les remplacer! Afin de ne pas entraver les négociations, le général en chef avait prescrit aux commandants des arrondis-

sements de se contenter d'exercer leurs troupes, en envoyant tous les jours des détachements faire des reconnaissances autour des fortifications, surveiller l'ennemi et le tenir en échec. Le bataillon Brenta et Bacchiglione, qui avait pour commandant le brave major Cavalletto, se distinguait surtout dans ses combats d'escarmouches; ses détachements ne cessaient d'échanger des coups de fusil avec l'ennemi, et ramenaient assez souvent des prisonniers; mais ces petits combats lui coûtaient toujours des morts et des blessés. Il s'enhardit tellement, qu'il fallut conseiller à son commandant un peu plus de prudence.

Le club italien présenta, le 23 novembre, aux triumvirs une protestation de la marine contre l'armistice; Manin promit que les généreux et patriotiques sentiments de ce corps ne tarderaient pas à être mis à l'épreuve; mais que faire, quand tout le monde comptait sur la sincère adhésion de la France à la cause de l'Italie! Venise n'était pas en mesure de dédaigner les conseils des autres puissances, et principalement l'opinion du gouvernement français, le seul qui fît encore espérer quelques secours. Le 3 octobre, *l'Océan*, vaisseau français, apporta de Gênes à Venise 6000 fusils.

Le 11 octobre, l'Assemblée vénitienne se réunit dans la salle du grand conseil. Manin monte à la tribune au milieu d'unanimes applaudissements, et refuse le traitement que le président de l'Assemblée propose pour tous les fonctionnaires publics : « Aussi

longtemps que Venise se trouvera dans l'embarras, s'écria Manin, je n'accepterai aucun émolument. Si j'étais dans le besoin, j'aurais recours à mes amis. Jamais je ne tendrai le main à ma patrie dans la détresse. » Le général Pepe avait aussi renoncé à son traitement et avait même offert en don patriotique un des plus beaux tableaux de Léonard de Vinci. La plupart des militaires et des fonctionnaires abandonnèrent la moitié de leurs appointements.

Dans la pensée de Manin, les circonstances n'étaient plus les mêmes qu'au 11 août, et la dictature n'étant plus nécessaire, il proposa d'y mettre un terme. Malfatti, tout en approuvant la conduite des triumvirs, demanda que leurs pouvoirs fussent continués. Bellinati et Benvenuti soutinrent également que la dictature n'avait pas cessé d'être une nécessité, et que les périls étaient tout aussi menaçants que lors de son installation.

Le 13 octobre, le fort d'Osopo capitula après un blocus de six mois; aux termes mêmes de la capitulation, les défenseurs purent rentrer dans leurs familles.



CHAPITRE VII.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Situation critique de Venise. — Les triumvirs ordonnent à Pepe de reprendre les hostilités contre les Autrichiens. — Expédition contre le Cavallino. — Légion hongroise. — Brillante victoire remportée par les troupes italiennes à Mestre. — Revue militaire sur la place Saint-Marc. — Service funèbre dans l'église Saint-Jean de Paul. — Le général Rizzardi. — Correspondance entre le général Pepe et le général autrichien Mitis. — Projet d'occuper Caorle. — Départ de la légion romaine. — Le dictateur Cavedalis recrute un grand nombre de volontaires dans les provinces de la terre ferme. — Organisation de plusieurs légions.

La médiation n'avait encore produit aucun résultat, et cependant les jours se succédaient rapidement. L'Autriche gagnait du temps, cherchant à endormir la vigilance de la France et de l'Angleterre ; elle s'occupait de réunir de nouveaux bataillons, pour réparer ses pertes, tandis que les ressources des Vénitiens s'épuisaient, que les maladies et l'oisiveté décimaient l'armée, énervaient la discipline et diminuaient les forces et le moral des volontaires. Il était dès lors à craindre que les populations de la terre ferme, retrouvant quelque tranquillité, ne finissent par accepter le joug des Autrichiens. L'agitation commençait à se faire sentir à Venise ; il était urgent d'avertir la diplomatie, de ranimer les espérances des Italiens, et d'aiguillonner le courage des défenseurs de Venise.

Les triumvirs donnèrent l'ordre au général Pepe de recommencer les hostilités. Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'affaire de Cavanella, et rien de sérieux n'avait encore été tenté. Ne voulant pas se signaler d'abord par une opération trop importante, et risquer de compromettre la défense par un insuccès, le général Pepe débuta prudemment par une petite expédition contre le Cavallino.

Le Cavallino est un village situé à trois lieues environ du fort des Treporti, et dont les abords sont d'un accès difficile; on ne peut y parvenir que par l'étroite chaussée située à gauche du canal de Pordelio. Le canal navigable, qui borde à droite le village, était gardé par deux bateaux ennemis armés d'espingoles. Le terrain, qui sépare Treporti de Cavallino, est entrecoupé de canaux et de haies qui le rendent impraticable à l'artillerie et à la cavalerie, et offrent de grandes difficultés à l'infanterie. Le canal de Pordelio tourne à gauche, 200 mètres environ avant d'entrer dans le village; à droite se trouve un petit sentier qui conduit directement à la grande place du village, où 300 Autrichiens, soutenus par 2 pièces de campagne, étaient rangés en bataille.

L'expédition, dirigée par le chef d'état-major général, était composée de 400 chasseurs du Sile, sous le commandement du lieutenant-colonel d'Amigo; de trois pirogues, d'une grosse barque et d'un bragozzo, armés en guerre, et commandés par le lieutenant de vaisseau Morari. Ces barques, en descendant le Pordelio

appuyaient la colonne, qui s'avançait sur la chaussée du canal.

Le 22 octobre dès l'aube, les chasseurs du Sile sortirent des Treporti, malgré les grandes difficultés du terrain détrempé par la pluie abondante qui tombait, et se mirent en marche dans l'ordre suivant : la compagnie du capitaine Cattabeni, précédée de quelques éclaireurs, formant l'avant-garde; puis, à 200 pas en arrière, le reste du bataillon disposé en colonnes par sections; les deux pirogues étaient à hauteur de l'avant-garde, et le reste des barques appuyait la colonne. A la tête de l'avant-garde se trouvait le chef de l'état-major, le major Radaeli, chef du bureau des explorations, et le capitaine d'état-major Cosenz.

Un détachement ennemi s'était embusqué derrière une haie, à droite du canal de Pordelio, à trois quarts de lieues environ du Cavallino; il ouvrit sur l'avant-garde une vive fusillade; mais attaqué au pas de charge, il fut bientôt mis en fuite. L'enseigne de vaisseau Tilling et le lieutenant de frégate Pascottini débarquèrent sur la chaussée droite, à la tête d'un détachement de marine, et repoussèrent les avant-postes autrichiens; ce fut en vain que l'ennemi essaya d'arrêter la marche de la colonne, qui continuait à s'avancer hardiment; arrivé à 200 pas du village, le chef de l'état-major arrêta l'avant-garde, fit tirer aux pirogues deux coups de canon à mitraille contre la place; puis, profitant du désordre causé par cette décharge, il attaqua vivement l'ennemi à la baïonnette. La panique

s'étant emparée des Autrichiens, ils n'osèrent attendre le choc, et se retirèrent précipitamment, abandonnant à l'avant-garde les deux bouches à feu avec leurs avant-trains, les deux espingoles, deux bateaux et une grande quantité de bagages et de vivres. La perte de l'ennemi monta à environ 15 hommes tant tués que blessés; de notre côté, grâce à la vigueur de l'attaque et à la célérité des mouvements, il n'y eut personne de tué ni de blessé. L'ennemi ayant été obligé de passer la Piave, l'expédition se retira à Treporti. Quant à l'occupation de Cavallino, qui était très-éloigné de ce fort, comme elle eût exigé un assez fort détachement, ce qui aurait affaibli l'armée déjà insuffisante, on ne crut pas devoir modifier le système de défense adopté, et on renonça à occuper le village. Du reste les Autrichiens n'osèrent y retourner, laissant ainsi aux Vénitiens une communication de plus avec la terre ferme; c'est par là qu'ils reçurent des vivres en quantité. Le même jour le vapeur vénitien *Pio IX* captura deux barques chargées de sel. Les milices, au retour de leur expédition, furent accueillies par les habitants avec le plus grand enthousiasme, et ce fut au milieu des acclamations de tout le peuple réuni sur la place Saint-Marc qu'apparurent les trophées arrachés à l'ennemi. Le lendemain le général Pepe recevait des libéraux napolitains une épée d'honneur, comme un tribut de leur reconnaissance.

Les triumvirs, pour unir les intérêts de l'Italie à eux de la Hongrie, qui luttaient toutes deux contre le

même ennemi, décrétèrent le 23 l'organisation d'une légion hongroise; tous les moyens furent mis en œuvre pour exciter à la désertion les Hongrois qui faisaient partie de l'armée autrichienne; mais on ne put jamais en réunir plus de 70. Ce détachement était commandé par le capitaine Winkerle.

A la suite de l'expédition de Cavallino, dont le succès avait rendu confiance à l'armée, le général en chef songea à faire une sortie beaucoup plus importante. Convaincu que nos volontaires valaient mieux que les Autrichiens (ils avaient fait leurs preuves dans la journée du 22 octobre), il se décida à attaquer Mestre; cette démonstration, qui n'avait aucun but stratégique bien marqué, devait tenir la diplomatie en éveil, fortifier le moral des troupes et les aguerrir contre les fatigues de la guerre; car on savait bien que notre armée ne pouvait tenir la campagne ni rompre la ligne du blocus.

Le comité d'exploration assurait que, entre Campalto et Fusina, il se trouvait 1500 hommes et 6 pièces de campagne, ainsi distribués : à Mestre, 600 hommes et 2 bouches à feu; à Fusina, 150 hommes, avec 2 pièces de 12; au poste de la Rana, 50 hommes; aux avant-postes et retranchements de la station du chemin de fer, 500 hommes et 2 pièces de canon; 200 hommes environ campés entre Mestre et Campalto. Sur le canal de Mestre se trouvait en outre une forte barricade appuyée à des maisons fortifiées.

Le 25 octobre, le major Radaeli, chef du comité

présenta à l'état-major général un croquis de Mestre et de ses environs, sur lequel étaient tracées trois routes, par où trois colonnes sortant de Malghera auraient pu s'avancer contre la ville [1]. Le plan fut arrêté le jour même, et l'on convint que, dès l'aube du 27, l'ennemi serait attaqué sur toute la ligne, afin de l'empêcher de concentrer ses forces sur Mestre, l'objectif de guerre.

Mestre, petite ville située sur la terre ferme, à l'occident de Venise, à 3000 mètres environ de la forteresse de Malghera, se trouve à l'embranchement des routes de Padoue et de Trévise, ainsi que du chemin de fer de Venise à Vicence. Le village de Campalto est presque à égale distance entre Malghera et Mestre, sur la rive gauche du petit ruisseau de l'Oselino.

Fusina est un bourg situé à 2 lieues environ au sud-ouest de Mestre, sur le bord de la Lagune; une route de traverse le met en communication avec la grande route de Padoue.

Une colonne, composée de 450 hommes de chasseurs du Sile, commandés par le colonel d'Amigo, formant l'extrême gauche de notre ligne, devait descendre à Fusina, sur des bateaux protégés par des pirogues armées de caronades de 30, et envelopper

1. Nous entrerons dans les moindres détails, pour bien faire connaître cette sortie, qui eut le plus grand retentissement par suite de ses magnifiques résultats, et pour répondre, d'une façon péremptoire, à tout ce qu'on a dit ou écrit d'inexact jusqu'à ce jour sur cet événement.

l'extrême droite des Autrichiens. Les pirogues avaient ordre de s'approcher du bourg, à portée de mitraille, et d'ouvrir le feu, une demi-heure avant l'aube; une compagnie de chasseurs devait en même temps se diriger vers Malcontenta, par les canaux qui sont à gauche de Fusina, se retrancher dans cette position, et couper ainsi la retraite à l'ennemi sur la route de Padoue. Le colonel d'Amigo, après une demi-heure de canonnade, devait débarquer à la pointe du jour, enlever le détachement autrichien, s'avancer par la chaussée du canal Sopra Bondante, sur la Rana, en chasser de vive force les défenseurs, et s'ouvrir ainsi une communication avec la colonne du centre, par la route de la Boaria. Les pirogues, de leur côté, avaient ordre de protéger le débarquement ainsi que la marche du colonel d'Amigo, en entrant dans le canal Sopra Bondante[1]. La colonne du centre, commandée par le colonel Morandi, était composée du bataillon lombard, des demi-bataillons Italia libera et Reno,

1. Le brave et trop infortuné colonel Pisacane, dans son excellent ouvrage : *Guerra combattuta in Italia negli anni* 48 *et* 49, prétend que la colonne de gauche méritait toute l'attention des chefs, et que cependant ils la laissèrent la plus faible. L'auteur pense que 450 hommes, appuyés par un détachement de marins et 5 caronades de 30, étaient assez forts pour envelopper et battre les 150 Autrichiens qui, avec 2 pièces de canon, défendaient Fusina; ils auraient pu même lutter avec avantage contre ce détachement et celui de la Rana qui réunis ensemble formaient à peine 200 hommes. Au reste toute l'attention de l'attaque devait se porter de préférence contre Mestre, le point le plus proche de notre ligne de retraite, et où se trouvaient groupées les principales forces de l'ennemi.

d'un détachement de sapeurs du génie, avec 2 pièces de campagne; elle formait un effectif de 1200 hommes, et devait s'avancer par le chemin de fer; en arrivant à portée de canon de l'ennemi, retranché à la station, son avant-garde devait se déployer en tirailleurs, pousser la gauche en avant, en appuyant sa droite à l'escarpement du chemin de fer, de manière à pouvoir tourner la droite du retranchement. La colonne devait se former en bataille, parallèlement au cordon de tirailleurs, laissant sur le chemin de fer, à sa droite, les deux pièces destinées à canonner de front les retranchements. Après avoir délogé l'ennemi de la station, le colonel Morandi devait se joindre au colonel d'Amigo, et s'avancer ensemble sur Mestre, par la route de Boaria. L'avant-garde, marchant à droite et à gauche de la route, sur les terrains qui bordent le chemin, aurait tourné les maisons fortifiées situées à l'entrée de la ville. La colonne de droite, commandée par le colonel Bignami, était composée du bataillon bolonais, d'une compagnie d'élite du second régiment romain, d'un peloton de sapeurs du génie, avec 2 pièces de campagne, en tout 800 hommes; elle devait s'avancer simultanément, avec les deux autres colonnes, par la chaussée du canal de Mestre, jusqu'à portée du canon ennemi; ouvrant alors le feu de son artillerie, elle devait se former en bataille, dans les jardins à gauche du canal, afin de pouvoir tourner la barricade et les maisons fortifiées, qui fermaient l'entrée de la ville de ce côté; elle se serait

ensuite dirigée vers la place principale de Mestre, rendez-vous général de toutes les colonnes. D'un autre côté, la garnison du fort O, devait faire une sortie, pour tenir en échec le poste de Campalto, et attirer de ce côté l'attention de l'ennemi. 600 hommes seraient sortis de Brondolo, avec la compagnie suisse, pour passer la Brenta, menacer la droite de la ligne de blocus, et l'empêcher ainsi d'envoyer des secours à Mestre. L'alarme était ainsi répandue sur tous les points, et le coup principal porté sur le centre. Forte de 2400 hommes, l'expédition de Mestre, appuyée par 4 pièces de campagne et 5 caronades de 30, transportées sur les pirogues, était en mesure de rompre la ligne autrichienne, gardée seulement par 1500 hommes et 6 bouches à feu, dont 2 de position. Les troupes réservées pour l'attaque principale, et celles qui étaient chargées de faire les démonstrations destinées à détourner l'attention de l'ennemi, formaient un total de 3130 hommes, seule troupe disponible dans l'Estuario.

Le 26 octobre au soir, le comité d'exploration rectifia son rapport, assurant que la Rana était barricadée, et défendue par 250 hommes avec 2 canons. Il fut donc arrêté que la colonne de gauche, débarquée à Fusina, n'attaquerait la Rana, que quand la colonne du centre, après avoir repoussé l'ennemi de la station du chemin de fer, aurait envoyé un détachement pour épauler ce poste. A 4 heures du soir, du même jour, le chef d'état-major général communiquait, de vive

voix et par écrit, aux trois commandants des colonnes d'attaque, des instructions détaillées pour les opérations du lendemain, y ajoutant un croquis du terrain, que chacun d'eux devait parcourir avec sa colonne. Pour que les ordres fussent encore mieux compris et ponctuellement exécutés, les capitaines d'état-major, attachés aux colonnes, savoir : à la colonne de gauche, Carrano et Pigozzi; à la colonne du centre, Sirtori et Cattabeni; à celle de droite, Cosenz, eurent par écrit les mêmes instructions.

Le colonel Morandi reçut en outre l'ordre de fournir de vivres et de munitions toutes les troupes, de mettre en état les 2 pièces de campagne, qui se trouvaient dans la forteresse de Malghera; de faire construire, par le major Musto, un pont pour le transport de ces pièces sur le chemin de fer; en un mot de préparer, à Malghera, tout ce qui était nécessaire au succès de la sortie.

Un détachement de chevau-légers, commandé par le capitaine Diaz, devait, le lendemain à la pointe du jour, servir d'escorte au général en chef. Le chef de l'état-major s'assura en personne que les ordres du général en chef avaient été exactement transmis; que l'escadrille des pirogues et les barques pour le transport de l'artillerie, des chasseurs du Sile et des chevau-légers étaient prêtes, et que la barricade du canal de Fusina, qui devait donner passage à la colonne de gauche, était ouverte. Mais le lendemain tout était changé; le rapport du comité d'ex-

ploration avait été trouvé complétement inexact; car l'ennemi comptait dans sa ligne, de Campalto à Fusina, 3000 hommes environ au lieu de 1500, 10 pièces dont 2 de position et 8 de bataille, et ses forces se trouvaient ainsi distribuées : une compagnie entre Gambarare et Malcontenta, une compagnie et 2 pièces de 12 à Fusina, une compagnie et demie avec 2 pièces au pont de la Rana, une demi-compagnie à Favaro, une demi-compagnie au pont de Dese, une compagnie à Carpanedo, une compagnie aux avant-postes du pont de la Rana jusqu'au chemin de fer, un détachement sur la route de Trévise, 100 hommes sur la route de Chirignago à Mestre, un détachement au télégraphe sur le chemin de fer, un détachement à Campalto; à Mestre était le reste de la brigade, environ 1500 hommes ainsi distribués : une compagnie défendant l'entrée de Zellarmo et Trévise à Mestre, une compagnie protégeant Mestre du côté de Carpanedo, une compagnie avec 2 pièces au canal de Mestre, couverte par un ouvrage de campagne à dent, que fermait à la gorge une maison crénelée, une compagnie sur la chaussée droite du canal de Mestre, une autre au couvent des Capucins, une compagnie avec 2 pièces à la station du chemin de fer, le reste, fort de 300 hommes environ avec 2 pièces, occupait la place près de la caserne Campana, et la maison voisine située au pied du clocher.

Comme on le voit par ce qui précède, les Autrichiens, fidèles à leur vieux système de disséminer les

troupes, se trouvaient gardés sur toute la ligne sans être forts sur aucun point. Les instructions et les ordres donnés par l'état-major étaient donc complétement bouleversés; croyant que le général en chef resterait à Venise, et comptant sur le commandement supérieur de la sortie, comme étant le plus ancien des chefs de corps, le colonel Morandi avait réuni près de lui, dans la nuit du 26 octobre, les commandants des troupes de la garnison de Malghera, et leur avait donné de vive voix ces laconiques instructions: le major Noaro, avec le bataillon lombard, 200 volontaires du 1er régiment romain et 2 bouches à feu, marchera par le centre; le colonel Zambeccari commandera la colonne de droite, composée du bataillon des chasseurs du Reno, de la légion Italia libera, et de 2 pièces de campagne; le capitaine Bucci avec 150 volontaires romains occupera le fort O, et, dès que l'ennemi se concentrera à Mestre, il occupera Campalto. Les colonnes du centre et de droite attaqueront vivement l'ennemi à la baïonnette.

Le général en chef, suivi de son état-major et d'une compagnie de gendarmerie, arriva le 27 octobre à deux heures pour vérifier si ses ordres avaient été compris et exécutés; les troupes ne se trouvaient nullement distribuées selon les ordres de l'état-major; les colonnes du centre et de droite étaient rangées en bataille sur les glacis du fort depuis minuit. La marée basse n'avait pas permis aux chevau-légers et aux 2 pièces de campagne d'arriver à Malghera.

Le pont sur le chemin de fer n'était pas construit; le colonel Bignami avait été remplacé par Zambeccari, et le bataillon bolonais, n'ayant reçu aucune destination, n'était pas en ligne avec les autres troupes; comme on était à proximité des avant-postes, le moindre mouvement eût pu donner l'éveil à l'ennemi; il fallut donc par prudence ne pas changer ces dispositions; on se borna à renforcer la colonne du centre avec le bataillon bolonais.

Bientôt apparurent les premières lueurs du jour, le brouillard épais qui cachait nos colonnes à l'ennemi, se dissipait; nos soldats, qui n'avaient pris aucun repos ni aucune nourriture pendant la nuit, attendaient depuis longtemps l'ordre du départ; cependant l'on n'entendait pas retentir devant Fusina le canon des pirogues, qui devait être le signal de l'attaque. Que faire au milieu de toutes ces incertitudes? Ne voulant pas perdre un temps précieux, le général en chef se décida pour un coup hardi, ce qui souvent est le plus sûr; en guerre l'inaction est fatale, le meilleur parti consiste à agir promptement et résolûment; il envoya donc l'ordre à Morandi et Zambeccari de se porter en avant, et d'attaquer l'ennemi sans hésitation.

L'avant-garde de la colonne du centre, guidée par le major Rosaroll, et les capitaines d'état-major Sirtori et Cattabeni, engagea la lutte avec impétuosité; l'ennemi, surpris à l'improviste, n'opposa qu'une faible résistance et prit bientôt la fuite, laissant en notre

pouvoir les avant-trains de deux pièces de canon et quelques prisonniers. Mais la colonne, au lieu de suivre l'exemple de son avant-garde, s'arrêta aux premières décharges de l'artillerie et se débanda; Sirtori, Cattabeni et Rosaroll, qui s'étaient avancés jusqu'au Sabbioni avec un détachement de 80 Lombards, n'étant pas soutenus, se retirèrent; de sorte que l'ennemi qui, tout d'abord s'était dispersé dans la campagne au delà de l'Oselino, put revenir de sa panique, et rentrer tranquillement à Mestre avec ses deux pièces de canon. C'est à ce moment que le chef de l'état-major, suivi du colonel Bignami et du major Montecchi, avec les 100 gendarmes de l'escorte du général en chef, se porta au secours de la colonne du centre, en grande partie dispersée et n'ayant plus de direction. Il prend ses dispositions d'attaque, déploie en tirailleurs sur la gauche de la route de la Boaria à Mestre, la compagnie des Bersaglieri lombards, afin de couvrir le flanc gauche de sa colonne; fait occuper à une demi-compagnie de Lombards les jardins à droite de la route, pour soutenir le flanc droit et tourner les maisons occupées par l'ennemi, distribue l'autre demi-compagnie et les 100 gendarmes sur les deux côtés de la route, laissant un double intervalle entre leurs files. Les 4 compagnies restantes de Lombards et le bataillon bolonais furent disposés à 100 pas en arrière, en colonne par compagnie; ce fut dans cet ordre que la colonne attaqua l'ennemi au pas de charge. Au premier choc, les Italiens hésitent et re-

culent en désordre; mais, ralliés bientôt à la voix de leurs chefs, excités par le bruit des tambours et des clairons, ils retournent au combat avec un héroïque acharnement, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Italie!* Après une lutte opiniâtre et vigoureuse, l'ennemi est mis en pleine déroute.

Sans nouvelles de la colonne de gauche, le chef de l'état-major place 3 compagnies du bataillon bolonais à l'entrée de Mestre, à cheval sur la route de Padoue, afin de barrer le chemin aux détachements ennemis de la Rana et de Fusina; puis, avec le reste de ses forces, il pénètre dans la ville. Le combat n'est bientôt plus qu'une mêlée furieuse et désordonnée. Dans cette lutte corps à corps, que de bravoure! que d'héroïsme déployé de part et d'autres! Comment ne pas rapporter le trait admirable du jeune tambour de la garde civique, Jean Baptiste Speciali : battant la charge auprès d'un autre tambour, enfant du même âge, qui tombe atteint d'une balle à la hanche, Speciali ne veut pas abandonner la caisse de son camarade, ni quitter les rangs; il la charge sur ses épaules et continue à suivre la colonne jusqu'à Mestre.

La colonne de droite rencontrait des obstacles encore plus grands; son avant-garde, dirigée par le capitaine adjudant-major Fontana et le capitaine d'état-major Cosenz, se composait d'un détachement de 63 chasseurs du Reno et de 12 soldats du génie, commandés par le capitaine Orsini, ayant sous ses ordres le lieutenant Facchini et l'adjudant Grimaldi.

A cent pas en arrière, suivaient les bataillons Italia libera et Reno, commandés par le colonel Zambeccari. Arrivée à portée de canon, l'avant-garde déploie sa ligne de tirailleurs, de manière à déborder la droite de l'ennemi, tandis que la compagnie du bataillon du Reno, commandée par le capitaine Spaggiori, s'avance sur la chaussée du canal de Mestre, pour soutenir l'attaque. Les Autrichiens ouvrent aussitôt un feu bien nourri contre nos volontaires; le terrain de l'attaque est découpé et bourbeux, la chaussée du canal étroite et balayée par la mitraille. Malgré tous ces obstacles, l'avant-garde, franchissant fossés et canaux, s'avance avec intrépidité aux cris de *Vive l'Italie! vive la Hongrie!* charge l'ennemi à la baïonnette, le déloge du retranchement qui l'abrite et s'empare de ses canons. Fontana est atteint de deux coups de feu; mais les intrépides Cosenz et Orsini, auxquels se joignit un instant après le brave major de la garde civique, Cannetti, toujours en tête de l'avant-garde, poursuivent l'ennemi jusque dans la ville; là, un combat acharné s'engage avec les Croates, qui disputent le terrain rue par rue, maison par maison! Ce fut dans cette mêlée générale que l'illustre poëte napolitain, Alexandre Poerio, fut blessé d'un coup de feu, au premier rang des assaillants. Ce brillant succès a été dû tout entier à la vigueur et à l'impétuosité de l'attaque de l'avant-garde, soutenue si vaillamment par la compagnie du capitaine Spaggiori. En ce moment arriva le reste de la colonne. Accueil-

lie par une terrible fusillade, elle se dispersa en désordre. Le général Pepe, qui suivait avec son état-major et une escorte de chevau-légers, essaye de la rallier, tandis que l'ennemi se retire sur la place principale de Mestre.

Pour y arriver, il fallait passer le pont qui traverse le canal de l'Oselino, et que défendaient 2 pièces de campagne et la mousqueterie des maisons retranchées; la colonne de droite, ne pouvant vaincre cette résistance sans artillerie, attendit la colonne du centre, et toutes deux se précipitèrent sur l'ennemi; deux fois repoussés, les Italiens reviennent deux fois à la charge et finissent par triompher de la froide obstination des Croates. L'ennemi fut mis en déroute, laissant au pouvoir des assaillants ses bouches à feu et un grand nombre de prisonniers. 200 Croates restaient encore enfermés dans une maison située au milieu d'un jardin clos de murs; le capitaine Sirtori fut chargé par le général en chef de les sommer de se rendre, et, en cas de refus, de les y contraindre, sans employer le canon; le bruit de l'artillerie aurait appris au général Mitis, qui se trouvait sur la route de Trévise à Dese, avec 4 pièces et quelques milliers d'hommes, que la résistance se continuait dans la ville, et il se serait probablement décidé à marcher au secours des Croates. Cependant ces 200 hommes se défendaient avec l'énergie du désespoir. Les 2 pièces de canon commandées par le capitaine Boldoni sont braquées contre la maison, d'où les Croates

dirigent un feu meurtrier. Nos artilleurs sont décimés, les deux chefs de pièces Misckwitz et Demboski sont tués, et 4 servants blessés ; bientôt il ne reste plus d'hommes que pour le service d'une seule pièce ; ce fut alors que le brave Boldoni accepta le rôle de simple artilleur. Plusieurs fois l'assaut fut tenté par la brèche faite au mur du jardin, mais inutilement ; une vive fusillade repoussait toujours les assaillants ; lassés de cette courageuse obstination, ils se décidèrent à lancer sur la brèche des tonneaux remplis de paille enduite de térébenthine. Le capitaine lombard Luruschi, à la tête d'un détachement, ainsi que le capitaine Sirtori, suivi du sergent-major Origgi, du sergent Torretta et Caporal Cardosi, s'élancent dans le jardin, enveloppés par la fumée ; la porte du réduit est abattue, et les Italiens se précipitent avec rage sur l'ennemi, qui ne peut plus se défendre. Il fallut tous les efforts de nos officiers pour arrêter le carnage ; 180 Croates sont faits prisonniers, et Mestre tombe au pouvoir des assaillants. N'ayant plus de troupes en quantité suffisante pour garder Mestre, ville ouverte de tous côtés, et que les Autrichiens pouvaient attaquer par les routes de Padoue, de Vicence et de Trévise, avec des forces de beaucoup supérieures à celles des Vénitiens, le général en chef se garda bien de compromettre le sort de Venise et ordonna la retraite. Les colonnes du centre et de droite se retirèrent en bon ordre sur Malghera. La retraite fut exécutée bien à temps ; car le général Sturmer, qui avait son quartier

général à Padoue, en apprenant l'attaque de Mestre, ordonna au général Perglas de se porter de Trévise à Dese, au secours du général Mitis, et au général Macchio de s'avancer à marches forcées sur Mestre, tandis que, de Padoue, il avait renvoyé des renforts à Dolo et à Mira. Cependant la colonne de gauche opéra tout différemment. Les pirogues avaient attaqué Fusina beaucoup plus tard que l'ordre n'en avait été donné. Lorsque le colonel d'Amigo débarqua avec sa troupe, l'ennemi s'était déjà sauvé, abandonnant les 2 pièces de 12; d'Amigo se porta sur Moranzana où il partagea son détachement en deux; une partie marcha sur Malcontenta, et l'autre s'avança sur la Rana, par la chaussée Sopra Bondante. L'ennemi, sans attendre l'attaque, s'était retiré sur le village de Malcontenta, qui n'avait pas été occupé, contrairement aux ordres reçus; si les deux détachements autrichiens n'avaient pas été tardivement attaqués, ils étaient perdus et forcés de mettre bas les armes. Peu s'en fallut même que la colonne du centre, qui marchait seule sur Mestre, sans avoir la certitude que l'ennemi fût délogé de la Rana, ne se trouvât sérieusement compromise par la faute d'Amigo. Dans cette attaque de Fusina, le pavillon de la pirogue n° 1 ayant été abattu par un boulet et jeté à l'eau, le jeune mousse Antoine Zorzi, à peine âgé de 12 ans, se précipita à l'eau, malgré une vive canonnade, ramena le pavillon à bord, et le hissa de nouveau au cri de *Vive l'Italie!* Après que Mestre eut été évacuée, d'Amigo se rembarqua et

se retira aussitôt vers Venise, emmenant 2 pièces et 2 prisonniers. La sortie de Brondolo eut lieu suivant les instructions données; mais, les troupes vénitiennes n'ayant pas rencontré les ennemis, rentrèrent dans le fort, après avoir repassé la Brenta. Pendant l'attaque de Mestre, le capitaine Bucci sortit du fort O, avec 150 volontaires romains, se dirigea sur Mestre par le bois de Campaltone; mais les colonnes de droite et du centre l'occupaient déjà lorsqu'il y pénétra.

Les trophées de cette mémorable journée furent : 4 pièces du calibre de 6, de 2 et de 12, avec 500 charges; plusieurs chariots de munitions, des bagages, 6 chevaux et 500 prisonniers environ, parmi lesquels un capitaine et 4 sous-officiers; tous les papiers et la caisse du général Mitis étaient également tombés en notre pouvoir. L'ennemi dut avoir environ 200 tués ou blessés. La perte des Italiens fut de 119 morts et blessés ainsi répartis : pour la colonne du centre, 70 dont 1 capitaine, 3 lieutenants et 7 sous-officiers; pour la colonne de droite, 42 dont 1 capitaine adjudant major, 1 capitaine, 3 lieutenants et 7 sous-officiers; dans l'artillerie, 6 dont 5 sous-officiers. On voit par ces chiffres que nos pertes furent sensibles, surtout en officiers et sous-officiers. Le brave Alexandre Poerio, blessé légèrement à la jambe droite, à l'attaque de Mestre, voulut continuer de combattre; mais, à peine entré dans la ville, il reçut un nouveau coup de biscaïen dans la même jambe; transporté à Venise, il vécut encore trois jours, puis il expira

dans les bras du général Pepe, entouré de ses amis inconsolables, et accompagné dans la tombe par l'estime générale et toute la ville en deuil.

Les dames vénitiennes, Madeleine Comelli, Élisabeth Giustiniani, Raphaela Vitaliani, Josepha Milani, Massari et Thérèse Manin, eurent la pensée toute patriotique d'ouvrir une souscription afin d'élever, dans la lunette n° 12 de Malghera, un monument consistant en une colonne surmontée d'une couronne de laurier, avec une inscription rappelant à la mémoire des Italiens les noms des braves qui trouvèrent la mort dans cette brillante sortie.

Parmi les papiers du général Mitis, qui commandait Mestre, on trouva un ordre du jour daté du 26 octobre, où on lisait ces mots : « Le général commandant la brigade vient de recevoir en ce moment (6 heures p.m.) la nouvelle que les troupes vénitiennes exécuteront demain une sortie de Malghera, et attaqueront la ville par derrière. » Il est à supposer que quelque espion servait également les deux partis, comme cela arrive assez souvent; malgré tout, cet incident donna naissance à des soupçons qui atteignirent des personnes très-honorables.

La journée de Mestre, si glorieuse pour les armes italiennes, démontra une fois de plus ce que peut l'enthousiasme « cet entrepreneur de miracles, » comme dit Montaigne. Les jeunes volontaires italiens, inexpérimentés dans la tactique militaire, inférieurs

en nombre et peu disciplinés, vainquirent cependant un ennemi beaucoup plus nombreux, fortement retranché et pourvu d'une formidable artillerie.

Le général Pepe leur paya, dans son ordre du jour, un juste tribut de louanges; quelques jours après, il passa une grande revue de toutes les troupes qui avaient pris part à l'action, ainsi que des gardes civiques. Les triumvirs y assistèrent; le tambour Speciali et l'intrépide Zorzi, le drapeau à la main, marchaient en tête, et le défilé se fit au milieu des acclamations de la foule, devant les trophées conquis sur l'ennemi. Un service funèbre fut célébré dans l'église Saint-Jean-Saint-Paul; et, quelques jours après, eurent lieu, dans l'église de Saint-Marc, les funérailles magnifiques de l'illustre poëte Poerio, ce glorieux martyr de la patrie. Les triumvirs, le général en chef avec tout son état-major, et presque toutes les dames vénitiennes, vinrent lui rendre un dernier hommage.

Le général en chef, qui voulait entreprendre des opérations encore plus sérieuses, organisa, de concert avec le général Ferrari, des compagnies dites *infernales*, composées des volontaires les plus hardis et les plus intrépides. L'ennemi avait abandonné le fort de la Cavanella, et dirigé sur Rovigo les détachements qu'il tenait à Cavarzere et Borgo-Forte. Le général en chef donna ordre au général Rizzardi d'occuper la Cavanella et d'en fermer le fort à la gorge. Cette position aurait assuré à Venise le commerce du Polesine, et empêché les excursions jour-

nalières de l'ennemi dans cette riche province. Rizzardi se contenta de faire une promenade militaire jusqu'à l'Adige, puis rentra à Brondolo, en prétextant que la Cavanella, vu le mauvais état de ses fortifications, ne pouvait être défendue; qu'il faudrait, pour la mettre en état, beaucoup de temps et d'argent. Étrange justification, qu'appuyait cependant l'opinion des deux directeurs de l'artillerie et du génie de cet arrondissement militaire. Il n'en est pas moins certain que quelques jours devaient suffire pour placer dans le fort de l'artillerie amenée par eau, et le mettre ainsi à l'abri d'une attaque de vive force; la garnison de Brondolo était d'ailleurs en mesure de le secourir en quelques heures, soit par terre, soit par eau. 600 hommes suffisaient pour garder la Cavanella, occuper le village de Santa Anna et laisser une avant-garde à Cavarzere. On eût ainsi économisé 2000 hommes employés au camp retranché de Brondolo et aux avant-postes.

Le général Pepe n'osa retirer à Rizzardi son commandement, parce qu'il était très-estimé du triumvir Cavedalis, à cause des importants travaux de fortification qu'il avait dirigés à Malghera et à Brondolo; du reste il était nécessaire à Chioggia, et on n'avait pas d'autre officier général capable de le remplacer.

Le 31 octobre, le général en chef reçut une lettre du général Mitis, demandant des renseignements sur le nombre et la condition de ses prisonniers; le gé-

néral Pepe répondit qu'ils avaient été placés dans une des îles de la Lagune, qu'ils y étaient bien logés et bien nourris; que, quant aux blessés, ils recevaient dans les hôpitaux les mêmes soins que ses propres soldats. Il profita de cette occasion pour se plaindre des horribles cruautés commises par les Croates sur les habitants inoffensifs de Mestre et des environs. Quoiqu'ils n'eussent pris aucune part à la sortie du 27, qu'ils avaient ignorée, ils n'en avaient pas moins vu leurs maisons et leurs propriétés pillées et dévastées, et leurs femmes outragées. Pepe demanda réparation pour ces violences, et la punition sévère des coupables, déclarant que, s'il n'était pas écouté, chaque jour il ferait fusiller un des cinq officiers prisonniers; cette remontrance eut tout son effet.

Le général en chef conçut le projet d'occuper Caorle, et avait fixé le 2 novembre pour le départ d'une colonne d'expédition composée de 400 hommes d'élite, sous les ordres du chef de l'état-major; mais le contre-amiral Graziani ne fut pas de cet avis; de plus, pour vaincre l'insistance du général, Cavedalis prétendit que le poste ennemi avait reçu le soir du 1er novembre 500 hommes de renfort, et qu'il était impossible d'en venir à bout avec le peu de troupes dont on disposait en ce moment.

Cependant Radetzki renforçait avec de nouvelles troupes la ligne de blocus, et remplaçait le général Mitis par le général Gotz. Le corps d'armée autour de l'Estuario fut porté à 20 000 hommes, formant

deux divisions; celle de droite, composée de deux brigades sous les ordres du général Susan, s'étendait de la Brenta au Pô; celle de gauche, composée de trois brigades, commandées par le général Perglas, s'étendait de Mestre à la Piave.

Le 25 novembre 1848, Pie IX avait pris la fuite; au gouvernement papal avait succédé le gouvernement du peuple. Menacée, dès sa naissance, par la diplomatie européenne liguée contre elle, la jeune république romaine sentit la nécessité de rappeler la légion qui se trouvait à Venise. Les volontaires romains ayant beaucoup souffert de la *mal'aria*, ne pouvaient retrouver la santé que dans leurs provinces natales. Leurs chefs insistèrent vivement auprès du gouvernement vénitien, pour obtenir un ordre de départ, qui leur fut accordé, et, le 17 décembre 1848, la division Ferrari, le bataillon Alto Reno, le bataillon universitaire, et la compagnie d'Ancône, quittèrent la Lagune. Le général Pepe, dans l'ordre du jour qui les licenciait, donna de justes éloges à l'éminence de leurs services, à leur courage et à leur abnégation; les maladies et les blessures avaient diminué l'effectif de 400 hommes en moins de six mois. Après avoir versé leur sang pour la défense de Venise, ils allaient ajouter une nouvelle et glorieuse page à l'histoire de la révolution en combattant l'étranger sous les murs de Rome.

Quand les légions romaines furent parties, le dictateur Cavedalis, avec le concours de l'énergique et brave

patriote Talamina, recruta dans les provinces de la terre ferme le plus grand nombre possible de volontaires; afin de leur faciliter l'accès de Venise, il envoya pour les guider de hardis contrebandiers qui connaissaient les moindres replis de la Lagune. Un décret du gouvernement vénitien obligea les volontaires à servir pendant tout le temps de la guerre, et les assimila complétement aux troupes régulières. Grâce à l'activité intelligente déployée par Cavedalis, l'armée fut augmentée de 5 nouveaux bataillons : un du Sile, qui, réuni à l'ancien bataillon, forma une belle légion, un du Frioul, 2 de chasseurs des Alpes, un Euganco. On essaya de former une légion dalmate-istrienne, qui eut le même sort que la légion hongroise; on ne parvint jamais à recruter plus de 65 individus. Une cohorte de vélites fut aussi organisée; elle était spécialement composée de jeunes gens de 16 à 20 ans, et devait fournir l'armée d'officiers. Le capitaine Eranthaller fut mis à la tête d'une école d'ordonnance et de tactique militaire, instituée pour les officiers et sous-officiers. On créa également une école d'artillerie, de mathématiques, de dessin et de comptabilité militaire, qui fut dirigée par le capitaine Cosenz, et une école de fortifications confiée au lieutenant de vaisseau Bucchia. Les arrondissements militaires furent portés à cinq, celui du Lido ayant été partagé en deux : l'arrondissement du fort San Andrea à Malamocco, qui fut appelé du *Lido*, et celui de Malamocco à Chioggia, nommé des *Alberoni*. Les

casernes, les hôpitaux, l'habillement et l'armement du soldat reçurent d'importantes améliorations. Le zèle et l'activité du gouvernement vénitien semblaient s'accroître en proportion de l'importance de la lutte, de l'imminence du danger et de la multiplicité des embarras dont il était assailli.



CHAPITRE VIII.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Les triumvirs demandent aux Vénitiens un nouvel emprunt sur les immeubles. — Lord Palmerston blâme les sorties faites par les Vénitiens et les mesures financières de Manin. — Situation politique de Venise. — Loi sur les nouvelles élections pour l'Assemblée constituante. — Réunion de l'Assemblée. — Discussion. — Rapport des triumvirs sur la situation politique et militaire de Venise. — Rapport de Cavedalis. — Menaces du peuple contre l'Assemblée. — Manin est nommé chef du pouvoir exécutif. — Correspondance du général Pepe avec l'état-major piémontais. — Plan de campagne approuvé par le conseil de défense. — Armement d'une division navale. — L'Assemblée est prorogée. — Le général Pepe établit son quartier général à Chioggia. — Causes des désastres de la guerre. — Attaque de Conche par les Autrichiens. — Le poste est repris par les Italiens. — Nouvelles contradictoires sur la bataille de Novare. — Les troupes vénitiennes retournent dans leur garnison. — Sommation de Haynau. — Décret mémorable de l'Assemblée vénitienne. — Nouvel emprunt. — Demande de la médiation de la France et de l'Angleterre.

Le produit des précédents impôts ayant été épuisé, les triumvirs firent un second appel à la générosité et au patriotisme des Vénitiens. Le 23 novembre, ils décrétèrent un impôt de 12 000 000 de livres émis en papier-monnaie, et l'on y affecta comme garantie tous les immeubles dépendant des communes du gouvernement de Venise. Le conseil municipal fut chargé d'opérer le recouvrement de cet impôt, pour l'amortissement duquel les charges communales durent être augmentées de 600 000 livres pendant vingt

ans. Les revenus ordinaires atteignaient à peine 200 000 livres par mois; par ce moyen l'existence de Venise fut assurée jusqu'au mois d'avril 1849.

Cependant les Autrichiens n'osaient rien entreprendre de sérieux contre Venise; de son côté, l'armée vénitienne, épuisée par les maladies, se tenait sur une stricte défensive en se préparant toutefois à prendre part à la campagne projetée par les Piémontais.

Les triumvirs d'ailleurs ne voulaient pas rompre encore avec la diplomatie étrangère. Lord Palmerston avait vivement blâmé les sorties exécutées par l'armée vénitienne. « Elles sont, disait-il, la violation flagrante de l'armistice, le seul prétexte sur lequel les puissances médiatrices puissent s'appuyer pour engager l'Autriche à s'abstenir de tenter l'assaut. »

Le premier ministre d'Angleterre ne donnait pas non plus son approbation aux mesures financières adoptées par les triumvirs. Les vivres abondaient, il est vrai, dans l'Estuario, la voie de terre leur étant ouverte, depuis que les Autrichiens avaient été forcés de reculer la ligne de blocus. La population était tranquille et confiante dans le gouvernement; on vivait à Venise sans trop sentir les inconvénients de l'état de guerre; on éprouva néanmoins quelques inquiétudes, lorsque le bruit se répandit que Charles-Albert n'était plus aussi décidé à recommencer les hostilités.

La réaction triomphait à Naples; la Toscane ne donnait ni argent, ni soldats, et on ne pouvait compter

sur son concours. Le territoire lombardo-vénitien, envahi par l'ennemi, était épuisé. Rome, menacée par toutes les puissances catholiques, avait peine à se défendre, et, malgré les ressources abondantes qu'offrait cet État, l'incurie de son gouvernement fut telle qu'il se trouva au moment du danger sans armée et sans finances.

Telle était la situation politique et militaire de Venise, lorsque la France et l'Angleterre lui portèrent le dernier coup en lui refusant, par respect pour le traité de Vienne, toute espèce de secours.

Le 4 février on célébra, dans une fête patriotique, le changement de nom du fort O, qui s'appela désormais le fort *Manin*, en l'honneur du dictateur.

La révolution du 11 août avait mis fin au mandat de l'Assemblée. Les triumvirs décidèrent le 24 décembre la réunion de l'Assemblée permanente de l'État de Venise. Les pouvoirs conférés aux représentants devaient durer six mois, à dater de la première séance. Ils étaient nommés par le suffrage universel direct, à la majorité relative des votes; il y avait un représentant par quinze cents habitants. A vingt et un ans on était électeur, à la seule condition d'être domicilié à Venise depuis six mois. Étaient encore électeurs les citoyens enrôlés au service de l'État, et qui n'auraient pas conservé ailleurs le droit de cité. A vingt-cinq ans on était éligible.

Sirtori, Milanais, Fabrizi, Modénais, et le Napolitain Ulloa, furent élus, et admis dans l'Assemblée,

quoiqu'ils n'eussent pas renoncé aux droits politiques qu'ils pouvaient exercer dans leur patrie respective. Le général Pepe, qui avait précédemment accepté la députation à Naples, le déclara, et cet aveu l'empêcha d'être élu. Le 15 février, la nouvelle Assemblée constituante se réunit. Manin fit l'exposé de la situation de Venise à l'intérieur, de ses rapports avec les États Italiens et avec les puissances étrangères.

Le représentant Benvenuti, demanda 1° un rapport détaillé sur l'état du pays, 2° l'abolition de la dictature, tout en proposant de la laisser provisoirement aux mains des triumvirs. .

Manin répondit que la dictature serait maintenue, tant qu'un vote de l'Assemblée n'y aurait pas mis fin. Les triumvirs furent confirmés dans l'exercice du pouvoir exécutif avec pleine et entière liberté pour tout ce qui regarderait la défense. Il leur était interdit seulement de proroger ou de dissoudre l'Assemblée.

Dans les séances des 23 et 24 février, Manin, en réponse aux questions posées précédemment par Benvenuti, fit le tableau des relations de Venise avec les puissances étrangères et avec les États de l'Italie, démontra que la situation intérieure était excellente, que, grâce au patriotisme des habitants, les finances s'étaient sensiblement améliorées, que la misère avait presque complétement disparu (la clôture du mont-de-piété en était la meilleure preuve), que les bonnes mœurs étaient en progrès, ce qu'attestait la di-

minution des crimes et délits. Il ajouta que l'accroissement des milices et leur instruction de plus en plus solide était pour Venise un nouveau motif de sécurité. Les destinées de la patrie ne dépendaient donc plus, disait Manin en terminant, que de l'intelligence et de l'énergie des nouveaux représentants.

Dans la séance du 27, Graziani présenta un rapport sur la marine, et signala les importants services qu'elle avait déjà rendus à la défense.

Cavedalis : mécontent de l'opposition que lui faisaient l'armée et le club italien, fit, à l'occasion de son rapport sur l'état des fortifications et des milices, une violente sortie contre les aventuriers et la licence effrénée des volontaires, attaqua, par allusion, quelques officiers et représentants, soutint que la discipline devait être inhumaine, et s'éleva avec amertume contre les discussions futiles auxquelles l'Assemblée se laissait entraîner; il insista sur la nécessité de la dictature, et ajouta, à propos de l'expédition de Mestre, qu'on avait mis de côté celui-là même qui en avait conçu le plan. Désignait-il ainsi l'auteur du croquis des alentours de Mestre, le major Radaeli? La journée de Mestre ne se distingua nullement par ces savantes dispositions stratégiques que l'état-major peut adapter à la nature du terrain; ce qui en a fait une page merveilleuse de notre histoire militaire, ce fut la bravoure des volontaires; ce fut la direction imprimée aux colonnes d'attaque par l'ensemble et l'à-propos des mouvements.

Le rapport de Cavedalis fit une profonde sensation, bien que l'armée en fût indignée; mais l'opposition, qui commençait à grandir dans l'Assemblée, fut assez forte pour obtenir la prise en considération de la proposition du major Cavalletto qui demandait le renvoi des rapports de Cavedalis et de Graziani à la commission de la guerre et de la marine.

Depuis la proclamation de la république romaine, il s'était formé un parti dans l'Assemblée pour l'annexion de Venise à Rome, où se serait réunie la Constituante italienne.

Le 5 mars 1849, dans la soirée, une foule compacte, portant des drapeaux et des torches, se mit tout à coup à parcourir les rues, en criant : *Vive la Constituante italienne! mort aux Autrichiens! vive la Hongrie!* Elle se dirigea vers le palais ducal, appelant Manin à grands cris. Le triumvir parut et engagea, non sans succès, la foule à se retirer. Dans la nuit du 5 et dans la matinée du 6, eut lieu une manifestation toute contraire; des placards, affichés sur tous les murs de la ville, désignaient Manin comme dictateur et menaçaient de mort les chefs de l'opposition. Malgré ces faits déplorables, l'Assemblée entama librement la discussion, qui fut remise au lendemain; le 7 mars, Manin fut nommé à l'unanimité chef du pouvoir exécutif avec le titre de président. L'Assemblée lui accorda des pouvoirs illimités pour la défense intérieure et extérieure du pays, ainsi que le droit de proroger l'Assemblée, tout en lui prescrivant d'avoir à la réunir

dans 18 jours au plus tard ; il devait exprimer les motifs de la prorogation. Il eut de plus la faculté de prendre, en cas d'urgence, des mesures législatives, mais à la condition de les faire sanctionner par l'Assemblée, lors de la prochaine réunion. Le président était, en outre, responsable de tous ses actes devant l'Assemblée.

Manin suspendit les séances pendant quelques jours, afin de pouvoir composer son ministère.

Le 14, l'Assemblée, réunie de nouveau, reçut communication de la liste du ministère qui était composé de la manière suivante :

Graziani, à la marine.

Cavedalis, à la guerre.

Maurogonato, aux finances.

De Camin, aux cultes.

Calucci, à l'intérieur.

Le général en chef n'avait pas cessé, même depuis la révolution du 11 août, d'avoir des rapports avec le Piémont. En décembre 1848, il avait approuvé, puis envoyé à Turin le résumé d'un plan de campagne rédigé par son chef d'état-major; il demandait en même temps à Charles-Albert de lui envoyer un officier piémontais intelligent, avec lequel il pourrait discuter le plan de la campagne qui allait s'ouvrir. Le roi lui adressa le général du génie Olivieri, accompagné du secrétaire du gouvernement lombard, Correnti. Le général Pepe rassura Olivieri sur l'état de Venise, et lui confia son nouveau plan de campagne.

Cependant l'armée vénitienne se préparait à soutenir le Piémont dans sa seconde lutte contre l'Autriche; on armait une division navale composée de 3 corvettes, de 2 bricks et de 1 bateau à vapeur; on mettait sur le pied de guerre une division d'infanterie partagée en 3 brigades; on organisait le service de l'intendance et des ambulances; en même temps le conseil de défense approuvait le plan du général en chef. Voici quel était ce plan:

La garde civique et les troupes les moins aptes à tenir la campagne garderaient les forts de la Lagune. 3 brigades d'infanterie, 2 escadrons de chevau-légers et 16 pièces de campagne attelées, devaient se concentrer, l'une à Malghera, et les 2 autres à Chioggia, d'où elles sortiraient pour entrer en campagne.

Si les Autrichiens, fidèles à leurs habitudes de la première campagne, se concentraient derrière le Mincio, aux alentours de Vérone, et s'ils laissaient sur la ligne très-étendue de Legnago, aux monts de Cadore et de Bellonese, Haynau avec son corps d'armée de 16 000 hommes, dont 8000 à 9000 formeraient le cordon de blocus autour de Venise, alors, dans ce cas seulement, les 2 brigades de Chioggia passeraient la Brenta à son embouchure, l'Adige à Cavarzere, et, longeant la gauche du Pô, pousseraient leurs avant-postes jusqu'au Castagneto.

Ces 2 brigades pouvaient couvrir l'attaque de la citadelle de Ferrare qui aurait été tentée par le colonel Mezzacapo, commandant à Bologne une division ro-

maine de 8300 fantassins et de 16 pièces de campagne. La citadelle prise, les divisions réunies auraient pu rompre facilement le faible cordon de blocus. La brigade de Malghera tiendrait l'ennemi en échec, pendant ces opérations, le long de la ligne de Fusina à Campaltone. Si Haynau levait le blocus pour se concentrer sur le Pô et délivrer Ferrare, en battant les troupes sorties de Chioggia, alors la brigade de Malghera par le Taglio Nuovissimo balayerait le terrain de tous les petits détachements ennemis qu'elle rencontrerait sur son flanc droit, et ferait sa jonction avec la division de Chioggia. La garde civique serait chargée de renforcer la garnison de Malghera; de cette manière, les 16 à 17 000 Romains-Vénitiens n'auraient rien eu à craindre des 9000 Autrichiens, qu'Haynau aurait eu d'ailleurs quelque peine à réunir.

Pour assurer aux Vénitiens une retraite sur Brondolo et pour couvrir leur droite pendant leur marche dans le Polésine, on aurait pu fortifier Bergo-Forte sur l'Adige, et Conche sur le canal de la Brenta.

Dans l'hypothèse où Radetzki s'avancerait vers le Tessin pour envahir le Piémont, l'attaque de Ferrare était encore plus sûre. Haynau, ayant ses troupes échelonnées sur une longue ligne, pouvait être séparé de Radetzki par le corps d'armée romain-vénitien. Il ne lui serait resté que le parti de concentrer ses troupes à Mestre, et de se retirer à Vérone par Vicence. Les provinces de la terre ferme auraient été délivrées de l'ennemi, et l'on aurait excité facilement un sou-

lèvement général dans le pays lombardo-vénitien, en se mettant en communication par la rive droite du Pô avec la division de La Marmora, pour opérer sur les derrières de Radetzki. Si Haynau se retirait derrière la Brenta afin de conserver les provinces vénitiennes, il se trouverait cerné par les révolutionnaires lombards qu'appuyerait le corps romain-vénitien. S'il voulait marcher vers le Pô pour secourir Ferrare, les Vénitiens l'attaquaient par son flanc gauche, ou bien se réunissaient à l'armée romaine pour lui livrer bataille, en appuyant leur droite à l'Adige et leur gauche au Pô. Ainsi la retraite eût été assurée vers Ferrare et sur Brondolo.

Le gouvernement romain aurait dû, de son côté, retirer d'Ancône les pièces de siége, afin de les faire transporter secrètement à Bologne; et, en cas d'attaque, les Romains se seraient présentés devant Ferrare, pourvus de l'artillerie et du matériel nécessaires à la construction des batteries.

Le général Pepe chargea les capitaines Pigozzi et Cattabeni de s'entendre avec le gouvernement romain pour concerter l'exécution de ce plan de campagne. Le 14, Cattabeni revint à Venise annoncer à Manin et au général Pepe que les triumvirs romains avaient décidé que la division Mezzacapo se dirigerait sur le Pô pour rejoindre les troupes vénitiennes. En même temps, le ministre piémontais Paleocapa envoyait à Manin, par son secrétaire Giovanini, une lettre qui annonçait que l'armistice venait d'être dénoncé. L'As-

semblée se réunit immédiatement, et, le lendemain, Manin lui présenta les décrets suivants : 1° L'Assemblée des représentants de Venise est prorogée pour 15 jours; 2° Tous les officiers de terre et de mer doivent rejoindre leurs corps, afin d'être prêts à obéir aux ordres donnés ultérieurement; 3° La garde civique, mobilisée par le décret du 13 août 1848, se préparera à coopérer avec l'armée. — L'Assemblée se sépara aux cris de « Vive la guerre! » cris répétés avec enthousiasme par le peuple et les milices.

Malgré les plus grands efforts, on ne put réunir que 8000 à 9000 hommes pour entrer en campagne. Les deux premières brigades, concentrées à Chioggia, se composaient ainsi : le bataillon Unione (qui arriva à Venise après le départ de la division Ferrari, et grâc aux instances que le général Pepe fit auprès du gouvernement romain); 2 bataillons de la légion vénitienne, un bataillon napolitain, un lombard, un Italia libera, le bataillon Euganeo et 2 batteries de campagne, 8 pièces de 6 et 4 obusiers, une compagnie du génie et 100 chevau-légers; en tout, 5400 hommes. Le général Rizzardi eut le commandement de la division, les colonels Morandi et Belluzzi celui des deux brigades. La troisième brigade, placée sous les ordres du général Paolucci, était composée de 2 bataillons de la légion Friulana, de 2 de chasseurs des Alpes, de 2 de la légion du Sile, d'une compagnie suisse, de 2 compagnies d'artillerie, ainsi que de celles Bandiera et Moro, d'un détachement de chevau-légers, d'une

compagnie du génie et 4 pièces de campagne. 3227 hommes, dont 500 de la garde civique, devaient rester dans la forteresse de Malghera et y tenir garnison. La division navale, prête depuis plusieurs jours, était commandée par le contre-amiral Bua, et se composait des corvettes *Lombardia, Veloce*, indépendamment des bricks *Crociato* et *San Marco*, et du piroscaphe *Pie IX*. Le général Rizzardi avait reçu ordre, depuis le 17 mars, d'occuper Conche et de s'y fortifier.

Le 19, le général Pepe établit son quartier général à Chioggia. A peine installé, il reçut une dépêche de Cavedalis, qui lui prescrivait de ne pas entrer en campagne, la concentration des troupes sur la Brenta ayant seulement pour objet de tenir l'ennemi en échec. Ainsi, le plan approuvé depuis un mois ne fut pas exécuté. Rizzardi craignait également de sortir de son arrondissement, et trouvait l'état-major du général Pepe assez impatient de marcher en avant. De son côté, le gouvernement romain n'avait pas envoyé à Ferrare les officiers qu'on y attendait.

Le 21 mars, les Autrichiens firent une reconnaissance autour de Conche; le général en chef, craignant alors qu'ils n'attaquassent le poste, ordonna au colonel Noaro d'occuper, avec un bataillon et une compagnie de l'Unione, Ca-Pasqua, entre le canal de la Brenta, le Bacchiglione et Ca-Bianca, qui se trouve sur la chaussée gauche de la Brenta. Noaro devait soutenir Conche, qui était à peine fortifiée, et qui n'avait que 150 ber-

saglieri lombards et 50 soldats du génie. Le lendemain, Rizzardi s'y présenta pour inspecter les travaux; mais à peine y était-il qu'un bataillon autrichien de 1000 hommes environ, avec 2 pièces de campagne, attaqua les avant-postes; cette attaque imprévue et la grande supériorité de l'ennemi découragèrent les volontaires, qui abandonnèrent leur poste. Le colonel Noaro ne put arriver à temps pour les soutenir.

A la nouvelle de ce désastre, le général Pepe ordonna immédiatement au chef d'état-major de reprendre Conche. Déjà le colonel Ulloa s'avançait par les deux chaussées du *Taglio Nuovissimo*, avec 3 compagnies du bataillon Euganeo, le bataillon napolitain, un détachement de Lombards, un détachement de chevau-légers, et 4 pièces de campagne; ces troupes étaient disposées en colonnes d'attaque, ayant l'artillerie en tête, laquelle était couverte par un cordon de tirailleurs, lorsque le ministre Cavedalis arriva au fort San Michele et conseilla au général Pepe d'ordonner la retraite, l'ennemi étant trop supérieur en nombre. Le capitaine Carrano fut chargé de porter cet ordre; la retraite s'opéra en bon ordre, au grand regret des milices et de leur commandant.

Enfin le 24, le général Pepe voulut reprendre Conche; la colonne d'attaque, composée de 460 Romains et Lombards, dirigée par le major Sirtori et le capitaine Virgili, s'avança résolûment contre l'ennemi qui se retira et fut poursuivi à la baïonnette jusqu'à

Santa Margherita. Une reconnaissance fut faite dans le Polésine par les capitaines Casenz et Carrano, et on apprit que l'ennemi s'était retranché à Cavarzere.

Pendant qu'on escarmouchait ainsi sur la Brenta, la destinée de l'Italie s'accomplissait à Novare (voy. tome I, chap. XVII). Le 28 mars, la nouvelle se répandit d'une grande victoire remportée sur les Autrichiens; mais bientôt, à l'enthousiasme qu'elle excita succéda le plus profond désespoir, lorsque, le lendemain, Manin rappela à Venise le général Pepe, pour lui faire part du désastre irréparable de Novare. La division active fut dissoute, et, le 1er avril, les troupes retournèrent dans les garnisons qu'elles occupaient avant leur départ pour Chioggia et Malghera.

Le 27 mars, le général Haynau écrivit de Padoue au gouvernement vénitien que l'armistice venait d'être signé; il l'engageait, pendant qu'il était temps encore, à se soumettre avec d'honorables conditions, qu'il ne pourrait obtenir plus tard. Manin convoqua l'Assemblée le 2 avril, et lui communiqua cet arrogant message. Venise n'était plus aux yeux des cabinets européens qu'une ville rebelle; elle n'avait plus rien à attendre du Piémont et de la médiation anglo-française. Mais l'Assemblée, n'écoutant que son patriotisme et son courage, rendit à l'unanimité, au nom de Dieu et du peuple, ce décret mémorable: « Venise ne se soumettra à aucun prix aux Autrichiens, et, dans ce but, Manin sera investi d'un pouvoir discrétion-

naire. » Lorsqu'il sortit avec les représentants, des applaudissements enthousiastes les accueillirent. Le peuple et les milices répétaient avec frénésie : *Oui, oui, nous résisterons à tout prix!* Le drapeau rouge fut arboré en signe de guerre sur la place Saint-Marc. Une médaille rappela ce mémorable décret, et Manin, pour toute réponse, en fit passer la copie au général Haynau.

A l'abattement succédèrent un enthousiasme et une énergie impossibles à décrire; pas un citoyen qui ne se préparât aux plus durs sacrifices; tous juraient de mourir plutôt que d'accepter la loi d'un ennemi odieux. Aussi, malgré les difficultés d'une situation sans issue, Venise offrait-elle le spectacle d'un peuple de héros dignes, hélas! d'un meilleur sort. Le départ du bataillon Unione, rappelé à Rome, avait enlevé un millier d'hommes à l'armée active; mais le courage augmentait avec le péril. La nécessité reconnue d'augmenter la flotte donna l'idée d'une souscription volontaire pour l'achat en Angleterre d'un pyroscaphe. Il était déjà trop tard; la somme recueillie en peu de jours, et qui s'éleva à plus de 3000 livres, fut employée à armer 24 trabaccoli.

Manin décréta et réalisa bientôt un nouvel emprunt, qui assura l'existence de Venise jusqu'au mois d'avril.

Le général Pepe déclara par un ordre du jour que, par suite du décret du 2 avril et des conditions où se trouvait l'Italie, il bornerait ses opérations à une

stricte défensive. Il prit le commandement de la ville et des forteresses, nomma un conseil de dix généraux et colonels; et, pour maintenir la discipline parmi les milices, il proposa la création dans chaque arrondissement d'un conseil de guerre relevant d'une cour suprême, ce que le gouvernement accorda par un décret du 5 avril.

Pendant que Venise se préparait à soutenir seule tout le fardeau de cette terrible guerre, Manin fit un dernier appel à la médiation de la France et de l'Angleterre.

Tommaseo se chargea de réveiller la sympathie et les sentiments de justice de l'Europe chrétienne; il proclamait que la politique doit subordonner ses actes aux lois de l'humanité. « La voix de Venise expirante retentit dans le monde entier; malheur à ceux qui ne l'écoutent pas ! » s'écriait-il en terminant son éloquent appel. Cependant les Vénitiens, inébranlables dans leur haine contre leurs oppresseurs, confiants dans la sagesse et le patriotisme de leur gouvernement, puisaient de nouvelles forces dans leur union. Justement fiers de leur noble cité, toute pleine de souvenirs héroïques, ils se préparaient à donner leur vie pour la défendre.

Manin, plein de respect pour les sentiments de cette population profondément catholique, invita le patriarche à exposer sur le grand autel de Saint-Marc l'image vénérée de la Vierge de saint Luc. L'exposition devait avoir lieu pendant trente jours, afin que

chacun pût, à son tour, venir implorer de la sainte madone la délivrance de la patrie bien-aimée. Chaque jour, de nombreuses processions se réunissaient autour de l'autel, et ces pompes grandioses contribuaient à entretenir l'enthousiasme et à soutenir la persévérance. On le voit, le gouvernement ne négligeait rien pour augmenter la force de résistance qu'il voulait opposer à l'éternel ennemi de l'Italie.



CHAPITRE IX.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

L'amiral Dalhrup devant Venise.— La division navale est désarmée. — Le piroscaphe *Pie IX* attaque le piroscaphe *le Vulcano*. — Disposition de l'armée autrichienne autour de Venise. — Le fort de Malghera. — Armement vicieux. —Le général Paolucci à Malghera.— Proposition faite au conseil de défense de détruire le pont sur la Lagune. — Rejet de cette proposition. — Ouverture du siége de Malghera par les Autrichiens.

Le 17 avril, l'amiral Dalhrup, commandant l'escadre autrichienne composée de 3 frégates, 2 corvettes, 2 bricks et 4 piroscaphes armés, quitta l'ancrage de Rose, et arriva devant la Lagune. Graziani, loin d'avoir accru la force de la division navale, afin de garder plus sûrement le littoral, commit l'imprudence de désarmer la flotte pour défendre les forts et la navigation intérieure de la Lagune, de sorte que l'ennemi, n'ayant plus rien à craindre du côté de la mer, détacha plusieurs navires chargés en commissions et bloqua en toute sûreté les ports du littoral.

Graziani s'aperçut bientôt de sa faute et s'occupa alors de faire une levée extraordinaire de matelots. Cette mesure aurait eu son utilité, si elle avait été prise trois mois plus tôt. Il s'était beaucoup préoccupé de la défense des forts, qui, en effet, exige des officiers et des canonniers instruits et bien disciplinés ; il avait d'ailleurs à satisfaire les exigences des commandants d'arrondissement, ainsi que celles des

habitants; mais, en les favorisant, il négligeait l'armement d'une forte division navale qui aurait défendu la mer en garantissant l'Estuario. Le 27 avril, le piroscaphe autrichien, *le Vulcano*, courut sur un brigantin vénitien, espérant s'en emparer; mais le piroscaphe *Pie IX* sortit du port de Malamacco, attaqua *le Vulcano* et l'obligea à se retirer après avoir délivré le brigantin.

Cependant des renforts arrivaient à Haynau, qui se trouva à la tête de 30 000 hommes; c'était le second corps de réserve de l'armée d'Italie. L'ennemi, fier de sa récente victoire sur les Piémontais, se préparait à forcer l'entrée de la Lagune; il aurait voulu détourner l'attention des Vénitiens du vrai point d'attaque, afin de les obliger à se diviser. Il les menaçait à la fois d'un débarquement sur le littoral et d'une attaque contre Brondolo et Malghera.

On était bien sûr que Haynau assiégerait Malghera où il avait concentré le gros de son armée, ainsi que les parcs de siége d'artillerie et de génie.

Dès les premiers jours, il distribua ainsi ses troupes : en première ligne la brigade Caronini, à Oriago, Ponte della Rana et Malcontenta; la brigade Kerpan, à Mestre; les deux brigades étaient sous les ordres du général Perglas. La division Simbscen composée des brigades Macchio et Thurn entre Carpanedo et Favaro, avec des détachements à Bissuola, Campalto et Tessera; la brigade Wocher à Altino; quatre brigades formaient la seconde ligne.

Le fort de Malghera, construit en 1808 et 1810 par ordre de Napoléon, fut exécuté par l'ingénieur français Marescot. Il a deux enceintes irrégulières et de forme pentagonale; la première se compose d'une tenaille sur le côté du polygone extérieur, ayant 150 mètres de longueur, et de 2 petits bastions reliés à la tenaille par une courtine. Elle est protégée par 3 fronts bastionnés (entre les bastions 1, 2, 3, 4), précédés d'un large fossé. La seconde enceinte extérieure a 3 fronts bastionnés construits sur le côté extérieur du polygone. La partie la moins longue (220 mètres) est perpendiculaire au canal de Mestre. Les 2 fronts collatéraux à ce dernier sont presque égaux; ils sont cependant plus petits que le premier. Les 2 derniers bastions de droite et de gauche, 6 et 7, sont liés chacun à une longue face formant les angles saillants droits. Des 4 bastions de cette enceinte, 6 et 7 sont réguliers, et 5 et 8 irréguliers. Sur les autres côtés du polygone, à la gorge du fort qui fait face à Venise, il y a 2 contre-gardes 9 et 11, et une lunette 10. La seconde enceinte est précédée d'un fossé et d'un chemin couvert avec glacis et palissades. Les fossés pleins d'eau communiquent avec la Lagune par un bassin. 3 lunettes, avec fossés, chemins couverts et glacis unissent les 3 courtines des premiers fronts du côté de Mestre. Un réduit rectangulaire, situé à environ 250 mètres en arrière et à 500 mètres à gauche de Malghera, près du canal Boa Foscarina, assure les communications avec le chemin

de fer, et croise ses feux avec ceux du fort. Le réduit avait été projeté par les ingénieurs autrichiens pour empêcher l'ennemi de s'abriter derrière le chemin de fer, qui ne s'éloigne pas de Mestre de plus d'un demi-mille, longe le fort à la distance de près de 200 mètres, et s'élève au-dessus du niveau de la campagne, en formant une ligne semblable à une longue branche de la troisième parallèle. Le réduit, construit en 1848 par le général Rizzardi, s'appela improprement de ce nom. Il ne pouvait remplir son objet; car il laissait un angle mort à 350 mètres en avant, et justement à l'endroit où le chemin de fer forme aussi un angle; les proportions trop restreintes de l'intérieur entravaient le service de l'artillerie, et rendaient très-meurtrier le feu de l'ennemi. Le grand côté du rectangle (40 mètres) protége le chemin de fer, et le petit (20 mètres) défend la Brentella. On pouvait aller de Malghera au fort Rizzardi, par un pont mobile jeté sur le fossé de la contre-garde 11 et par un chemin couvert.

Le général Paolucci fit construire 2 batteries, de 4 pièces chacune, dans ce chemin couvert, afin d'obvier aux inconvénients du réduit. Une autre batterie construite sur le front du chemin de fer, prenait d'enfilade ce dernier, en protégeant la gorge du réduit Rizzardi. Cette batterie fut appelée des Cinque-Archi, parce que le pont qui fut démoli était soutenu par cinq arcades. A 400 ou 500 mètres à gauche, parallèlement au canal de Mestre, il y avait un fort

à étoile, à 6 pans, construit dans l'angle formé par l'Oselino qui, arrivé à une certaine distance de la contre-garde 9, tourne à gauche en débouchant dans la Lagune, près de Campalto. Ce fort s'appelait O, et fut ensuite nommé Manin. Il était précédé d'une cassine fortifiée.

Les ouvrages de Malghera étaient en terre, revêtus de pierres de taille jusqu'au talus du parapet qui commandait quelque peu la campagne. L'intérieur du fort n'avait que des casernes défensives, à l'épreuve des bombes, mais pouvant à peine contenir 100 hommes; aussi, la plus grande partie de la garnison était-elle obligée de camper au dehors, ce qui l'exposait, non-seulement aux coups meurtriers du bombardement, mais aussi aux influences malsaines et à la malaria.

Les bastions et les ouvrages détachés avaient chacun un dépôt pour les munitions, outre les 2 poudrières du fort. L'armement de Malghera consistait en 74 canons, dont 18 du calibre de 24, 22 de 18, 30 de 16; 8 obusiers dont 2 de 8, 3 de 6 et 3 de 24; 9 mortiers de 12 et 7 de 8, 2 pierriers. Le réduit Rizzardi avait 3 canons de 24, 1 de 18 et 1 de 6, les 2 batteries du chemin couvert, 4 de 18 et 4 de 8; celle des Cinque-Archi, 4 de 24 et 1 obusier. Le fort Manin était armé de 2 canons de 24, 2 de 18, 2 de 12, 6 de 6 et d'un obusier de 6; il y avait donc en tout 131 bouches à feu, sans compter les fusées et les fusils de remparts. Le réduit San Giuliano, derrière

l'entrée de Malghera, possédait 4 canons de 24, 6 de 12 et 6 de 8. Cet armement était bien suffisant, et l'arsenal envoyait journellement tout ce dont il pouvait disposer pour satisfaire aux demandes souvent importunes des commandants. Le terrain, autour de Malghera, est marécageux parce qu'il reçoit les canaux des Verze, de Boa Foscarina, Fiume Vecchio, Burchi et Brentella; mais le sol compris entre la chaussée orientale, le canal de Mestre et le chemin de fer, est assez sec, et celui qui touche à l'ouest du réduit Rizzardi, se prête aux travaux de tranchée.

La garnison de Malghera, forte de 2744 hommes à cette époque, était ainsi composée : 2 bataillons de la ligne vénitienne, la légion des chasseurs du Sile, 200 hommes de l'infanterie de marine, 323 artilleurs, dont 18 officiers, 127 artilleurs de la compagnie Bandiera et Moro, une compagnie des sapeurs du génie, forte de 102 hommes; 50 hommes de la garde civique, 8 officiers du génie, 6 officiers attachés à l'état-major.

Le général Paolucci, inspecteur du premier arrondissement militaire, avait le commandement de Malghera, le chef de son état-major était le capitaine Seismit Doda. Le lieutenant-colonel Fontana commandait la place, et avait pour commandant en second, le major Sartori. Le major Charles Mezzacapo commandait l'artillerie du premier arrondissement militaire, et le major Ponti le génie.

D'après la description de la forteresse et du terrain

qui l'environne, on peut voir que le front compris entre le réduit Rizzardi et le bastion n° 1, était le plus faible. L'ennemi, en l'attaquant, s'avançait sur un terrain solide, échappait, derrière le chemin de fer, aux feux d'enfilade des bastions 5 et 6, et n'était exposé, dans ses approches, qu'au feu d'une faible partie de l'artillerie de la forteresse, à savoir : de l'artillerie du réduit Rizzardi, de celle de la batterie des Cinque-Archi, de la face gauche du bastion n° 5, de la face droite du bastion n° 1, et de la contre-garde n° 10; il pouvait, à l'aide de ses batteries, interrompre les communications de Malghera avec le front de la Lagune; enfin, il lui était facile de s'emparer du réduit-Rizzardi, de battre Malghera à revers et de couper à la garnison toute retraite. Le front nord offrait plus de difficultés, le terrain marécageux n'étant pas propre aux travaux de tranchée. Le front ouest, comprenant les bastions 6 et 7, ainsi que les lunettes 12, 13 et 14, pouvait se défendre aisément au moyen du grand nombre de pièces d'artillerie dont les assiégés disposaient.

Les colonels Milani et Ulloa, chargés par le conseil de défense d'examiner Malghera et d'y faire les changements nécessaires, eurent beaucoup à reprendre dans les fortifications et dans l'armement. Paolucci avait rétabli l'ordre et la discipline dans la garnison; mais il n'avait pu corriger les fautes de ses prédécesseurs. Ainsi, on avait placé aux saillants des bastions 5 et 6, qui n'auraient dû avoir que des

pièces mobiles, des obusiers de 8, montés sur des affûts de marine, et qui ne pouvaient être manœuvrés que par 10 ou 12 hommes, forcés de rester à découvert et en vue de la campagne. Aux flancs des bastions, qui devaient battre obliquement le terrain à une distance de 240 mètres, on avait mis des pièces de 16, et sur la face des ouvrages on voyait par-ci par-là indistinctement des pièces de 24, 12 et 8, dont une partie étaient déjà en canonnières. Les escarpes intérieures des parapets étaient fort douces, de façon que, la pièce une fois en batterie, son bourrelet touchait à peine la crête extérieure du parapet. Les fronts des fortifications avaient tous reçu le même armement, comme si l'ennemi pouvait tous les attaquer à la fois. Les ponts de communication étaient découverts et en vue de l'assiégeant. Les faces des bastions n'étaient pas garanties du ricochet, parce que les traverses que l'on avait élevées étaient trop basses; dans le front que l'on supposait devoir être attaqué, les défenseurs n'étaient pas abrités; mais on avait élevé dans le fort de nombreuses baraques en bois, servant de casernes, de cabarets, de cafés et de corps de garde.

Le service de place ne laissait rien à désirer, depuis que Paolucci en avait pris le commandement, et il y déploya tant d'activité et d'intelligence que l'on se serait cru au milieu d'une garnison de vieux soldats; sa persévérance mit un terme à beaucoup d'abus et de désordres ; mais il n'osait pas empêcher

les artilleurs de tirer contre l'ennemi lorsque celui-ci se montrait assez loin vers le chemin de fer, sur la route de Mestre. Il craignait d'être surnommé comme ses prédécesseurs l'*Autrichien*.

Les colonels Milani et Ulloa lui conseillèrent d'abattre les baraques en bois et de les remplacer par des tentes, afin d'éviter les incendies et les graves conséquences du bombardement ; mais il ne crut pas pouvoir se ranger à cet avis, dans la crainte de mécontenter la garnison habituée à ces commodités dont elle jouissait depuis longtemps.

Les délégués lui proposèrent ensuite de construire une batterie à barbette de 7 pièces sur la casemate n° 1, afin de balayer le terrain devant le front du levant; mais, soit qu'il n'en comprît pas l'importance, soit qu'il voulût suivre le plan de défense qu'il avait arrêté, il ne changea rien à l'armement de Malghera; cependant, à force d'instances, il fit entreprendre la construction de la batterie sur la cascmate, mais seulement de 3 pièces.

Le contre-amiral Graziani ouvrit alors l'avis de détruire le pont de la Lagune; mais cet avis fut rejeté à l'unanimité; en effet, après la défaite imprévue de Novare, on n'aurait pas eu le temps de mener à bonne fin cette longue et difficile opération, et, au lieu d'être utiles à la défense, les matériaux amoncelés auraient comblé une partie de la Lagune, et l'ennemi se serait servi des entonnoirs pour se mettre à l'abri des feux d'enfilade des batteries vénitiennes. Le pont au con-

traire restant intact, on pouvait le balayer avec le feu des batteries, et l'ennemi n'aurait trouvé ni place ni moyen pour les contre-battre. On verra plus tard qu'il s'établit sur le pont, précisément à l'aide des entonnoirs produits par les fourneaux de mines, et qu'il y construisit ses batteries. Malgré ces inconvénients, Venise conserva jusqu'au dernier jour sa supériorité, et, si elle n'avait manqué de vivres et de munitions, l'ennemi ne serait jamais entré dans la ville par le pont de la Lagune. Ceci répond victorieusement aux attaques dirigées contre le colonel Milani, et justifie la détermination du conseil de défense.

Il était fort important pour les Autrichiens de soumettre Venise avant l'été, les chaleurs devant être plus redoutables pour eux que le canon des assiégés.

Haynau avait donc réuni vers la fin d'avril 24 000 hommes, dont 2000 artilleurs et plusieurs centaines de sapeurs du génie, dans le but d'assiéger Malghera. Il établit son quartier général au village de Marocco; Radetzki, les deux fils du vice-roi, l'archiduc Guillaume, et les lieutenants généraux Vegla et Wimpffen rejoignirent le quartier général.

Les généraux Kerpan, Caronini, Velter, Thurn et Vitaliani étaient réunis à Mestre. La direction des travaux du siége fut confiée au lieutenant-colonel du génie Kautch; il y avait parmi eux les majors Bellrupt et Konigstein, ainsi que plusieurs officiers du génie qui avaient été chassés de Venise un an auparavant, et qui comptaient prendre leur revanche et regagner

le terrain perdu. Le lieutenant-colonel Bauernfeld eut la direction de l'artillerie, et le lieutenant-colonel Shiller le service d'état-major.

Le 25 avril, l'assiégeant fixa ses dépôts de tranchée à 1900 mètres des lunettes du fort, vers Boaria, Angioletta et Anniero. De là il avança par 3 communications en zigzag, la 1re le long du canal de Mestre, la 2e à gauche du chemin de fer, et la 3e au milieu des deux.

Le général Paolucci était tombé malade à cette époque, son abattement était extrême; il craignait que les incidents du siége ne servissent de prétextes au peuple pour se venger sur sa famille restée à Venise, car il était indignement calomnié. Le 29 avril, le colonel Ulloa le remplaça provisoirement, et le 2 mai il fut définitivement nommé inspecteur du premier arrondissement militaire et commandant supérieur de Malghera.



CHAPITRE X.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Siége de Malghera. — Proposition de Haynau et de Radetzki. — Discussion de l'évacuation de Malghera entre Cavedalis et Ulloa. — Continuation du siége. — Sortie de la garnison de Treporti. — Sortie de Brondolo. — Restitution des prisonniers autrichiens. — Suite du siége de Malghera.

Dans la nuit du 29 au 30, les Autrichiens tracèrent leur première parallèle à 800 ou 900 mètres de distance; 8000 hommes furent employés à cette opération. La nature bourbeuse du terrain les força de donner à leur parallèle la forme d'une ligne irrégulière et interrompue, dont le développement embrassait les bastions n[os] 5, 6, 7 et 9; il résulte de ces dispositions, que, s'ils connaissaient la forteresse et ses approches, ils choisirent bien mal leur front d'attaque, qui aurait dû partir de l'angle saillant du bastion n° 5 et s'étendre jusqu'à celui du réduit Rizzardi, occupant ainsi tout le terrain entre le chemin de fer et la Brentella.

La nuit suivante, c'est-à-dire celle du 30 avril au 1[er] mai, ils commencèrent à construire leurs batteries dans la parallèle même. Le 2 mai ces ouvrages étaient déjà très-avancés; de son côté le nouveau commandant de Malghera s'occupa de remédier aux différents défauts des fortifications, et d'en remettre l'arme-

ment en bon état. Il détruisit les baraques, construisit des traverses le long des faces du bastion, éleva une bonnette de polygone à l'angle de l'épaule du bastion n° 6, pour protéger le pont qui reliait la première enceinte à la seconde. Comme le sol marécageux sur lequel l'enceinte était construite s'était sensiblement affaissé, les parapets des lunettes 12 et 13 se trouvaient trop élevés pour être aisément commandés par l'enceinte; mais, comme le temps ne permettait pas d'exhausser les parapets, il fallait s'assurer les moyens de faire sauter les lunettes si l'ennemi parvenait à en déloger les défenseurs; le commandant y pourvut en préparant des fourneaux de mines. Il activa la construction de la batterie placée sur la casemate; il s'occupa également de magasins blindés pour la conservation des munitions, et de blindages destinés à protéger les défenseurs des fronts d'attaque. Ces travaux, et bien d'autres qui eussent été nécessaires, auraient exigé beaucoup de temps et de grandes ressources; la destruction des baraques et l'enlèvement d'une immense quantité de planches et de matériaux qui encombraient le fort, offraient déjà de graves difficultés. Malgré tous ces obstacles, le ministre de la guerre, et surtout le vice-amiral Graziani, déployèrent une prodigieuse activité, afin de satisfaire aux demandes du commandant de Malghera. Pour éviter la confusion et loger une grande partie de la garnison, le commandant détacha à San Giorgio in Alga, 4 compagnies de la ligne vénitienne, renvoya à

Venise le détachement de chevau-légers et ne retint que 4 hommes, destinés au service d'estafettes. La batterie Pie IX était gardée par 400 hommes, qui tous les quatre jours étaient pris à tour de rôle dans les différents corps de la garnison. Ce détachement fut remplacé par un autre d'égale force tiré des bataillons Italia libera, Friulani et vélites; la garnison de Malghera fut ainsi réduite à 2340 hommes et en deux heures elle pouvait recevoir un renfort de 700 à 800 hommes. On adjoignit anx artilleurs 70 hommes de la division Boldoni et 300 soldats choisis parmi les corps d'infanterie de la garnison.

On renvoya à l'arsenal les obusiers de 8, malgré les instances des jeunes artilleurs, qui comptaient beaucoup sur les effets de ces grosses pièces, et on les remplaça par des canons et des obusiers de 24. L'entrée et le service de la défense furent organisés ainsi : à la garde du chemin couvert du front d'attaque, à la contre-garde 9, aux avant-postes, un bataillon d'infanterie commandé par un officier supérieur relevé chaque jour aux lunettes 12 et 13; aux avant-postes de la chaussée droite du canal de Mestre, les compagnies de bersaglieri, lombarde et suisse, armées de carabines rayées (Stutzen); de ces 2 compagnies, l'une, celle des Lombards, arrivée à Malghera le 4 mai, la quitta le 8; et l'autre, celle des Suisses, arrivée le 5, resta dans la forteresse pendant toute la durée du siége. On plaça au fort Manin et à ses avant-postes 2 compagnies détachées des chasseurs du Sile,

au réduit Rizzardi et à la batterie des Cinque-Archi, 40 fantassins. Les 400 hommes détachés à la batterie formaient la réserve. Le surplus de l'infanterie Pie IX eut les casemates pour quartier, et l'artillerie se logea tout entière sur le front d'attaque, dans les forts et ouvrages avancés, sous des tentes défilées par le terre-plein. Ce dernier corps était divisé par tiers, qui se relevaient toutes les 24 heures, l'un attaché au service des pièces, l'autre de réserve, et le dernier au repos. Enfin, chaque jour, un détachement de matelots transportait, par le canal militaire, au canal de Mestre les munitions de guerre, et assurait ainsi l'approvisionnement de la forteresse.

Le commandement fut distribué de la manière suivante : le major Francesconi au fort Manin; Antoine Turlan, capitaine d'artillerie de marine à la lunette 12; Antoine Griffi, aussi capitaine d'artillerie de marine, à la lunette 13; Bucci, lieutenant d'artillerie à la lunette 14. Les deux premières lunettes et leurs avant-postes étaient sous les ordres du major Rossarol. Bozzi, capitaine de Bandiera et Moro, remplacé plus tard par le lieutenant Bosi, commandait l'artillerie des bastions 5 et 6. Un capitaine du même corps, Dolfi, était préposé aux bastions 7 et 8; le capitaine d'état-major Cosenz en dirigeait la défense. Le capitaine Virgili, de l'état-major, fut chargé de celle du réduit Rizzardi, de la contre-garde 9, et de la batterie des Cinque-Archi; étant tombé malade, il fut remplacé le 8 mai par le major Sirtori. L'artillerie du ré-

duit Rizzardi était commandée par le lieutenant Barberani (François), et celle du fort Manin par Andreasi (Jean), également de l'artillerie de marine. Les autres officiers de l'artillerie faisaient à leur tour le service des batteries toutes les 24 heures. Le major Mezzacapo fut chargé de la direction de toute l'artillerie; les munitions et le matériel furent confiés au capitaine d'artillerie Griffi (Antoine). Le capitaine du génie Merlo, qui remplaça le major Ponti dans la direction des travaux du génie, avait sous ses ordres les capitaines Novello, Acton et quatre ingénieurs lombards. On ne changea rien à l'état-major de Paolucci; seulement, le major Sartori succéda au lieutenant-colonel Fontana dans le commandement de la place; ce dernier avait remplacé à l'état-major général le colonel Ulloa. Les fonctions de commandant en second furent données au capitaine Talento; tous les deux jours, il venait à Malghera 2 officiers de l'état-major général.

La première parallèle se trouvant éloignée et le sol impraticable devant la forteresse, il eut été imprudent de tenter de grandes sorties; aussi, le commandant destinait-il 4 compagnies seulement, de la légion du Sile, aux explorations nocturnes. Leur service commençait à 9 heures du soir et se terminait avant le lever du soleil. Voici en quoi il consistait : pendant toute la nuit, une compagnie s'approchait aussi près que possible de la tranchée ennemie, en se cachant derrière les plis de terrain et les chaussées des canaux; là, elle commençait le feu contre les têtes de sape, et

le continuait jusqu'à l'arrivée de la garde de tranchée. Pour inquiéter l'ennemi, elle se dirigeait alors vers un autre point; si elle était poursuivie, elle se repliait sur les 3 autres compagnies restées en arrière. Des bouches à feu, pointées avant le coucher du soleil, devaient protéger la retraite. De cette façon, on tenait toute la nuit l'ennemi en alarme; tout en ne lui permettant aucun repos, on retardait ses travaux et on aguerrissait les défenseurs sans les exposer.

Chaque officier, chargé de la direction d'une batterie, était tenu de faire un rapport sur tout ce qui s'était passé dans les 24 heures. Les commandants se réunissaient le soir chez le directeur de l'artillerie et lui remettaient ces rapports, avec leurs observations sur le pointage et les effets du tir pendant la journée; puis, ils recevaient les ordres pour le lendemain, c'est-à-dire pour l'intervalle qui devait être mis entre un tir et l'autre, pour le pointage des bouches à feu et la direction à donner à chaque batterie. Le major Mezzacapo rectifiait ces indications dès que le jour avait paru. En même temps, le directeur du génie reconnaissait et faisait dessiner les travaux de sape exécutés durant la nuit par l'ennemi; il surveillait les travaux de fortifications ordonnés par le commandant.

Le 2 mai, un conseil de guerre permanent fut chargé, dans l'intérêt d'une exacte discipline, de juger les délits d'insubordination, les tentatives de trahisons, les discours ou paroles prononcés en vue de

décourager les défenseurs de la forteresse. On organisa également des travailleurs civils en escouades; mais on ne put en réunir plus de 200, lorsque 500 eussent été à peine suffisants.

Dans la nuit du 2, l'ennemi prolongea sa première parallèle sur la gauche, comprenant dans ses attaques la lunette 14. Il persistait dans la fausse direction qu'il avait prise dès l'ouverture de la tranchée. Le matin du 4, on apercevait parfaitement les batteries autrichiennes construites dans la parallèle même. On dirigea donc contre elles le feu de l'artillerie, chaque pièce tirant deux coups par heure; à midi et demi du même jour, l'ennemi démasqua 7 batteries, dont 3 de canons, une d'obusiers et 3 de mortiers; elles renfermaient 40 canons, 15 mortiers, 5 obusiers et plusieurs chevalets pour fusées; elles ouvrirent un feu terrible contre le fort, qui en fut comme enveloppé. Les jeunes milices, surprises par cette grêle de boulets, d'obus et de fusées, se déconcertèrent, courant çà et là pour chercher un abri; mais, bientôt encouragées par leurs chefs, elles reprirent hardiment leurs postes. Le capitaine Cosenz et les sergents Majo et Acerbi donnèrent les premiers l'exemple, ils chargèrent un canon et commencèrent un feu bien nourri et bien dirigé, soutenu par toutes les batteries de la forteresse.

Le commandant ordonna au capitaine Cattabeni de prendre, avec sa compagnie, le drapeau de sa légion, et de faire le tour du front d'attaque, afin de

relever le courage de la garnison ; de toutes parts éclatèrent sur son passage les cris de : « vive l'Italie ! » A la surprise et à l'hésitation succéda aussitôt une indicible ardeur. Un lieutenant du Sile, Stefanone, chargea un chariot de munitions de guerre, et le traîna à bras dans toutes les batteries ; un détachement de matelots, aidés par des chasseurs du Sile, accoururent pour éteindre l'incendie des baraques et magasins; le soldat du train Ruotolo, Napolitain, conduisait un chariot de munitions de guerre; une bombe tua un de ses chevaux. Il se hâte de couper le trait qui attachait le cheval mort au chariot, et monté sur celui qui lui reste, il continue tranquillement de faire le tour des batteries. Tous enfin, officiers et soldats, étaient électrisés. L'artillerie commença à répondre avec plus de précision et de promptitude aux batteries foudroyantes de l'ennemi. Sur ces entrefaites, le général Pepe arriva à Malghera, suivi de son état-major. Il y fut accueilli avec joie par ces braves défenseurs qui le saluaient comme leur père et leur chef.

Le feu continua sans interruption, des deux côtés, jusqu'à 7 heures du soir. Celui de la forteresse ne se ralentissait pas; mais celui de l'ennemi s'affaiblit graduellement et cessa vers 9 heures. A de longs intervalles, les Autrichiens lançaient quelques bombes ou fusées. L'artillerie de Malghera régla son feu comme à l'ordinaire. Dans cette journée, l'assiégeant tira environ 7000 coups, et les assiégés à peu

près 9000; la perte de ces derniers s'éleva à 4 morts et 18 blessés; parmi eux se trouvait le capitaine Cosenz, qui fut nommé major. 3 pièces de canon furent démontées; les parapets, palissades, ponts de communication et corps de garde essuyèrent de grands dommages.

Heureusement que par suite de la réduction de la garnison, et grâce à la construction des blindages, les troupes purent être garanties des effets du bombardement.

D'après le rapport des explorateurs, la perte des Autrichiens s'éleva à près de 200 hommes, dont 120 artilleurs morts ou blessés, un colonel croate, un major d'artillerie et un officier du génie furent tués; 2 de leurs batteries furent démontées.

Pendant le combat, Radetzki et les archiducs Charles, Ferdinand, Léopold et Guillaume, ainsi que leur état-major, se placèrent sur une tour près du clocher de Mestre, pour mieux voir le résultat de la lutte. On ajoute qu'un peintre les accompagnait, chargé d'esquisser l'entrée des Autrichiens à Malghera et à Venise. Radetzki, au reste, avait la conviction du succès, et il comptait pénétrer dans Venise le 7 mai au plus tard. Par son ordre, une proclamation imprimée avait été renfermée dans des bouteilles jetées dans la Lagune, afin que, à la marée basse, Venise apprît la nouvelle de l'entrée des troupes impériales à Malghera. La *Gazette d'Augsbourg*, du 2 mai, confirmait les espérances d'une prochaine victoire. Après

avoir décrit les progrès des travaux, elle s'exprimait ainsi : « Mais je suis curieux de voir si les Vénitiens tireront encore aussi gaiement lorsque nos premières bombes iront les visiter, » puis elle ajoutait : « La chute de Malghera décidera le reste. »

On lit dans un ouvrage allemand (*Les événements militaires en Italie dans l'année* 1849), que l'artillerie autrichienne cessa son feu parce qu'elle avait consommé une grande partie des 15000 charges préparées. Ce n'est pas là une excuse ; les charges sont faites pour être consommées utilement ; les Autrichiens en avaient encore au moins 8000 qui auraient pu nourrir leur feu deux jours encore, selon la règle des siéges. Mais ils s'arrêtèrent devant la supériorité de l'artillerie vénitienne, et pour réparer les graves avaries qu'elle avait causées dans leurs batteries et leu r tranchées. On s'étonne que l'ennemi, qui connaissait parfaitement Malghera et la Lagune, n'ait pas eu l'idée de construire, dès le commencement de siége, une grande batterie d'obusiers de 8 cent. à Campalto, à l'extrémité de la Lagune. Cette batterie aurait éloigné les barques placées dans le canal de Campalto, et coupé les communications entre Malghera, le pont et le canal de San Secondo. Il en serait résulté de grands désastres pour les Vénitiens. Par la suite il y songea, mais alors Malghera était bien fortifiée, bien approvisionnée, et la batterie n'avait pas assez de portée pour atteindre son but. Comme l'assiégeant ne pouvait investir la forteresse en entier

à cause de la Lagune, il aurait dû élever des batteries au bord de l'Estuario, afin de dominer les communications.

Dans la matinée du 5 mai, un parlementaire se présenta aux avant-postes. Il était porteur de deux lettres, l'une du maréchal Radetzki au président Manin; l'autre, du général Haynau au commandant actuel du fort. (Les Autrichiens ne voulaient pas reconnaître chez leurs adversaires, même sur les adresses des lettres, des grades qui leur avaient été conférés par un gouvernement révolutionnaire, et qu'ils avaient cependant gagnés à la pointe de leur épée). La première lettre contenait ce qui suit :

« Au quartier général de Papadopoli, 5 mai 1849.

« Afin que le commandant du fort de Malghera sache pour quel motif les hostilités ont cessé du côté de l'assiégeant, on joint ici la copie de la sommation faite aux habitants de Venise par le maréchal Radetzki. »

Le général Haynau espérait, en demandant la cessation des hostilités, avoir le temps de réparer les graves dommages de la journée du 4 mai.

Ses lettres étaient ouvertes, pour que l'officier chargé de les recevoir pût en prendre connaissance, et faire part à la garnison des conditions offertes par le maréchal, lequel comptait sur les dispositions pacifiques des milices; l'officier vénitien s'entretint en effet avec le parlementaire, et lut les lettres qu'il apportait. Mais le commandant de Malghera ne tomba

pas dans le piége qui lui était tendu, et renvoya au vieux maréchal cette sévère réponse :

« Malghera, le 5 mai, à 9 heures du matin.

« Le colonel, commandant la forteresse de Malghera, au général Haynau, commandant le corps autrichien à Mestre.

« La lettre de M. le maréchal Radetzki, que vous nous avez envoyée ce matin, a été transmise au président du gouvernement de Venise. Sans les ordres exprès dudit gouvernement, je ne me crois pas autorisé à suspendre les hostilités. Je continuerai donc mon feu avec d'autant plus de vigueur, que vous montrez assez clairement l'intention d'abuser de la trêve que vous proposez pour poursuivre vos travaux, et cela contre tous les usages de la guerre. Il est aussi contraire à ces usages d'envoyer des lettres ouvertes au commandant d'une forteresse assiégée. J'ai donc l'honneur de vous prévenir que nos avant-postes ont reçu la consigne formelle de considérer comme espion tout porteur de lettre ouverte, et de le traiter en conséquence. »

Haynau imagina, pour répondre à ces justes reproches, de continuer la correspondance. Il espérait peut-être gagner du temps, ou inspirer à la garnison des soupçons contre son chef, en liant des rapports avec lui. Il écrivit donc une seconde lettre, où il disait que ce n'était pas lui qui violait l'armistice, mais bien le commandant, puisqu'il continuait les hosti-

lités. Il n'agissait, ajoutait-il, qu'en conformité de ce procédé déloyal. L'armistice auquel Haynau faisait allusion, n'existait pas, puisqu'il n'avait pas été accepté. Le commandant de Malghera, pour montrer à la garnison qu'il n'était pas tenté le moins du monde de nouer des relations avec l'ennemi, ordonna aux commandants des batteries de consommer à l'instant les munitions qu'on avait épargnées pendant les pourparlers. Il ôta ainsi à l'ennemi l'envie d'envoyer de nouveaux parlementaires.

La lettre de Radetzki à Manin était conçue en ces termes :

« Le commandant des troupes impériales et royales feld-maréchal Radetzki au président du gouvernement actuel de Venise.

« Habitants de Venise, je ne viens pas m'adresser à vous comme un guerrier ou un général heureux, je viens vous parler en père. Vous venez de passer une année entière au milieu de l'agitation, des mouvements anarchiques et révolutionnaires. Le Trésor public est épuisé, les fortunes des particuliers sont perdues. Mais ce n'est pas assez; après les victoires que mon armée valeureuse a remportées sur vos troupes alliées, vous êtes réduits à voir mes nombreuses cohortes venir vous assaillir sur tous les points de terre ou de mer, attaquer vos forteresses, intercepter vos communications et vous enlever tout moyen de quitter Venise. C'est ainsi que tôt ou tard vous serez livrés à la merci du vainqueur. Je suis

arrivé de mon quartier général de Milan pour vous porter ces derniers avertissements. Je porte dans une main l'olivier de paix, si vous écoutez la voix de la raison, dans l'autre, l'épée prête à vous infliger tous les châtiments de la guerre, si vous persistez dans la voie de la rébellion, voie qui vous prive de tout droit à la clémence de votre souverain légitime. Je resterai demain toute la journée dans votre voisinage, au quartier général du corps d'armée campé ici, et pendant vingt-quatre heures j'attendrai votre réponse à cette dernière sommation.

« Voici les conditions immuables dont j'exige l'accomplissement au nom de mon souverain. Art. 1er. Reddition immédiate de tous les forts, des arsenaux et de la ville qui seront occupés par mes troupes, à la disposition desquelles on remettra tous les vaisseaux de guerre existants, à quelque époque qu'ils aient été construits. Art. 2. Tous les édifices publics, le matériel de guerre et tous les objets constituant la propriété du Trésor public. Art. 3. Remise de toutes les armes appartenant à l'État ou aux particuliers. De mon côté je fais les concessions suivantes. Art. 1er. Il est permis à toutes les personnes, sans exception, qui le voudront, de quitter Venise par la voie de mer ou de terre, dans le délai de quarante-huit heures. Art. 2. Une amnistie générale est accordée à tous les sous-officiers et soldats des troupes de mer et de terre. Art. 3. Je suspendrai les hostilités toute la journée de demain jusqu'à l'heure indiquée plus haut. »

Voici la réponse de Manin :

« Excellence, le lieutenant général Haynau, dans sa note du 26 mars, a déjà fait au gouvernement provisoire de Venise la sommation contenue en détail dans la lettre qui m'est parvenue hier de la part de Votre Excellence. Les représentants de la population de Venise furent alors convoqués, et le gouvernement leur communiqua la note du général Haynau, en leur demandant de délibérer sur la conduite que l'on devait tenir dans la situation politique et militaire de Venise. L'Assemblée décréta à l'unanimité la continuation de la résistance, et me chargea de l'exécution de ce décret. Je ne puis donc donner à Votre Excellence d'autre réponse que celle qui m'a été prescrite par les mandataires légitimes de mon pays. Au reste, j'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que je me suis adressé le 4 avril aux cabinets de France et d'Angleterre, afin que par leur médiation ils veuillent bien intervenir auprès du gouvernement autrichien pour procurer à Venise une situation politique convenable. J'ai l'espérance de recevoir bientôt la communication officielle du résultat des négociations bienveillantes de ces hautes puissances, surtout d'après les nouvelles instructions à ce sujet que j'ai transmises à Paris, le 22 du même mois. Cependant cela n'empêcherait pas les négociations de s'ouvrir directement avec le ministère impérial, dans le cas où Votre Excellence trouverait le moyen de résoudre la question plus facilement et plus promptement.

C'est à Votre Excellence à décider maintenant si, pendant la marche des négociations, les hostilités peuvent être suspendues, afin d'éviter une effusion de sang peut-être inutile. »

Radetzki, à la lecture de cette sage et ferme réponse, entra dans une grande colère. Il crut voir s'évanouir ses illusions de conquête, et s'aperçut que l'on s'était trop hâté d'annoncer à l'Europe, par les correspondances de journaux, le magnifique triomphe auquel devaient assister les trois archiducs d'Autriche. Il écrivit à Manin :

« Sa Majesté notre Empereur étant décidé à ne pas tolérer plus longtemps l'intervention des puissances étrangères entre lui et ses sujets rebelles, toute esperance de la part du gouvernement de Venise est vaine et illusoire ; elle n'a d'autre but que d'induire les pauvres habitants en erreur. En conséquence dès ce moment, je cesse toute correspondance ultérieure, et je déplore que Venise endure le sort de la guerre.

« Quartier général de Papadopoli, le 6 mai 1849. »

Tandis que Radetzki déclarait solennellement que son empereur n'entendait pas tolérer l'intervention étrangère, le gouvernement autrichien suppliait humblement l'empereur Nicolas d'intervenir entre lui et les Hongrois révoltés. En effet, le 1er mai, *la Gazette de Vienne* annonçait que le gouvernement de

Sa Majesté l'Empereur s'était trouvé obligé d'invoquer l'assistance de Sa Majesté le czar de toutes les Russies, qui avait promis généreusement son concours.

Les Autrichiens, ne comptant plus sur les dispositions pacifiques des habitants et des milices, reprirent les travaux de siége avec une sorte de rage, bien décidés à réparer l'échec qu'ils avaient essuyé. Mais, si les travaux de l'attaque s'étendaient chaque jour, ceux de la défense se ralentissaient. Les travailleurs civils, après la canonnade du 4 mai, ne se présentaient plus dans le fort qu'en très-petit nombre et fort tard; les sacs à terre et les fascines n'étaient pas en rapport avec les besoins de la consommation. Le commandant de Malghera demanda alors un bataillon de frioulains, qu'il appliqua exclusivement aux travaux de terrassement où ils étaient fort habiles. Il suffisait de leur accorder une ration de vin en plus, pour les voir accourir gaiement.

Le 5 mai, le ministre Cavedalis se rendit à Malghera pour conférer avec le commandant, et lui apprendre que le gouvernement songeait à évacuer Malghera, afin de concentrer la défense dans la Lagune, de ménager les munitions, et d'épargner les milices, en ne les enfermant pas plus longtemps dans un fort, dont la défense n'avait d'autre objet que de sauver l'honneur des armes, honneur que le combat du 4 garantissait de toute atteinte. Une plus longue résistance pouvait entraîner des pertes sérieuses en artillerie et en munitions.

La défense de Venise n'avait pas à souffrir de l'évacuation de Malghera, parce qu'elle serait restreinte dans ses limites naturelles. Cette opinion était très-répandue parmi les chefs militaires. Ulloa répondit que la garnison de Malghera, malgré le glorieux combat du 4, n'avait pas encore assez fait pour l'honneur des armes, car ce succès était dû surtout à la supériorité numérique de l'artillerie du fort sur celle de l'ennemi. Il ajouta que l'évacuation de Malghera aurait de très-fâcheuses conséquences sur le moral des troupes qui s'attendaient à une plus longue résistance; que l'ennemi redoublerait d'énergie et d'arrogance, parce qu'il croirait avoir obtenu un succès décisif dans le combat du jour précédent. La Lagune était, il est vrai, le rempart naturel de Venise; mais n'y avait-il pas aussi nécessité de continuer à occuper le fort pour lequel on avait déjà dépensé tant d'argent, et que le peuple considérait comme indispensable à la sûreté de la ville? En abandonnant la forteresse, il était à peu près impossible d'en retirer toutes les bouches à feu, travail toujours long et pénible, qui exige une grande discrétion, fort difficile à obtenir pendant toute la durée du désarmement. Il termina en déclarant que, n'ayant pas assez d'autorité morale sur la garnison pour la décider à évacuer le fort, précisément au moment où elle avait acquis la conviction de sa supériorité sur l'ennemi, il préférait donner sa démission.

Cavedalis convaincu n'insista pas, et il ne fut plus question d'évacuer la forteresse. Il fit en outre savoir

à Ulloa qu'on avait déjà commencé à miner plusieurs arches du pont et qu'on lui laissait la liberté de mettre le feu aux mines dès qu'il le croirait opportun; il lui communiqua le projet de construire une batterie à la seconde Piazzetta sur le pont, laquelle avec San Giuliano aurait formé la seconde ligne de défense; la troisième ligne consistait dans la batterie du milieu du pont (cette batterie, proposée par le colonel Milani, avait été commencée par ordre du conseil de défense, avant le siége de Malghera). Le colonel Ulloa soumit au ministre les propositions qui suivent: activer l'achèvement de la batterie du milieu du pont, améliorer les fortifications de San Secondo, unir ces deux points au moyen d'une division de petits bâtiments; établir à la seconde ligne de défense qui eût été alors formidable; il ajoutait qu'il était inutile, dangereux même, de construire la batterie de la seconde Piazzetta du pont, attendu que cette batterie, ne pouvant se composer que de 4 pièces, n'eût été qu'imparfaitement protégée par San Giuliano. De plus, vu sa proximité de Malghera, elle aurait été bientôt réduite au silence par la nombreuse artillerie du fort, s'il était tombé au pouvoir de l'ennemi. Une troisième ligne de défense n'ajoute rien à la puissance de résistance de l'assiégé, et il est dangereux de l'exposer à une suite de revers dans les différentes situations où il se trouve; le découragement ne tarde pas à le saisir. C'est un axiome dans l'art de la guerre qu'il faut arrêter les défenseurs dans une très-forte position, mais loin du terrain que l'on a

dû abandonner, afin d'avoir le temps de les préparer à repousser de nouvelles attaques et de les prémunir contre l'effet du voisinage d'un ennemi victorieux. Arrêter des troupes battues, en face du terrain perdu qui est encore couvert de cadavres, d'armes brisées, de corps mutilés, c'est frapper de terreur l'imagination du soldat; il se découragera, sans même attendre une seconde lutte. Sur un champ de bataille, on peut disputer le terrain pied à pied, les manœuvres, l'excitation des combattants dissimulant le danger; mais il en est tout autrement quand on a perdu une position défendue froidement pendant longtemps. Il ne reste plus alors qu'à choisir un point très-fort, et aussi éloigné que possible du premier. Ulloa faisait observer à Cavedalis que les défenseurs de Malghera ne resteraient pas une heure en vue du fort occupé par l'ennemi, que toute retraite serait coupée à la garnison de San Giuliano, les bâtiments ne pouvant demeurer sous le feu des batteries placées à la tête du pont, que les défenseurs de la batterie à la seconde Piazzetta masqueraient le feu de la troisième ligne de défense, et il conclut en demandant la destruction de San Giuliano. Cavedalis se rendit à la justesse de ces observations, mais dans le conseil de défense la proposition du colonel Ulloa rencontra une opposition très-vive, et ce ne fut qu'après plusieurs jours de débats, et à la suite des instances réitérées d'Ulloa qu'on commença la démolition de la petite île; il était déjà trop tard; l'ennemi s'en servit, comme on le verra par la suite, pour bom-

barder Venise, contre-battre Secondo et la batterie du milieu du pont.

Le même jour, 5 mai, arriva à Malghera la compagnie dalmate; ayant méconnu l'autorité du capitaine, elle fut désarmée par ordre du commandant du fort et renvoyée sous une escorte de gendarmerie à Venise, où le général en chef en prononça la dissolution.

Depuis la nuit du 4, l'ennemi s'était borné à lancer des bombes, des obus et des fusées, mais à de longs intervalles; comme son tir était lent et courbe, on pouvait jusqu'à un certain point éviter ses projectiles: le commandant de Malghera fit placer près du télégraphe, sur la casemate n° 1, une petite cloche et un factionnaire fourni par un détachement de six soldats intelligents doués d'une bonne vue; on leur avait parfaitement indiqué la position des 3 batteries ennemies. Ces batteries faisaient feu chacune à son tour de demi-heure en demi-heure, et, lorsque la sentinelle apercevait l'éclair et la fumée du tir, elle donnait immédiatement avec la cloche un signal aux travailleurs qui se mettaient à l'abri. Par ce moyen, on compta à peine un blessé par jour, tandis qu'auparavant on en comptait de 7 à 8. Au bastion 11, un jeune chasseur du Sile indiquait avec une habileté surprenante le lieu où devaient tomber les bombes; la garnison montrait chaque jour plus de confiance et sa hardiesse approchait de l'imprudence. Les jeunes miliciens volaient dès le matin aux avant-

postes de la lunette 13 pour provoquer l'ennemi à échanger des coups de fusil. Malgré les sévères défenses du commandant, il était difficile d'empêcher ces escarmouches. Les officiers y prenaient part avec un entrain plein de gaieté. C'était devenu un véritable passe-temps; le capitaine des sapeurs Martinelli s'y distingua. Le caporal Mania, qui avait déjà servi dans l'armée napolitaine, s'éloignait des avant-postes; il allait, en se dérobant à la vue de l'ennemi, jusqu'au canal Boa Foscarina et là, s'abritant derrière la chaussée, il tiraillait contre les soldats de la tranchée ennemie; comme il visait admirablement, chacun de ses coups portait juste. Malgré les centaines de balles qui tombaient autour de lui, le brave Calabrais ne quittait sa place qu'après avoir épuisé ses munitions et celles d'un de ses camarades, Calabrais comme lui, qui se tenait en arrière. Mania fut blessé dans la glorieuse journée de Mestre et une autre fois à Malghera.

Dans la nuit du 6 au 7, l'ennemi ouvrit à la sape volante la seconde parallèle, à la distance de 500 mètres des saillants des lunettes.

Pour retarder les travaux de l'assiégeant, le commandant imprima une nouvelle énergie aux attaques nocturnes des quatre compagnies dont il a été parlé plus haut. Il ordonna aussi dans cette même nuit au capitaine Debrunner d'envahir la seconde parallèle à la tête de la compagnie suisse et d'un détachement de vélites; les troupes couvertes par la chaussée du

canal de Mestre, attaquèrent avec vigueur de front et de revers la tête de la parallèle et en délogèrent les défenseurs. Elles se retirèrent, mais lentement, devant la réserve ennemie, protégées dans leur retraite par le canon de la lunette 13.

Le matin du 7, les assiégés commencèrent la construction d'un batardeau dans le canal de Mestre, pour inonder le terrain occupé par l'assiégeant; une flèche devait couvrir le poste placé sur la chaussée dudit canal. L'ennemi, sorti de la tranchée, attaqua impétueusement la chaîne des tirailleurs qui protégeaient ces travaux, il fut repoussé avec perte jusque dans sa tranchée.

Le même jour, le canon de la lunette 13 détruisit complétement la branche de la parallèle qui s'appuyait au canal.

Le matin du 8, le détachement du capitaine Debrunner renouvella l'attaque faite dans la nuit du 7.

Comme il y avait déjà deux jours que l'ennemi avait commencé sa seconde parallèle et que ses travaux paraissaient suspendus, on ignorait s'il poursuivait toujours la seconde parallèle, ou s'il avait été obligé de se retirer dans la première, afin de réparer les avaries causées par les pluies et par l'inondation artificielle. Le commandant, voulant éclaircir ces doutes, ordonna, pour la matinée du 9 mai, une vigoureuse sortie. Il y destina 660 hommes d'infanterie, 100 sapeurs avec les instruments nécessaires pour détruire et brûler les fascines des tranchées, un dé-

tachement d'artillerie avec trois épingares du calibre de 3. Les artilleurs étaient en mesure d'enclouer les pièces ennemies. Ces troupes furent disposées en deux colonnes ; l'une composée : de la compagnie napolitaine arrivée à Malghera dans la nuit du 8, et commandée par le capitaine Cappelli ; d'une compagnie de chasseurs du Sile ; de 2 compagnies des Bersaglieri lombards, d'un détachement de sapeurs, du détachement d'artillerie avec les deux épingares ; l'autre colonne de la compagnie suisse, d'une des Friulani, et d'une compagnie des vélites. Cette colonne, commandée par le major Rosaroll, devait sortir de la lunette 13 et tourner la parallèle sur la chaussée droite du canal de Mestre, tandis que la première, sortant de la lunette 12, devait monter sur le chemin de fer, et delà se partager en deux détachements, dont l'un, commandé par le major Sirtori, se dirigerait à gauche vers la Boa Foscarina, en tournant la droite de la parallèle, pendant que l'autre détachement, sous les ordres du major Cosenz, l'attaquerait de front. Les colonnes auraient dû se trouver à leur poste d'attaque dès la pointe du jour ; elles ne sortirent du fort que vers 4 heures ; l'attaque fut cependant vigoureusement menée ; l'ennemi, délogé de la parallèle, la laissa au pouvoir des assiégés ; le combat durait encore à 6 heures du matin, malgré l'infériorité numérique des combattants et l'arrivée de la réserve autrichienne. Le commandant de Malghera donna alors le signal de la retraite, qui s'opéra lentement et avec ordre sous

la protection du canon de la forteresse. Grâce à cette sortie, on apprit que l'assiégeant travaillait à débarrasser les tranchées des eaux qui les avaient à moitié submergées.

Les Vénitiens eurent 4 hommes tués, parmi lesquels le lieutenant de la compagnie napolitaine, Mengotta (Jean), et 26 blessés, notamment le major Cosenz, le capitaine Pigozzi, le lieutenant suisse Marco Debrunner.

Un épisode de ce combat mérite d'être raconté. Deux soldats de la colonne de droite, restés en arrière pendant la retraite, s'étaient couchés devant la lunette 13 pour esquiver la fusillade de la tranchée et le feu de la forteresse. On les croyait morts, et les Suisses essayèrent de les enlever pour les enterrer; mais les Autrichiens veillaient sur leur proie et tiraient impitoyablement sur quiconque s'approchait. Des soldats offrirent d'attendre la nuit et d'essayer, à la faveur des ténèbres, d'enlever leurs camarades; mais le capitaine des sapeurs Martinelli en appela sur-le-champ à quelques hommes de bonne volonté; il en réunit seize qui, s'abritant derrière de gros gabions qu'ils faisaient rouler devant eux, et protégés par le feu de la lunette 13 parvinrent sans encombre jusqu'aux deux hommes; l'un était réellement mort, mais l'autre n'avait pas encore cessé de vivre; il put même se rétablir par la suite de la léthargie où il était resté plongé pendant 11 heures. Un ordre du jour du commandant et la *Gazette de Venise* payèrent un juste

tribut d'éloges aux braves soldats qui avaient accompli cette périlleuse et chrétienne mission.

Le même jour, 9, on renvoya à Venise les bersaglieri lombards et les vélites, ces derniers composés en partie de jeunes gens peu capables de supporter les fatigues de la guerre.

Le 10, la compagnie suisse obtint l'autorisation d'aller se reposer six jours à Venise; elle avait rendu les plus grands services et pris part à toutes les sorties. On la remplaça provisoirement par un détachement de bersaglieri de la garde civique, armée de Stutzen.

Cependant l'ennemi avançait dans ses travaux d'attaque, et l'on distinguait de Malghera les nombreuses batteries qu'il établissait dans la seconde parallèle; elle se prolongeait plus à droite et remédiait aux défauts de la première. Le 11, l'assiégeant démasqua, près de Campalto, une batterie qui ouvrit le feu contre San Giuliano. Dans la nuit, la garnison du fort Manin fit une sortie pour reconnaître les travaux d'approche.

Le 12, les Autrichiens terminaient à Campalto une seconde batterie de 4 pièces, dirigée également contre San Giuliano, et les pirogues qui se trouvaient dans le canal de Campalto. Les boulets arrivaient jusqu'à la tête du pont de la Lagune, et menaçaient ainsi les communications entre Malghera et Venise; un travailleur en se rendant au fort, fut atteint en effet. Cependant, cette batterie n'avait pas assez de portée

pour résister aux feux des forts Manin et San Giuliano; en quelques heures elle fut réduite au silence.

Les travaux des Vénitiens n'étaient pas poussés moins activement; ils avaient déjà tracé les embrasures des batteries du front d'attaque et commencé à blinder les saillants des bastions 5, 6, 7; la batterie placée sur la casemate était terminée, elle faisait beaucoup de mal à l'ennemi. Quelques traverses avaient été élevées le long des courtines et des faces du front d'attaque. Enfin, on avait presque achevé de miner les deux lunettes 12 et 13.

Dans la matinée du 12, on envoya sur l'Oselino un détachement des chasseurs du Sile, et 30 artilleurs avec un chevalet à fusées pour inquiéter les travaux de l'ennemi à Campalto.

Cependant le général Pepe, prévoyant la nécessité d'abandonner le fort, réunit un conseil de guerre, afin de discuter d'avance les dispositions à prendre, lors de l'évacuation. Ce conseil, qu'il présida lui-même, était composé des ministres de la marine et de la guerre Graziani et Cavedalis, du général contre-amiral Bua, du colonel Milani, du lieutenant de vaisseau Mainardi, membre du conseil de défense, du général Armandi, directeur de l'artillerie et du génie; du général Paolucci, commandant de l'artillerie de terre; du colonel Fontana, directeur de l'infanterie et de la cavalerie; de l'intendant en chef de l'armée, colonel Marcello; du capitaine de vaisseau Raffaeli, inspecteur du 3e arrondissement militaire; du capitaine

de vaisseau Tiozzo, commandant la division maritime; du lieutenant-colonel Ronzelli, commandant le corps des sapeurs du génie; enfin, du lieutenant-colonel Marchesi, commandant l'artillerie de marine. De l'avis du général Cavedalis, on décida qu'il était opportun d'examiner si la défense de Malghera devait être continuée, et dans quelles circonstances il faudrait rendre ou évacuer le fort; mais on reconnut en même temps que cette question, à la fois pratique et militaire, ne pouvait être tranchée qu'avec le concours du gouvernement. Il est à remarquer qu'on omit de prendre l'avis du commandant du fort.

Le 14 au matin, on s'aperçut, non sans surprise, que l'assiégeant avait terminé, dans la nuit du 13, une immense tranchée qui s'étendait du chemin de fer au canal de la Boa Foscarina; les ingénieurs autrichiens avaient enfin découvert le véritable point d'attaque de la forteresse; cette tranchée embrassait le réduit Rizzardi, le bastion et la contregarde 11.

Le commandant de Malghera fit alors armer la face gauche du bastion 5, avec deux autres pièces de 18 et deux mortiers de 8, séparés par de grosses traverses. Il ajouta à l'armement de la face droite du bastion nº 1 deux canons de 12, et, à celui des deux faces de la contre-garde 11, deux obusiers de 6 et deux canons de 8.

Le 15, voyant que l'ennemi avait encore prolongé sa parallèle à droite, il envoya pendant la nuit une piro-

gue dans le canal de la Boa Foscarina pour prendre la parallèle de revers et d'enfilade.

Le 16 mai, le général Haynau, appelé au commandement de l'armée de Hongrie, fut remplacé par le général Thurn.

Le même jour, le lieutenant du génie Louis Valli, qui dirigeait les travaux d'une barricade devant la lunette 11, afin de couvrir les avant-postes placés sur la chaussée du canal de Mestre, fut blessé, et subit l'amputation de la jambe avec le plus grand courage; il mourut peu de jours après.

Dans la journée du 16, quatre bataillons du corps du siége furent envoyés dans la Romagne.

Les travaux des Autrichiens, par suite de la nature du terrain, n'avaient aucune régularité, et il était difficile aux assiégés de s'en faire une juste idée; le commandant, afin d'en avoir un croquis exact, profita du passage des courriers des dépêches pour envoyer en parlementaire le capitaine du génie Merlo, suivi d'un ingénieur lombard, qui portait l'uniforme de simple volontaire. Le capitaine devait, après le signal convenu et la cessation du feu, accélérer le pas afin de rencontrer le parlementaire ennemi à plus de moitié du chemin, et se rapprocher ainsi de la parallèle; pendant qu'il engagerait la conversation avec son adversaire, l'ingénieur aurait le temps d'examiner les travaux et d'en faire le dessin. Cet expédient réussit; mais le général Thurn écrivit au commandant qu'à l'avenir la rencontre des parlementaires aurait

lieu au milieu de l'espace qui séparait les avant-postes, et qu'ils ne pourraient plus être accompagnés.

Le commandant de Malghera, qui voyait l'ennemi s'approcher de plus en plus, lançait pendant la nuit dans les tranchées des assiégeants des espèces de pots à feu composés de telle sorte qu'ils descendaient lentement, et permettaient d'examiner à loisir les travaux de l'ennemi et de pointer l'artillerie avec précision.

Le 17, on aperçut derrière la première parallèle un dépôt de gabions et de fascines sur lequel les assiégés dirigèrent aussitôt des balles incendiaires et des fusées. L'ennemi riposta en jetant dans la place une grêle de bombes, d'obus, de fusées et de shrapnels.

Le lendemain une colonne autrichienne s'avança contre le fort Manin; mais les défenseurs, munis de deux chevalets à fusées, sortirent à sa rencontre, et, protégés par le canon du fort, l'obligèrent à la retraite. Dans le même temps, un détachement d'artilleurs de la division Boldoni pénétra jusqu'à la tranchée ennemie et y répandit la confusion et l'alarme.

Le 19 et le 20, les assiégeants engagèrent une vive fusillade avec les avant-postes. Ayant renoncé à la pensée d'emporter le fort Manin de vive force, ils ouvrirent le 20, contre ce fort, le feu des deux batteries établies à Campalto; elles furent réduites au silence, après trois heures de canonnade, par l'artillerie du fort et par les pirogues du canal.

Le soir, un parlementaire ennemi vint annoncer que

Bologne s'était rendue le 16 au général Wimpffen; le maréchal Thurn désirait savoir si la rebelle Venise était disposée à imiter cet exemple; mais le fort continuait de se défendre avec succès; la garnison de Treporti, commandée par le lieutenant de vaisseau Baldiscrotto, exécutait de son côté une sortie vigoureuse, repoussait l'ennemi et lui enlevait 100 bœufs qu'il ramenait des environs de Cavallino.

Le 21, un parlementaire autrichien transmit aux consuls étrangers l'invitation formelle de faire sortir leurs nationaux de Venise. 3000 personnes à peu près quittèrent la ville, qui était alors étroitement bloquée. L'escadre de l'amiral Dahlrup interceptait toute communication par mer. Les vaisseaux de guerre français et anglais obtinrent seuls le privilége de libre pratique, à la condition expresse de n'apporter aux assiégés ni vivres ni correspondances.

Le général Rizzardi, ayant appris que l'ennemi projetait une reconnaissance aux environs de son arrondissement, pour lui couper les vivres de ce côté, ordonna une sortie de Brondolo afin de prévenir les Autrichiens. Une colonne de 570 hommes, composée de quatre compagnies de la légion Euganeo et d'une compagnie du 2e régiment commandées par le colonel Morandi, s'avança, en longeant le Bacchiglione sur la droite de Brondolo, jusqu'au delà du territoire de la Bianca, vers Civé, Treporti et Corezecola.

La 2e colonne, commandée par le major Materazzo, composée de deux compagnies de la légion Euganeo, de

160 hommes de la légion des Alpes, formant 360 hommes, fut chargée d'explorer tout le territoire du centre, situé à droite et à gauche du canal de Valle, en y comprenant le bas Adige, Cavanella et le Gorzone.

La 3e colonne, sous les ordres du lieutenant-colonel Calvi et composée de 140 hommes de sa légion, devait battre le terrain sur la gauche entre Bussola, la mer et l'Adige.

La 1re colonne, après avoir repoussé un détachement ennemi près de Civé, s'avança jusqu'à Treporti, fit de nombreuses réquisitions sur tout le territoire environnant et ensuite se replia sur Brondolo.

La 2e suivit le mouvement de retraite de la première, mais tint toujours en respect l'ennemi posté à Cavanella sur la droite de l'Adige.

La 3e colonne franchit l'Adige, et, après avoir effectué ses réquisitions, se replia sur Porto Caleri et fit prisonnier un poste autrichien qui s'y trouvait. L'expédition ramena à Chioggia 300 bœufs, 4 porcs, 12 chevaux, beaucoup de vin, d'œufs et de volailles, et 8 prisonniers. Elle perdit un homme dans la rencontre de Civé et quatre traînards faits prisonniers.

A cette époque, les nombreux prisonniers autrichiens furent atteints du scorbut; le gouvernement s'empressa de les faire tous débarquer sur la côte d'Istrie. L'humanité et la générosité avec lesquelles ces malheureux furent traités pendant leur captivité prouve que les Italiens pratiquent noblement les lois de la guerre. Les prisonniers français à Rome et les

prisonniers autrichiens en Piémont n'ont jamais eu à se plaindre. Peut-on supposer que les Italiens, tombés au pouvoir de l'ennemi, aient trouvé près de lui le même accueil? Non, et l'on ose dire cependant que l'Italie en est encore à l'état barbare!

La construction des batteries de l'assiégeant devant Malghera avançait rapidement; les travaux, dans le fort, marchaient aussi, mais non pas avec toute la célérité nécessaire. Faute de sacs à terre et de gabions, dont l'arsenal n'avait envoyé qu'une quantité insuffisante, on était obligé de recueillir aux alentours du fort le peu de terre et de gazon qui s'y trouvait, afin de réparer les parapets et les traverses endommagés par les projectiles ennemis.

Le commandant, qui craignait d'être forcé d'abandonner les lunettes à la première attaque, fit fermer avec de grosses traverses les poternes qui conduisent de l'enceinte aux ouvrages avancés, en laissant seulement une petite ouverture qu'on pouvait boucher à l'aide de gabions. Le major Rosaroll et le capitaine Debrunner eurent ordre, lorsque le télégraphe donnerait le signal de la retraite, d'enclouer la grosse artillerie, de mettre le feu aux mines, puis de se retirer avec l'artillerie légère.

Le colonel Ulloa fit prévenir les commandants des batteries que l'ennemi renoncerait sans doute à l'achèvement de la 3e parallèle, et s'efforcerait de démonter l'artillerie du fort avec les batteries de la 1re et de la 2e parallèle. « Attendez-vous, disait-il, à

être salués bientôt de la plus magnifique canonnade, et disposez vos artilleurs à répondre au salut avec la même gentillesse. » *(Con lo stesso garbo.)*

En effet, le 24 mai, à 5 heures du matin, le major Sirtori prévint le commandant que l'ennemi démasquait ses batteries, et, un quart d'heure après cet avis, une grêle de projectiles de toute espèce, boulets, bombes, obus, shrapnels, fusées, tombait sur Malghera, déchirant les parapets et les murs, brisant les palissades, enfonçant les portes et les voûtes et répandant la mort de tous côtés.

21 batteries et plusieurs chevalets à fusées, placés entre les deux parallèles, faisaient feu à la fois. Les batteries étaient armées de 96 canons, de 24 obusiers dont 9 à la Paixhans, et de 31 mortiers, 150 pièces d'artillerie en tout, qui formaient deux demi-cercles de feu, arrivant de la Boa Foscarina jusqu'à Campalto, et embrassant ainsi tous les ouvrages de la forteresse. On tirait de 70 à 80 coups par minute, et l'on voyait en l'air de 16 à 18 bombes à la fois. Le front à l'occident et la gorge du fort étaient les plus maltraités. La casemate n° 1, où était le quartier général, et la batterie qui se trouvait au-dessus, servaient principalement de point de mire à l'assiégeant. Le fort ne répondait qu'avec 75 bouches à feu, les seules qui eussent vue sur les batteries ennemies. Au milieu de l'imposant fracas de 225 pièces d'artillerie, des éclats de bombes et d'obus et de l'épaisse fumée qui enveloppait toute la campagne, il

était difficile de surveiller tous les détails du combat, bien que le commandant se fût placé sur la batterie de la casemate n° 1, pour faire à ses artilleurs les signaux convenus; mais la bravoure des officiers et des soldats, le sang-froid des artilleurs, ainsi que l'intelligence des commandants des batteries, suppléaient à tout. Chacun fit son devoir, cependant; Cosenz, Sirtori et Rosaroll excitèrent l'admiration générale; on les voyait se multiplier, diriger le feu de l'artillerie, aider les artilleurs dans le service des pièces, porter au quartier général les rapports sur la marche de l'attaque et de la défense, et approvisionner constamment les batteries de munitions nouvelles. Un si bel exemple ne pouvait manquer de trouver des imitateurs. Le drapeau italien, qui flottait sur les remparts, était-il abattu par les projectiles ennemis, les artilleurs accouraient aussitôt pour le relever. Sans vouloir raconter ici tous les actes de courage qui signalèrent cette héroïque défense, nous dirons seulement que, à la lunette 13, trois artilleurs ayant été blessés à la fois, le chef, le servant et le pointeur, l'un mortellement, les deux autres de la manière la plus grave, trois jeunes artilleurs se présentèrent aussitôt pour les remplacer. Au bastion 5, un pointeur de l'artillerie Bandiera et Moro est tué par un boulet, deux autres ont ensuite le même sort, ce qui n'empêche pas un quatrième de leur succéder immédiatement dans ce poste périlleux.

Les chirurgiens n'étaient pas les moins exposés;

leur activité ne se démentit pas un seul instant, malgré le bruit étourdissant de l'artillerie auquel ils étaient peu habitués; à chaque instant on entendait retentir ce cri : « l'ambulance, » et il n'était pas répété une seconde fois; les officiers de santé se précipitaient au milieu des boulets pour secourir les blessés. Quels douloureux souvenirs! Tant de jeunes et vigoureuses existences brisées, tant de corps mutilés, tant de souffrances endurées pour aboutir à une irremédiable défaite! sans compter l'insulte et la dérision réservées aux braves que la mort avait épargnés. Mais non, il ne sera pas dit que tant de sang aura été versé en vain, que toutes ces douleurs resteront sans écho; ce sont de précieuses semences qui germeront tôt ou tard, et qui promettent à la patrie italienne une nouvelle moisson de défenseurs.

Dans la journée du 24, l'assiégeant démonta 17 pièces en moins de 2 heures, rasa jusqu'au sol la batterie de la casemate n° 1, contre laquelle il avait dirigé 12 bouches à feu, fit sauter plusieurs dépôts de poudre, ruina les murs d'une des deux grandes poudrières et coula à fond deux barques chargées de munitions, qui étaient dans le canal militaire à la gorge du fort; il fallut alléger une autre barque des munitions qu'elle contenait et les jeter à l'eau. La casemate n° 1 éprouva aussi de grands dommages; onze hommes y furent blessés cejour-là, parmi lesquels était le major Tolotti, commandant les compagnies Bandiera et Moro.

Dans la garnison, qui était de 2047 hommes, il y eut également ce jour-là 150 hommes hors de combat, 49 morts et 100 blessés. Le major Francesconi et le lieutenant des canonniers de marine, Barberani, étaient du nombre de ces derniers. Du côté de l'ennemi, 3 batteries et plusieurs canons furent démontés. A l'entrée de la nuit, l'assiégeant ralentit son feu, ce qui permit de réparer les parapets du front d'attaque; on désarma les ouvrages qui n'avaient pas été attaqués pour remplacer les affûts et canons hors de service.

Le 25 au matin, le feu recommença de part et d'autre avec la même énergie; mais celui de l'ennemi augmentait d'intensité à mesure que celui des Vénitiens s'affaiblissait. Les canonniers combattaient sur les batteries, presque à découvert, faute de sacs à terre. Les casemates aux saillants des bastions 5, 6 et 7 étaient devenues impraticables, et il fallut les détruire complétement, parce que les éclats de bois éloignaient les artilleurs. On n'avait pu rétablir la batterie sur la casemate n° 1. Le fort Manin ripostait, mais avec 3 pièces seulement. Le réduit Rizzardi et la batterie des Cinque-Archi avaient à peine 2 pièces en état de servir. Le parapet du bastion 10 n'existait plus, et ses pièces étaient toutes démontées. Le chemin couvert n'avait plus de palissades; les 2 pièces de campagne postées derrière la traverse du chemin de la contre-garde 11, étaient renversées et leurs affûts brisés. Le bastion n° 1 pouvait encore se défendre, mais il ne commandait plus exactement la contre-garde 11,

et son artillerie ne plongeait pas bien sur les travaux des assiégeants. Le front à l'occident, si exposé en cas d'assaut, était en très-mauvais état, et ne ripostait que faiblement. Les ponts de communication avaient disparu ; les voûtes des casemates et des magasins s'étaient écroulées, et les bombes avaient formé de grands et profonds entonnoirs. On manquait complétement de sacs à terre et de fascines, tout l'approvisionnement ayant été consommé pour réparer les immenses dégâts de l'attaque du 24. Les pertes de la garnison en morts et en blessés étaient considérables. Le commandant lui-même avait reçu au pied un éclat de bombe. Il n'y avait plus que 1742 hommes disponibles, dont 700 pour le service des bouches à feu, 400 pour celui de la place, les avant-postes, la garde du chemin couvert du front d'attaque ; 160 hommes au fort Manin, et 482 hommes au repos ou en réserve. Les communications avec Venise étaient presque interrompues. La défense de Malghera devenait impossible, et on allait bientôt être forcé d'y renoncer.



CHAPITRE XI.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Le commandant de Malghera réunit un conseil de guerre. — Son rapport au gouvernement. — Réponse du gouvernement. — Projet d'évacuation de Malghera. — Décret du gouvernement pour l'évacuation du fort. — Alarme des artilleurs. — Retraite de Malghera. — Entrée des Autrichiens à Malghera. — La garnison de San Giuliano abandonne son poste. — Explosion de la poudrière. — Réponse aux critiques sur l'évacuation de Malghera et sur le projet de la destruction du pont dans la Lagune. — Les Autrichiens s'établissent sur le pont et à San Giuliano. — De la seconde ligne de défense. — Son nouvel armement.

Vu l'état critique de Malghera, le gouvernement écrivit le 25 au colonel Ulloa qu'il avait la conviction que, le matin du 27, l'ennemi monterait à l'assaut par plusieurs points, et *qu'il était grand temps d'évacuer le fort et de se retirer sur la seconde ligne de défense.* Le colonel fit appeler les commandants des corps de la garnison et les deux directeurs du génie et de l'artillerie.

Aux premiers, il demanda des informations précises sur l'esprit des miliciens et sur l'état réel des troupes.

A l'unanimité, ils répondirent : que les soldats étaient extrêmement fatigués et dans l'impossibilité d'entreprendre aucun service de corvée; que le détachement affecté au transport des vivres et des munitions pour les ouvrages et forts détachés était réduit

à 18 hommes; enfin, que la garnison tout entière sentait un impérieux besoin de repos.

Le directeur du génie assura que les dommages faits aux fortifications étaient irréparables, faute de travailleurs et de temps, par suite également du manque d'ustensiles, sacs à terre, fascines.

Le directeur de l'artillerie fut d'avis que, si l'arsenal pouvait envoyer journellement deux fois plus de munitions qu'à l'ordinaire, l'artillerie serait en mesure de continuer la lutte. Bien que le nombre des bouches à feu qui étaient hors de service fût considérablement réduit, la consommation des munitions se trouvait plus que doublée, en raison de l'état du sol devenu impraticable pour les chariots. Transportées à bras, il s'en perdait beaucoup. De plus, comme l'un des deux grands magasins avait été très-endommagé par le feu de l'ennemi, il avait fallu en retirer les munitions et les répartir entre les batteries et les réserves où elles étaient encore très-exposées. Le commandant, qui voulait se borner à recueillir des renseignements, ne jugea pas à propos de faire dresser par le conseil un procès-verbal de ces avis. D'après ce qu'il avait appris des chefs de service, il informa le gouvernement et le général en chef qu'il croyait encore la résistance possible, s'il lui était envoyé des travailleurs civils, des sacs à terre, des fascines et des munitions. Le gouvernement lui répondit qu'il n'était pas en mesure de satisfaire à sa demande, que rien n'était prêt et qu'aucun travailleur ne voudrait

affronter un tel danger. Il répéta que l'ennemi avait certainement l'intention de donner l'assaut au fort dans la journée du 27 (ce qui a été confirmé ensuite par le rapport du maréchal Thurn à Radetzki); il ajoutait que les défenseurs de Malghera avaient assez fait pour l'honneur militaire et terminait sa dépêche en demandant, sans délai, un projet d'évacuation combiné de telle sorte qu'il offrît, avec le moins de danger possible, les moyens de sauver la plus grande partie du matériel de guerre. Le colonel Ulloa se décida, néanmoins, à résister encore jusqu'à la veille de l'assaut, c'est-à-dire toute la journée du 26, et à n'évacuer le fort que dans la nuit. Il écrivit au gouvernement et au général en chef, qu'avant de se retirer il désirait un décret, et le lendemain Manin lui envoya le décret suivant :

« Le gouvernement provisoire de Venise;

« Considérant que Malghera est une forteresse artificielle qui ne pourrait résister à un nouvel assaut tenté par un ennemi acharné qui dispose de nombreux soldats et d'un matériel de guerre formidable;

« Considérant que les exigences de l'honneur militaire sont complétement satisfaites par les preuves signalées d'habileté, de courage et de persévérance données par la garnison de Malghera et par son vaillant commandant, en repoussant les assauts les plus rudes sans cesse répétés, et en portant dans les rangs ennemis les plus graves dommages;

« Considérant que des motifs de stratégie, et no-

tamment le besoin de ménager nos ressources militaires et financières, pour prolonger la résistance, exigent que la défense de Venise soit restreinte dans ses limites naturelles, où Venise est vraiment inexpugnable.

« Après avoir entendu le général en chef et les préposés aux départements de la marine et de la guerre,

« Décrète :

« 1° Le fort de Malghera sera évacué;

« 2° Le colonel Girolamo Ulloa, commandant du fort, est chargé de l'exécution du présent décret.

« Le président, Manin.

« Venise; le 26 mars 1849. »

Le jour même de la réception de ce décret, le colonel Ulloa envoya son projet de retraite, qui fut approuvé.

Le 25, une heure avant le coucher du soleil, il avait été prévenu par le major Cosenz qu'un grand mouvement se remarquait dans les tranchées, qui semblaient remplies de troupes. Il défendit de faire feu avec l'artillerie de la face gauche du bastion 5 et de la contre-garde 11, mais ordonna de charger ces pièces à mitraille, afin de repousser l'assaut s'il était tenté.

Une pièce de 8 fut placée derrière les ruines du chemin couvert, à l'angle de l'épaulement de ladite

contre-garde; la réserve se coucha à terre, le long des faces de la contre-garde, point par où l'ennemi pouvait le plus facilement monter à l'assaut. Le commandant reconnut dans cette circonstance la nécessité absolue d'abandonner le fort; les avant-postes placés sur le chemin de fer, ayant aperçu les mouvements des Autrichiens, se retirèrent avant d'en avoir reçu l'ordre, et il fallut les remplacer par un détachement de 21 Suisses et 18 Napolitains; on ne put disposer que d'une centaine de chasseurs du Sile de la réserve. Heureusement que l'ennemi ne s'avança pas, espérant sans doute s'approcher, dans la nuit du 25 au 26, du réduit Rizzardi, et s'en emparer le jour même pour couper la retraite et livrer l'assaut le 27.

Dans la nuit du 25, l'assiégeant répara ses batteries, se bornant à lancer des bombes et des obus à de longs intervalles. De leur côté, les assiégés firent leur possible pour mettre l'artillerie en état de continuer la lutte le lendemain.

Aux premières lueurs du 26, le feu recommença des deux côtés avec toute l'énergie des jours précédents.

Dans la matinée, le commandant du fort réunit les commandants des corps et du front d'attaque, ainsi que les directeurs de l'artillerie et du génie, et leur fit part des dispositions à prendre pour évacuer le fort pendant la nuit, en leur recommandant le secret le plus absolu. Il ordonna que la retraite com-

mencerait à sept heures du soir, par échelons et avec un intervalle d'une heure entre chacun d'eux; la garnison du fort Manin et les canonniers des bastions 7, 8 et 9 et de la lunette 14 formaient le premier échelon; ils devaient passer par la chaussée gauche du canal militaire et arriver au bord de la Lagune, vis-à-vis San Giuliano, pour s'embarquer. Ils avaient ensuite à débarquer deux compagnies des chasseurs du Sile à San Giuliano, et le reste à Venise. Le second échelon, composé de l'infanterie casernée à Malghera, se retirerait par le pont. Le troisième, composé des artilleurs et des détachements d'infanterie des bastions 4 et 6, des lunettes 12 et 13, devait se retirer également par le pont. Le quatrième échelon, formant l'arrière-garde, se composerait des détachements du réduit Rizzardi, de la batterie des Cinque Archi et de la contre-garde 11. Ces ouvrages devaient être évacués les derniers, afin d'assurer la retraite de la garnison; car ils étaient les plus exposés aux surprises de l'ennemi.

Le major Merighi, qui remplaçait Francesconi, commandait la garnison du fort Manin; le major Mezzocapo, les artilleurs des bastions 7, 8, 9 et de la lunette 14; le major Cosenz, les artilleurs du front d'attaque; le colonel Galateo, l'infanterie, et le major Sirtori l'arrière-garde. Afin de dissimuler autant que possible ce projet de retraite, les commandants des batteries reçurent l'ordre, dès 5 heures du soir, de faire tirer successivement chaque batterie, à l'inter-

valle d'une demi-heure, en commençant le tour par la gauche, c'est-à-dire par le réduit Rizzardi, jusqu'au fort Manin, qui pouvait alors avoir le temps de faire feu deux fois jusqu'à 9 heures.

Cet ordre devait être exécuté ponctuellement, afin que l'ennemi ne pût concevoir aucun soupçon en n'entendant plus le canon du fort Manin ainsi que celui des autres batteries. Il aurait pu expliquer leur silence comme une conséquence du feu successif des batteries. De plus, si le feu du fort Manin cessait à 9 heures et ne recommençait qu'à 11 heures, l'ennemi n'aurait pu se douter, durant cet intervalle de silence, d'un événement extraordinaire, et cet intervalle était suffisant pour évacuer le fort.

Afin de gagner du temps et d'obtenir encore plus de sécurité, chaque batterie devait tirer au 4e tour, en laissant à quelques pièces des mèches de durée différente, selon le temps assigné à chaque décharge; de cette façon on pouvait encore gagner deux heures. Pour consommer cette grande quantité de munitions que l'on ne pouvait expédier à Venise, chaque batterie devait faire trois ou quatre décharges par pièces, et il était enjoint aux artilleurs, avant de se retirer, d'enclouer les canons auxquels on ne laissait pas de mèches.

Malgré le feu de l'ennemi et d'incroyables difficultés, on put conduire à Venise deux pièces de 24, deux obusiers de 8 et une barque chargée de poudre; une autre barque remplie de munitions fut coulée par un boulet ennemi.

Le capitaine d'état-major Carrano, attaché au commandant du fort, avait reçu l'ordre d'aller à San Secondo, après le coucher du soleil, et, lorsque le feu de l'ennemi se serait ralenti, de réunir les barques préparées à cet effet, et de les placer au bord de la Lagune en face San Giuliano.

Le 26, à 6 heures du soir, pendant que l'ennemi foudroyait le fort, on vit tout à coup les artilleurs courir en criant : *Trahison! l'infanterie nous abandonne*. En effet, les ordonnances des officiers s'éloignaient avec les malles de ces derniers. Cette panique n'eut d'autre cause que l'imprudence d'un officier qui avait divulgué le secret de la retraite, et la légèreté de quelques autres officiers qui criaient aux artilleurs placés sous leurs ordres d'avoir à multiplier les décharges pour consommer les munitions. C'est ainsi que se propagea la nouvelle de l'évacuation du fort; les officiers de l'infanterie songèrent à sauver leurs équipages, ce qui alarma justement les artilleurs.

A un si grave péril, il fallait apporter de prompts et énergiques remèdes. Le commandant fit placer un détachement de l'infanterie de marine derrière le bastion 10, avec l'ordre de faire feu sur quiconque essayerait de sortir du fort. On battit la générale; les artilleurs reçurent l'assurance que le bruit d'une prochaine retraite était faux. On déclara aux chefs des corps d'infanterie que, le secret étant divulgué, il serait imprudent de se retirer dans la nuit. Ils devaient

tenir leurs troupes sous les armes jusqu'à ce que l'ordre se fût rétabli. Cependant les commandants de l'artillerie, du génie et des fronts d'attaque, dont on connaissait la prudence, l'intelligence et la bravoure, furent secrètement prévenus de maintenir les dispositions arrêtées pour l'évacuation du fort. A 9 heures du soir, le premier échelon se réunit en silence, et se retira comme il avait été convenu. Le bataillon du Frioul, placé près de la contre-garde 9, et loin des fronts d'attaque, eut ordre de se retirer par le canal militaire en suivant le premier échelon, ce qui s'exécuta sans que les troupes renfermées dans les casernes ou placées sur les batteries s'en aperçussent.

Une heure après, le commandant se transporta aux casernes des chasseurs du Sile, du bataillon Galateo, du détachement de marine, et dirigea ces troupes par le pont de la Lagune. La garnison remarqua le départ du second échelon; mais chacun resta tranquille à son poste; les artilleurs, que l'obscurité et le silence de la nuit rassuraient contre une attaque des ennemis, comprirent que le moindre désordre pouvait les compromettre, et ils se résignèrent, bien qu'avec regret.

Le troisième échelon suivit le second une heure après; il se composait des artilleurs des bastions 1, 5, 6, et des lunettes 12 et 13, de la compagnie suisse et de 300 hommes de la réserve, ainsi que d'un détachement de la garde civique, et d'un autre de canon-

niers civiques, commandés par le capitaine Degli Antoni, qui fut blessé pendant la retraite.

Comme il ne restait plus dans le fort que l'arrière-garde, le commandant ordonna au major Sirtori de se retirer avec elle et d'aller prendre le commandement du fort San Giuliano.

Le major Sirtori, accompagné du major Cosenz, qui voulut le suivre, parcourut le fort pour recueillir les blessés.

L'évacuation, commencée à 9 heures, était terminée à une heure et demie du matin. Les majors Sirtori et Cosenz, et quelques soldats, quittèrent le fort les derniers. Le commandant, après s'être assuré que l'arrière-garde avait opéré sa retraite, se dirigea vers la batterie du Piazzale; puis, fit mettre le feu aux mines. Il y avait 6 fourneaux entre la tête du pont et la première piazzetta; 10 entre celle-ci et la seconde; 3 entre cette dernière et la batterie de la piazzetta du milieu du pont.

Nous croyons nécessaire de répondre ici à certains écrivains qui ont blâmé l'évacuation du fort, et prétendu qu'il fallait attendre que la brèche fût praticable et repousser un assaut, selon les lois de la guerre. Ces écrivains ne connaissaient ni Malghera ni les conditions où se trouvait Venise.

Entre autres lois sur la défense des places fortes, la plus sévère émane de la république française en 1792. Cette loi dure, mais juste, a trait à la cession et non à l'abandon d'une forteresse, et il n'en pouvait

guère être autrement, puisque, d'après l'investissement, les défenseurs sont tôt ou tard obligés de capituler s'ils ne sont pas secourus. Mais ne vaut-il pas mieux chercher à surprendre la vigilance de l'ennemi en rompant la ligne de blocus pour se sauver, ou exécuter heureusement sa retraite après avoir fait une défense honorable, que de prolonger la résistance de quelques jours, au risque de perdre la place avec ses défenseurs? C'est un devoir, pour une garnison assiégée, de résister jusqu'à la dernière extrémité, lorsqu'il s'agit, en se sacrifiant elle-même, d'assurer la victoire, ou la retraite de l'armée. Ainsi, Masséna, par sa longue défense de Gênes, contribua à la victoire de Marengo; sans cet obstacle, le général autrichien aurait eu le temps de rejoindre Melas, et d'attaquer Napoléon, qui aurait été infailliblement battu. La place de Soissons, en ouvrant, en 1814, ses portes à Blücher, arracha des mains de Napoléon une belle victoire.

La but de la guerre étant de faire le plus de mal possible à l'ennemi avec le moindre dommage pour soi-même, il faut, quand on a 2 positions, 2 places, 2 retranchements à défendre, abandonner le point qui est le moins résistant. Tel est le parti auquel s'arrêta le gouvernement de Venise, qui ne voulut pas courir la chance d'un assaut et exposer ainsi la garnison de Malghera au danger de capituler, ou d'être passée par les armes; il n'ordonna du reste la retraite sur la seconde ligne de défense que quand on eut re-

connu l'impossibilité de garder la première. Ce fut sur cette seconde ligne qu'on arrêta l'ennemi pendant trois mois; si on l'abandonna plus tard, c'est qu'on n'avait plus ni vivres ni munitions. A ceux qui mettent en avant que, Malghera étant une place entourée de murs, l'ennemi devait ouvrir la brèche, employer les moyens ordinaires, qui sont indiqués par la science des siéges, et en obtenir enfin la cession, nous répondrons que les lois de la guerre n'ont pas ici leur application; qu'on ne saurait considérer Malghera comme une place forte, puisqu'elle était dépourvue d'une muraille assez bien munie pour arrêter les premiers efforts de l'ennemi. Ce fort n'était qu'une longue tête de pont ouverte au sud-ouest; pour y entrer par la gorge, l'ennemi n'avait qu'à emporter le réduit Rizzardi; il ne lui restait plus alors à franchir qu'un fossé avec un chemin couvert. Les enceintes de la forteresse étaient fort basses, et l'ennemi pouvait aisément en escalader les murs lorsqu'il aurait comblé les fossés avec des claies et des fascines, ce que la marée basse lui permettait de faire. Comment, avec de si faibles moyens de défense, et une garnison réduite à 1700 hommes seulement, répandus sur une ligne d'environ 1800 mètres, repousser les assauts d'une armée de 16 000 hommes concentrés sur deux ou trois points ?

Les assiégeants disposaient d'un parc de 50 bouches à feu, de plusieurs batteries de fusées et de

24 000 hommes, tandis qu'un fort comme Malghera n'aurait exigé qu'une armée de siége se montant à 20 000, c'est-à-dire à un chiffre 7 fois plus considérable que celui des assiégés, et un parc de 80 bouches à feu, ou 4 pièces pour chaque millier d'hommes.

En dernière analyse, il ne s'agissait ni de céder Malghera ni de capituler, mais de sauver la garnison, dont l'existence importait absolument à la défense de Venise. Quelques écrivains affirment que la retraite de Malghera s'opéra sans ordre et avec précipitation (Voy. *Novare et Venise en* 1849, par Lemasson, et *Souvenirs de la guerre d'Italie*, par le général Shoenhals). Quand 1700 hommes mettent quatre heures et demie à opérer leur retraite, peut-on légitimement les accuser de désordre et de précipitation? Il est vrai que les soldats composant le premier échelon, arrivés au bord de la Lagune, s'empressèrent de s'embarquer, afin d'arriver plus vite à San Giorgio et à Venise; les barques étant fort exposées aux boulets ennemis, les autres détachements sortis du fort couraient aussitôt sur le pont en se jetant à droite et à gauche pour éviter le feu! Pouvaient-ils marcher au pas sous une pluie de projectiles, et seraient-ils accusés d'avoir précipité leur retraite, pour avoir voulu dégager le plus promptement possible le front des batteries qu'ils couvraient eux-mêmes?

Les échelons qui rentraient à Venise n'avaient ni à combattre ni à manœuvrer, mais seulement à battre promptement en retraite, afin de débarrasser le front

de la seconde ligne de défense. Tandis qu'un échelon profitait de l'obscurité pour rentrer au pas de course à Venise, les autres restaient fermes sous les armes, et près des pièces placées en face de l'ennemi. L'arrière-garde ne s'éloigna que deux heures et demie après le départ de la garnison.

On a dit encore que si l'ennemi se fût aperçu de l'abandon de Malghera, il serait entré à Venise pêle-mêle avec les fuyards. Comment aurait-il osé les poursuivre, sans s'emparer d'abord du réduit Rizzardi, de la batterie des Cinque Archi et de la contre-garde 9, qui ne furent évacués qu'à minuit? Il aurait pu sans doute monter à l'assaut, et écraser l'arrière-garde; mais une grande vigilance conjura ce danger.

Malghera tomba enfin au pouvoir de l'ennemi après vingt-neuf jours de tranchée ouverte, et les Autrichiens avouèrent eux-mêmes que « les casernes n'étaient plus qu'un monceau de ruines, les parapets et les traverses un tertre informe. Les bombes avaient fait de profondes excavations en entonnoir; on ne voyait que débris d'affûts, de canons démontés et couverts du sang des canonniers! Un Autrichien témoin oculaire raconta ce qui suit: « J'entrai à onze heures et demie « dans le fort de Malghera; de toutes parts on suivait « la trace des terribles ravages causés par le bombar- « dement. A mesure que j'avançais, la scène de- « venait de plus en plus horrible. Il est difficile de « se faire une idée exacte de l'état auquel le fort a été « réduit. Tous les trois ou quatre pas, on tombait

« dans un trou creusé par une bombe. Le sol était « semé de mitraille, et il n'y avait pas une seule « construction qui ne fût un monceau de ruines ; tous « les canons étaient hors de service. Il faut rendre « *honneur à l'honneur*. La garnison de Malghera s'est « vaillamment conduite, et tous ici le reconnaissent. « Aucune troupe au monde n'aurait pu prolonger la « résistance plus longtemps qu'elle ne l'a fait. » (Voy. *Gazette d'Augsbourg.*)

Pendant le siége, les Autrichiens avaient lancé 74 000 projectiles de toute sorte, dont 60 000 au moins les trois derniers jours. De leur côté, les assiégés en avaient consommé 80 000 ; leur perte était d'environ 100 morts et 400 blessés, plus du cinquième de la garnison. De ce nombre, étaient le commandant de la forteresse, 3 majors, 6 capitaines, 4 lieutenants, un ingénieur. Sur 120 canonniers, il y eut 29 morts ou blessés ; sur 100 hommes de la garde civique, moitié fusiliers et moitié artilleurs de Saint-Marc, il y eut 26 morts ou blessés, dont 10 des premiers et 16 des seconds.

L'artillerie de Malghera eut 155 hommes hors de combat, presque le tiers de la perte totale. Sur les 400 blessés, 300 moururent peu de temps après. La perte de l'ennemi fut beaucoup plus considérable ; on apprit par la suite qu'il y avait, le 17 mai, 2200 blessés dans les hôpitaux de Trévise.

L'assiégeant ne s'était pas aperçu de la retraite, il et continua son feu contre Malghera, tout en

achevant la construction de la troisième parallèle, d'où il comptait sortir pour monter le lendemain à l'assaut. Le 27 mai, à cinq heures du matin, une patrouille de chasseurs styriens approcha du glacis de la forteresse ; ne voyant personne aux avant-postes, et au chemin couvert, elle y pénétra. A sept heures, l'ennemi occupa Malghera.

Le major Sirtori prit le commandement de San Giuliano, dont la garnison était composée de 50 Hongrois, de 2 compagnies de chasseurs du Sile et d'un détachement d'artillerie; cette garnison saisie de panique, après l'évacuation de Malghera, se réfugia en désordre à Venise. Sirtori, resté avec 12 hommes seulement, s'aperçut bientôt que l'ennemi plaçait des canons et des chevalets à fusées pour contre-battre ses batteries, et cherchait à lui couper la retraite ; il fit alors enclouer les pièces, détruisit les affûts, prépara une mèche allumée qui communiquait à la poudrière, puis se retira à San Secondo. Un détachement autrichien, commandé par un officier du génie, vint occuper l'îlot. Il y était à peine établi que l'explosion le fit sauter ainsi que les fortifications.

On a dit qu'il aurait mieux valu défendre San Giuliano pendant quelques jours, pour arrêter l'ennemi au bord de la Lagune, et donner ainsi aux travailleurs le temps de démolir le pont (Voy. *Novare et Venise en* 1849, par Lemasson). La garnison de San Giuliano avait compris qu'il était impossible de défendre l'îlot, aussi l'évacua-t-elle avant que l'ennemi atteignît les

barques restées à couvert, ce qui aurait coupé la retraite. N'est-ce pas la meilleure justification du plan soumis par le commandant de Malghera le 5 mai à Cavedalis? Mais, en admettant que la garnison se fût sacrifiée comme les 300 Spartiates en restant à son poste, elle ne pouvait, avec ses 12 canons tournés vers la gorge de Malghera, arrêter l'ennemi que pendant quelques jours. Or, pour démolir le pont, il fallait plusieurs mois. On verra plus tard que, du 28 mai au 13 juin, on détruisit à peine 8 arches du pont. Ces arches étaient fort éloignées de Malghera, et le feu de l'ennemi ne pouvait atteindre les travailleurs; mais on s'imagine facilement les dangers et les difficultés que l'on aurait eu à surmonter pour démolir les arches placées près de la tête du pont qui était occupé par les Autrichiens.

Le 27, l'ennemi s'empara des entonnoirs que l'explosion des mines avait faits aux premières arches du pont; à couvert, dès lors, des feux de la 2e ligne de défense, il commença la construction de ses batteries. Il prit de nouveau possession de San Giuliano, y éleva des fortifications pour sa garnison et quelques batteries, afin de contre-battre celles du Piazzale et de l'îlot San Secondo. Les Vénitiens s'occupèrent de compléter l'armement de la 2e ligne de défense et d'en corriger les défauts. Cette ligne, commandée par le général Ulloa, consistait en une batterie de 7 pièces, dont 5 du calibre de 24 et 2 de celui de 36, construite au milieu du pont sur une longueur de 36

mètres, avec 100 mètres de profondeur (cette batterie, dite du Piazzalc, était placée sous le commandement du lieutenant-colonel Cosenz); de l'îlot San Secondo, commandé par le lieutenant-colonel Sirtori, situé à 150 mètres en arrière et à 120 mètres à droite de la batterie du Piazzale; d'une division de bâtiments légers, composée d'une prama, d'un radeau avec un mortier de 8 pouces, et de 6 pirogues armées chacune d'un canon de 30. Cette division, commandée par le capitaine de corvette Sangredo (Jean), fut ancrée en travers du canal maritime, entre les batteries du Piazzale et San Secondo. Une autre division, commandée par le capitaine de corvette Viscowich, et composée d'une prama et de 6 trabaccoli, fut placée devant San Giorgio in Alga, entre le pont et cet îlot.

L'état-major de cette 2e ligne de défense fut le même qu'à Malghera; on y adjoignit seulement le lieutenant-colonel Rosaroll et le lieutenant de vaisseau Rota (Louis). A l'exception de l'état-major du commandant, tous les officiers et soldats faisaient leur tour de service avec ceux de la garnison de Venise.

Le gouvernement, par suite de l'absence de la plupart de ses officiers du génie et de l'artillerie employés au siége de Malghera, avait dû confier la direction des travaux de la 2e ligne de défense à des officiers de marine; ce qui explique les défauts qu'on remarquait dans l'armement et les fortifications de cette

ligne. Pour les corriger, il fallut de grands travaux et beaucoup de temps.

Le flanc droit de la batterie du Piazzale était bas; aussi son terre-plein était-il exposé aux tirs d'enfilade et en écharpe de l'artillerie de San Giuliano. La poudrière n'était ni blindée ni défilée du parapet. Comme les pièces montées sur des affûts de marine étaient placées entre les embrasures, leur champ de tir se trouvait restreint; il n'y avait ni mortiers, ni traverses pour défiler à l'entrée de la batterie et le pont, ni logements blindés pour la garnison.

L'îlot de San Secondo, armé de 5 pièces montées sur affûts de marine, n'était pas disposé pour croiser ses feux avec ceux de la batterie du Piazzale. Il avait en plus deux mortiers de 8 et une poudrière sur laquelle on avait écrit : *Qui non si conservano polveri* (ici on ne conserve pas de poudres). Bien que ce bâtiment fût voûté et à l'épreuve des bombes, sa façade était en regard de San Giuliano et exposée aux boulets rouges de l'ennemi. Le terre-plein des fortifications était d'un niveau inférieur à celui du pont, et on ne pouvait le défendre qu'avec des tirs en arcades. Enfin la garnison manquait d'abris.

On doit ajouter que les décombres des fourneaux de mines ayant rempli la Lagune sous les arches du pont, l'ennemi y avait trouvé une tranchée commode; ses flancs étaient couverts par les pilastres, et les décombres du pont en formaient le parapet. Il y établit facilement des batteries à mortiers. Les arches

étant à environ 1200 mètres de la batterie du Piazzale, on ne pouvait atteindre l'assiégeant qu'en tirant à ricochets sur le pont. On avait négligé de miner les arches les plus voisines de cette batterie, ce qui aurait creusé un fossé en avant.

Pour obvier à tous ces inconvénients, on démolit, à l'aide de la mine, huit arches du pont devant la batterie; on en exhaussa le flanc droit, afin de construire une grande traverse sur son terre-plein, ainsi que deux autres en arrière qui garantissaient les communications avec le pont; les pièces furent mises en barbette, et l'on construisit un blindage pour la garnison, ainsi qu'une poudrière à l'épreuve.

A San Secondo, on éleva une butte de polygone pour défiler le magasin à poudres; on construisit deux grands blindages pour les troupes, un magasin et deux réserves pour les munitions; la batterie fut prolongée sur la gauche, afin de mieux croiser ses feu avec ceux du Piazzale; le rempart fut exhaussé, les pièces montées sur affûts de place et de côte et mises en barbette; l'armement fut accru de deux mortiers de 10 pouces.

La batterie Pie IX, en troisième ligne, fut détruite et remplacée par un retranchement, dont le commandement fut calculé sur celui de la batterie du Piazzale, afin de découvrir le terrain devant elle. Le retranchement fut composé d'une batterie armée de cinq pièces de 24, et liée, à droite et à gauche, par deux chemins couverts, aux batteries San Marco et

Carlo Alberto. Ce retranchement, qui ressemblait à un front bastionné, formait la dernière ligne de défense, séparée de la seconde d'environ 1500 mètres. Un petit tunnel, placé au milieu du retranchement, communiquait avec le pont. Entre ce dernier et l'îlot de San Giorgio, le commandant fit commencer la construction d'une batterie sur pilotis, pour contre-battre celle que l'ennemi traçait aux Bottenighi, et prendre d'enfilade les travaux entrepris par les Autrichiens sur le pont; mais le temps et les ressources manquèrent; il fallut en suspendre l'exécution, les travailleurs étant trop maltraités par les batteries ennemies.



CHAPITRE XII.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Les Autrichiens ouvrent le feu contre le pont et contre Venise. — Expéditions des Vénitiens contre San Giuliano. — Événement tragique.— Séances de l'Assemblée vénitienne. —Correspondance officielle entre Manin et les puissances étrangères. — Lettre du ministre de Bruck à Manin. — Revue militaire à la place Saint-Marc. —Entreprises des Autrichiens au sud de la Lagune. — Combat sur le pont de la Lagune.— Expédition contre la batterie des Bottenighi. — Attaque de San Giuliano par les Vénitiens. — Vaillante défense des Trabaccoli. — Tentatives des Autrichiens sur le littoral de Chioggia. — Journée du 13 juin. — Attaque des avant-postes sur la Brenta et du littoral de Chioggia par les Autrichiens. — Observations critiques des travaux autrichiens. — Alliance de la Hongrie et de Venise contre l'Autriche.

Dans la nuit du 27 mai, les Autrichiens armèrent une batterie de 2 mortiers à la tête du pont, une autre semblable à San Giuliano, et une de 2 obusiers derrière les arches du pont et à la hauteur de cet îlot. Le feu de ces trois batteries commença le matin du 28 et se continua jusqu'au 12 juin, sans causer de dommages aux fortifications et à la ville, les bombes arrivant à peine au bord de la Lagune. On riposta à de longs intervalles. La batterie du Piazzale tirait à ricochet avec ses canons, pour déloger l'ennemi placé derrière les arches du pont, et lançait, avec ses deux mortiers, des bombes à San Giuliano; San Secondo se taisait, n'étant pas

encore réarmé; les 2 divisions navales tiraient contre le pont, en prenant d'enfilade les travaux de l'ennemi. La division de droite était fort exposée; aussi le 29 se retira-t-elle derrière San Secondo; mais elle reprenait son poste pendant la nuit, en alternant le service de ronde avec la division de gauche, pour éviter les surprises.

Le commandant ordonna, pour la nuit du 29 mai, une expédition contre San Giuliano. Elle se composait de 5 pirogues et d'un détachement de 50 hommes d'élite de la garnison de San Secondo, placé sous les ordres du lieutenant-colonel Sirtori. Il avait pour instructions de se rapprocher à tir de mitraille de San Giuliano, en tournant la batterie des deux obusiers, et de déloger l'ennemi. Celui-ci laissa approcher les pirogues à une distance de cent pas, et commença un feu vif d'artillerie et de mousqueterie, auquel on riposta avantageusement. Mais Sirtori s'aperçut que San Giuliano était fort bien fortifié et défendu par une bonne garnison. Après une heure de combat, il crut prudent de se retirer. Les deux pirogues commandées par les braves Nostromo Cima et Remondino (Antoine) soutinrent intrépidement la retraite par un feu nourri. Les Vénitiens n'eurent que 6 blessés.

Le 30 mai, il se passa un fait héroïque, dont la suite fut fatale. Étienne Agostino, simple maçon, et un de ses camarades, avaient demandé au général Ulloa la permission d'aller mettre le feu aux fourneaux situés

sous les arches du pont où l'ennemi s'était placé. Ils s'avancèrent avec prudence pour accomplir cette généreuse entreprise; mais ils trouvèrent l'ennemi sur ses gardes. Le lendemain, Agostino y retourna seul, avec la permission du lieutenant-colonel Cosenz, commandant de la batterie. Il s'avançait avec précaution, lorsque sa barque échoua; il se jeta alors à la nage pour continuer sa route; mais les Autrichiens l'aperçoivent et le repoussent à coups de fusil; Agostino lutte en vain contre le courant; épuisé de fatigue, il fait des signes de détresse; l'officier qui dirigeait les travaux devant la batterie du Piazzale le recueille dans sa barque et le conduit devant le général Ulloa, auquel il déclare que, l'ayant vu s'avancer vers les Autrichiens, il l'avait poursuivi et arrêté malgré le feu de l'ennemi. Le malheureux Agostino, exténué de fatigue et étourdi de cette effroyable accusation, peut à peine indiquer par signes ses dénégations.

Sur la déclaration de l'officier, Agostino est remis en barque, confié à la garde des gendarmes, et déféré au comité de surveillance. Pendant la route, revenu à lui, il raconte qu'il avait reçu d'un officier en lunettes (c'était Cosenz qui portait des lunettes) la permission d'aller mettre le feu aux fourneaux; mais la nouvelle d'une trahison s'était répandue, et la barque, à peine arrivée à Canareggio, fut assaillie par la multitude devenue féroce à la vue de celui qu'elle prenait pour un espion. Agostino est arraché des

mains des gendarmes et mis en pièces. Cosenz accourait pour proclamer l'innocence de cet infortuné, il était trop tard ; Agostino n'était plus qu'un cadavre.

Dans la séance du 2 juin, l'illustre Tommaseo demanda que l'État se chargeât de la famille d'Étienne, et qu'une inscription ainsi conçue fût placée dans un lieu public.

« Ad Agostino Stefani muratore che offerse la vita
« Per dar fuoco là dov' era il nemico sul ponte
« E per isbaglio fu sospettato dai suoi ed ucciso
« Venezia pose questa memoria con gratitudine
« addolorata. Giugno, 1849[1]. »

L'Assemblée adopta cette proposition à l'unanimité.

Manin, voulant connaître l'opinion de l'Assemblée sur sa politique extérieure, la convoqua le 31 mai, pour lui communiquer sa correspondance officielle avec les puissances étrangères. Le 5 mai, en répondant à la dépêche de Radetzki, il avait demandé pour Venise une existence politique convenable. Il avait fait la même demande à la France et à l'Angleterre, après la défaite de Novare. Il fit part des offres de Kossuth, relatives à une alliance avec la Hongrie. Le président hongrois engageait les Vénitiens à résister jusqu'au mois de juillet, leur promettant pour

[1] A Augustin Étienne, maçon, qui donna sa vie pour aller mettre le feu au milieu même des ennemis, et par erreur fut tué par les siens comme suspect, Venise élève cette pierre en souvenir de douleur et de reconnaissance. Juin 1849.

cette époque un secours en argent, des troupes et deux frégates à vapeur achetées en Angleterre.

L'Assemblée prit alors la résolution suivante :

« L'Assemblée décrète, au nom de Dieu et du peuple :

« Art. 1er. — Les milices de terre et de mer ont bien mérité de la patrie par leur bravoure; le peuple a bien mérité de la patrie par ses sacrifices.

« Art. 2. — L'Assemblée, confiante dans le courage des milices, et sûre de la persévérance du peuple, renouvelle le décret du 2 avril 1849, et déclare en conséquence qu'elle persiste à résister à tout prix (*resistere ad ogni costo*).

« Art. 3. — Le président est autorisé à continuer les négociations diplomatiques, sous la réserve de la ratification de l'Assemblée. »

Le peuple accueillit ce décret avec enthousiasme.

Le même jour, 31, le ministre autrichien de Bruck écrivit à Manin, en lui annonçant qu'il serait le lendemain à Mestre, avec tout pouvoir de son gouvernement pour ouvrir des négociations. Manin lui envoya, en qualité de négociateur, Calucci et Foscoli, membres de l'Assemblée.

Le 1er juin, Manin et le général Pepe passèrent la revue de la garnison de Malghera, sur la place Saint-Marc. Le peuple couvrit de ses bravos les milices, et spécialement les compagnies Bandiera et Moro, et le détachement suisse. De tous côtés on répétait le cri : *Resistere ad ogni costo!* ce qui était comme une

nouvelle sanction du décret de l'Assemblée. C'est ainsi que le peuple répondait à la fermeté héroïque de ses représentants, qui furent toujours les dignes interprètes de la belle et admirable reine de l'Adriatique. Plus on lui demandait de sacrifices, plus elle se montrait disposée à s'immoler gaiement et simplement.

Le 3 juin, l'ennemi essaya de débarquer à Portofossone; mais il fut repoussé par un détachement de 200 hommes d'Italia libera. Dans la même nuit, 3 bateaux à vapeur autrichiens s'approchèrent du littoral de Chioggia et canonnèrent infructueusement les batteries Lombardo, Sotto Marina et Caroman. Le soir du 4, l'ennemi revint à la charge, en attaquant par mer et par terre la batterie située à l'embouchure de la Brenta, et les avant-postes de Ca-Naccari, Busola et Ca-Duse. Il échoua des deux côtés.

Le 5, le feu de la batterie du Piazzale fit sauter un dépôt autrichien de poudres et de bombes.

Dans la nuit du même jour, le général Ulloa fit avancer, à peu de distance de la seconde piazzetta du pont, deux barques montées par un détachement d'artillerie de marine, muni de raquettes, lesquelles ouvrirent un feu vif contre l'ennemi.

Le 6, les Autrichiens avaient presque terminé une batterie de 4 pièces de 24, située aux Bottenighi, qui prenait d'enfilade la division navale ancrée dans le canal de San Giorgio in Alga. Le commandant de la

ligne de défense chargea le capitaine Talento de la détruire. Celui-ci, à la tête de 50 soldats de marine, et protégé par le feu de deux pirogues, débarqua aux Bottenighi, sous le feu de l'ennemi ; mais le terrain, boueux et coupé de canaux, l'empêcha de parvenir jusqu'à la batterie, et il se retira avec 4 soldats blessés. En même temps, deux autres pirogues furent envoyées contre San Giuliano et les batteries du pont; malgré le mauvais temps et un vent violent qui soufflait dans la Lagune, malgré le feu de l'ennemi, la pirogue *Valente* s'avança jusqu'à tir de mitraille, ouvrit son feu et causa de grands dommages.

Le 7, la batterie du Piazzale, ayant été complétement armée, commença à tirer et fit sauter un dépôt de munitions à San Giuliano.

Dans la nuit du 8, la pirogue *l'Euridice*, commandée par le lieutenant Pozzati, attaqua San Giuliano et soutint le combat jusqu'au jour. Le brave commandant et un matelot furent blessés. A cette attaque, l'enseigne Basevi se distingua particulièrement.

Le 9 au matin, la batterie des Bottenighi ouvrit son feu contre les trabaccoli, qui ripostèrent sans bouger de leur ancrage. Mais la batterie étant de beaucoup supérieure, les trabaccoli furent obligés de changer de position. L'enseigne de marine Basevi, qui commandait le trabaccoli n° 9, couvrit la manœuvre de la division et resta seul exposé au feu. Le général Ulloa donna alors l'ordre à la division de se retirer hors de la portée du canon. Elle avait combattu à l'ancre

pendant deux heures, et les trabaccoli furent atteints par 62 boulets. Honneur au major Radaeli et aux braves marins qui coopérèrent si efficacement à la défense du pont!

Après cette attaque, les deux divisions restèrent pendant le jour hors de la portée du canon; mais elles escarmouchaient la nuit contre les batteries ennemies, et faisaient des reconnaissances dans les canaux de la Lagune.

Tout en poussant leur attaque sur le pont, les Autrichiens menaçaient la position de la Brenta et le littoral de Chioggia; leur but était de diviser les forces des Vénitiens et d'exciter des désordres dans cette ville qui souffrait plus que Venise des maux de la guerre : car l'ennemi, avec sa flotte, avait détruit son commerce de cabotage et de pêche, uniques ressources des habitants. Mais, si Chioggia ne manifesta pas le même enthousiasme que Venise, elle se montra animée de la même haine contre les Autrichiens.

Les travaux et la démolition des huit arches du pont avançaient lentement; l'évacuation de Malghera avait abattu le courage de quelques officiers généraux, qui ne montraient plus toute l'activité nécessaire. L'ennemi ne perdait pas son temps et poursuivait ses travaux avec une grande énergie. Dans la nuit du 12, il termina l'armement de sept batteries : une à Bottenighi de 4 pièces de 24; 2 à droite et à gauche de la tête du pont; celle de droite de 5 pièces de 24, l'autre de 3 de 24; une de 3 mortiers de 60 liv. grès,

un peu en arrière, et une de 2 obusiers en avant, à la hauteur de San Giuliano; 3 dans cet îlot, un de 4 pièces de 24, 2 de 18, et un de 4 mortiers de 60 liv. grès, enfin une batterie de 4 pièces de 24 à Campalto.

Le 13, à 7 heures du matin, il les démasqua et ouvrit son feu contre Venise et contre la batterie du Piazzale et San Secondo. Les bombes atteignirent les premières maisons de la Lagune, le quartier de Canareggio et l'hôpital militaire de Santa Chiara. Le drapeau noir, qui flottait sur les murs, ne garantit pas les pauvres malades. Ne servit-il pas de point de mire aux artilleurs autrichiens?

Plusieurs barques transportant les décombres des arches en démolition furent coulées bas, de sorte qu'au lieu d'un fossé creusé devant la batterie, il se forma un passage commode pour y arriver. Il fallut employer les matelots des deux divisions navales pour obvier à cet inconvénient, et ils parvinrent, malgré le feu de l'ennemi, à détruire les barques et à transporter les décombres ailleurs. Les artilleurs ripostèrent avec l'imperturbable sang-froid qu'ils avaient montré à Malghera. Signalons en passant le courage du brave lieutenant-colonel Cosenz qui continua à commander sa batterie bien que blessé; du canonnier de marine Tommasi (Louis) qui, blessé aussi, ne voulut pas quitter sa pièce; de Chelli-Ange, Bolonais, enfant de 12 à 14 ans, qui aidait à pointer un mortier de 12 dans l'îlot San Secondo; d'un jeune enfant de 12 ans, Zannetti de Venise, qui sans sourciller, mal-

gré le fracas de l'artillerie, distribuait du vin et du pain aux artilleurs, lorsqu'un boulet vint lui emporter la tête.

Les nombreux historiens de la révolution italienne n'ont pas manqué de faire ressortir les services des ministres et des chefs militaires. Mais qui a songé à écrire l'histoire du soldat et du citoyen, histoire si glorieuse et si vraie !

La batterie du Piazzale, qui resta intacte pendant la journée du 13, reçut le nom de San Antonio, en l'honneur de la fête de ce saint très-vénéré à Venise.

L'ennemi attaqua simultanément ce jour-là les avant-postes de Ca-Naccari et Ca-Lino sur la Brenta, et canonna le littoral du midi avec ses bateaux à vapeur.

Le feu continua sur le pont des deux côtés et sans interruption jour et nuit jusqu'au 15 juillet; seulement la nuit il se ralentissait, parce qu'on réparait les dommages des batteries.

L'assiégeant déploya une grande activité dans la construction de ses batteries, une admirable précision et beaucoup de sang-froid dans son tir. Mais il fit preuve d'une intelligence médiocre dans la direction de ses travaux et dans les attaques. La première chose à faire pour s'emparer de Venise, était d'abord d'éloigner les deux divisions navales, et pour cela il fallait, dès le 28, ouvrir le feu des batteries à Bottenighi, Campalto et San Giuliano. En quelques heures, on aurait obtenu le résultat désiré; il fallait ensuite

former un grand dépôt près des premières arches du pont, et partir de là en se couvrant avec des traverses pour arriver jusqu'au second Piazzale, situé à environ 1000 mètres du grand Piazzale du milieu du pont. On devait établir sur ce point une forte batterie et la prolonger à droite et à gauche de la Lagune, en se servant des débris des arches abattues, de fascines, de claies, de sacs à terre pour combler le lit de la Lagune. Cette batterie aurait tiré de plein fouet contre San Antonio et San Secondo. Au lieu d'agir ainsi, les Autrichiens établirent de petites batteries l'une devant l'autre, de façon à ne pouvoir faire usage que de tirs en arcade, qui sont très-incertains et peu dangereux. Ainsi, les tirs à ricochet de la batterie San Antonio ne manquaient pas d'atteindre la seconde batterie s'ils manquaient la première. A San Giuliano il fallait élever un cavalier pour se mettre au même niveau que San Antonio, et dominer San Secondo. Comme il n'est guère possible d'avancer rapidement sur le pont, on aurait dû construire des batteries flottantes qui se seraient approchées, à mesure que le feu des adversaires se serait affaibli. Ces batteries, qui auraient pu être construites à Vérone, seraient arrivées par le chemin de fer à Mestre et à Malghera, et pouvaient être amenées par eau dans la Lagune. Les barques du lac de Garde et de Mantoue eussent ainsi été utilisées.

Pendant le combat, le gouvernement et l'Assemblée de Venise continuaient leurs fonctions avec calme

et intelligence. Depuis le 21 mai, Manin avait reçu une nouvelle lettre de Kossuth, datée du 20 avril, et qui lui annonçait sa nomination de président-gouverneur de la Hongrie et la proposition d'une alliance entre les deux peuples. Manin envoya à Ancône le vice-président de l'Assemblée, Ludovico Pasini, pour traiter des conditions de l'alliance; en voici les bases : continuer la guerre contre l'ennemi commun; engagement des deux États de ne pas traiter isolément avec l'ennemi sans s'être entendus. Venise devait se défendre deux mois encore avec ses propres ressources. Après ce délai, elle recevrait du gouvernement hongrois l'argent nécessaire à l'entretien d'une légion hongroise et deux frégates à vapeur.

Ces conditions furent acceptées par l'Assemblée dans sa séance du 16 juin, mais il était trop tard. La Hongrie succomba avant d'avoir pu secourir Venise, et cette ville héroïque eut, dès le commencement de sa révolution jusqu'aux derniers jours de sa défense, à supporter tous les mécomptes.



CHAPITRE XIII.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Pouvoir suprême conféré à la commission militaire. — Le général Pepe en est nommé président.— Ses actes. — Explosion de la poudrière. — Les lieutenants-colonels Cosenz et Rosaroll. — Injustes soupçons du peuple contre la commission d'approvisionnements. — Manin exhorte le peuple. — Activité et intelligence de Cozenz et Virgili. —Mutations dans le 3e arrondissement militaire. — Le lieutenant-colonel Boldoni. — Préparatifs des Autrichiens pour attaquer Brondolo. — Continuation de la lutte sur le pont. — Mort de Rosaroll. — Négociations de Manin avec l'Autriche. — Décret de l'Assemblée de Venise. — Désordres dans la ville. — Projet de levée en masse. — Expédient de Manin. — Nouvelle commission d'approvisionnements. — Combats sur le Pont. — Mort du capitaine Coluseck. — Surprise de la batterie San Antonio par les Autrichiens. — Continuation des combats sur le pont. — Les Autrichiens essayent de bombarder Venise avec des ballons. — Seconde explosion de la poudrière. — Combats sur la Brenta. — Les Autrichiens abandonnent les travaux devant Brondolo. — Reconnaissances militaires. — Un brûlot vénitien attaque la frégate Venere. — Attaque de la batterie Lombardo par les Autrichiens.

Les Vénitiens étaient mécontents des ministres de la guerre et de la marine, auxquels ils attribuaient les malheurs qui les accablaient; car le peuple, en ces moments suprêmes, demande toujours des victimes. Une pétition couverte de signatures fut présentée à l'Assemblée pour exiger un changement dans la direction de la défense.

L'Assemblée nomma le 16 juillet une commission composée de Tommaseo, Avesani, Benvenuto, Sirtori, Baldisserotto et Ulloa, qui furent chargés de faire un

rapport sur l'état de la défense et d'aviser aux moyens de la conduire énergiquement. Cette commission, d'après les révélations des ministres de la guerre et de la marine, acquit la conviction que la défense était aux abois. Elle proposa la nomination d'une commission militaire, ce que l'Assemblée législative, l'armée et le public approuvèrent unanimement ; on plaça dans cette commission le général Ulloa, le lieutenant-colonel Sirtori et le lieutenant de vaisseau Baldisserotto, qui eurent le droit de statuer souverainement sur tous les faits de guerre.

Sirtori et Baldisserotto exerçaient une grande influence sur les clubs et dans la ville. La révolution avait réveillé chez le premier les instincts belliqueux, et il quitta la soutane pour l'épée. Jeune, ardent, intrépide, d'une impassibilité merveilleuse au milieu du péril, de principes sûrs, mais enclin à l'opposition, il était fait pour commander plus que pour obéir, se rangeant difficilement à l'opinion des autres, bien que subtil et profond dans la discussion ; éminemment propre à l'opération de guerre la plus hasardeuse comme au coup de main le plus audacieux, il possédait toutes les qualités qui conviennent au commandement dans les temps de révolution. Le jeune officier de marine Baldisserotto était plein de courage et d'ardeur ; doué de beaucoup d'instruction et d'intelligence, il aimait, dans les assemblées, à jouer le rôle d'opposant, quoique calme, raisonnable et réfléchi dans les affaires.

La commission militaire déclara, dans une proclamation adressée aux Vénitiens, que son intention était de se conformer au décret par une résistance à outrance; qu'elle n'avait accepté le redoutable mandat de défendre Venise que parce qu'elle avait une confiance entière dans l'inébranlable résolution du peuple comme dans le courage des milices et de la garde nationale et dans sa propre fermeté; qu'un refus lui aurait semblé pusillanime; elle terminait en faisant appel à la concorde et à l'union. Les ministres de la guerre et de la marine se trouvaient seuls remplacés. Le commandement en chef de l'armée restait intact; cependant le général Pepe crut devoir protester; mais, sur la désignation de la commission militaire, Manin l'appela à la présidence de ladite commission; et ce choix fut approuvé par l'Assemblée.

C'est à cette occasion que le général Pepe publia le remarquable ordre du jour suivant :

« Soldats de terre et de mer, défenseurs de tous grades pour l'indépendance italienne dans la Vénitie!

« Appelé à la présidence de la commission militaire investie par l'Assemblée de suprêmes pouvoirs, je viens vous rappeler, au moment solennel où l'ennemi a déjà mis le pied dans la Lagune, que c'est un devoir pour tous de montrer un courage encore plus invincible que celui que vous avez déployé dans les journées de Mestre et de Malghera. La force a pour base la discipline, et celle-ci l'aveugle obéissance,

plus nécessaire encore dans les grades élevés; car l'exemple venant de haut est plus utile que dans les grades inférieurs. Je punirai inexorablement toutes les fautes. Quiconque, en ces circonstances décisives, ne justifierait point la confiance de la patrie, en abandonnant, sous quelque prétexte que ce soit, le poste que les conditions de la guerre rend plus périlleux, serait coupable du crime de haute trahison.

« Mais ce sont des récompenses que vous saurez mériter, et celles que vous recevrez de moi et de vos compatriotes, seront les plus glorieuses que vous puissiez recueillir, car elles passeront à la postérité.

« L'Europe et l'Italie ont les yeux sur vous! Les fastes de Venise, si célèbres pendant quatorze siècles, vont recevoir un nouvel éclat de votre valeur! Montrons-nous à la hauteur des destins de ce sol classique. Faisons en sorte qu'au delà des monts tout homme de cœur puisse dire : « Pourquoi n'ai-je pu « prendre part aux souffrances et aux dangers de la « vaillante et héroïque Venise! »

« Le général Pepe.

« Venise, le 18 juin 1849. »

La commission, qui réunit tous les pouvoirs militaires avec celui du commandement en chef, s'occupa activement de maintenir la discipline dans l'armée, et de faire exécuter ponctuellement le service de place. Elle organisa une police dirigée par le major Materazzo, et institua un conseil de guerre

pour juger sans appel les crimes de trahison et de conspiration. Le conseil prenait connaissance de tous les crimes et délits militaires, et répartissait les poursuites entre les différents conseils particuliers. Des règlements en harmonie avec les institutions libérales et les codes militaires furent promulgués, en attendant le nouveau code que l'avocat Corsi était chargé de rédiger.

Une division navale, sous les ordres d'un des plus habiles officiers de marine, le capitaine de corvette Bucchia, se réunit dans le port de Malamocco. Bucchia reçut l'ordre écrit de sortir du port et d'attaquer l'ennemi; la commission lui ordonna de vive voix de rompre le blocus à tout prix, même au risque de se faire couler. Il accepta cette belle mission avec reconnaissance. Les compagnies Bandiera et Moro furent organisées en compagnies d'ordonnances, tout en conservant leurs statuts particuliers. Leurs grades furent reconnus en récompense des services qu'ils avaient rendus pendant le siége de Malghera. Le lieutenant-colonel Mezzacapo, inspecteur du matériel d'artillerie, eut le commandement de ces deux compagnies d'élite. Le personnel de l'artillerie fut augmenté d'hommes recrutés dans la légion des vélites. On nomma officiers du génie les ingénieurs lombards, qui s'étaient parfaitement instruits à Malghera et au camp retranché de Brondolo, où ils se rendaient à tour de rôle tous les quinze jours. Une compagnie composée d'habitants de la terre ferme

fut chargée d'approvisionner Venise, au moyen de la contrebande. On confia les transports militaires dans la Lagune, et l'approvisionnement des postes de la seconde ligne de défense, à une autre compagnie de 200 individus, recrutés parmi les contrebandiers et matelots.

Le lieutenant-colonel de marine Marchesi présida une commission de chimistes qui devait étudier les moyens de fabriquer de la poudre : les fabriques et les citoyens durent remettre dans les 48 heures les quantités qu'ils possédaient; on recueillit le salpêtre du sédiment des tonneaux, des vieux murs, des écuries; des récompenses furent promises à ceux qui en découvriraient des dépôts. On appliqua à la fabrication de la poudre, afin de la rendre plus active, le système dit révolutionnaire, et on y employa des volontaires choisis dans l'armée.

500 travailleurs, réunis à la station du chemin de fer, confectionnaient des sacs à terre et des fascines; les batteries purent en avoir 10 000 par jour. Les négociants de la ville fournirent des toiles et des balles de coton. On parvint ainsi à restaurer la nuit la batterie de San Antonio qui était démolie tous les jours. Quoiqu'elle n'eût que 7 pièces, elle en reçut, durant la défense, jusqu'à 30, qui remplaçaient les canons démontés.

Le 18 juin, le lieutenant-colonel Cosenz succéda au général Ulloa dans le commandement de la 2ᵉ ligne de défense. Le lieutenant-colonel Rosaroll fut nommé

commandant de la batterie San Antonio. Cosenz était un jeune officier d'artillerie de beaucoup de talent et d'instruction; Italien dans l'âme, modeste jusqu'à l'exagération, d'un esprit droit et juste, généreux, désintéressé, enthousiaste, il sut braver tous les dangers, partager avec le soldat toutes les fatigues, et donner constamment l'exemple du plus intrépide courage. Rosaroll, patriote ardent, que la révolution rendit à la liberté et à sa famille après 15 ans de captivité, avait une âme de fer; d'une bravoure à toute épreuve, vif, impétueux, il avait besoin de mouvement et d'action, c'était le Bayard italien. Le major Virgili, brave et savant officier, qui se fit remarquer à l'expédition du Conche et au siége de Malghera, fut nommé commandant de l'îlot San Secondo. Le major Carrano, un des officiers les plus intelligents de l'armée et des plus braves, et écrivain distingué, eut le commandement en second. Le capitaine Cattabeni, qu'on avait distingué à l'expédition du Cavallino et à Malghera, eut celui de l'îlot San Giorgio in Alga. Le major Seismit, officier des plus distingués, très-instruit et très-intelligent, chef d'état-major du 1er arrondissement militaire, fut nommé secrétaire de la commission. Le capitaine Campi, et ensuite le brave major Mathieu, lui succédèrent dans cette fonction.

Le 19 juin, vers 10 heures du soir, Venise, toutes les îles, le camp ennemi, l'escadre qui bloquait le littoral, entendirent une effroyable explosion. Un im-

mense nuage noir s'élevait de l'îlot la Grazia situé à un mille de la piazzetta de Venise. La poudrière venait de sauter! la cause de ce grand désastre resta inconnue. On se hâta d'y remédier. A la nouvelle de ce malheureux événement, une foule immense accourut sous les balcons du palais du gouvernement, vociférant des menaces contre la commission d'approvisionnements; dans les moments de détresse le peuple ne prête que trop facilement l'oreille aux accusations que les propagateurs de désordre ne manquent jamais de faire circuler.

Cette commission, composée d'hommes honorables, avait cependant rendu les plus grands services; elle avait eu soin de ne livrer à la consommation que les denrées introduites au moyen du vaste système de contrebande organisé dans la Lagune; elle en avait facilité l'entrée en supprimant les droits d'octroi et en instituant des primes pour l'introduction des bestiaux. Par ces sages mesures, on réussit à ne toucher aux grands dépôts de vivres faits dès l'origine de la révolution que lorsque le blocus devint très-rigoureux.

Manin, indigné des accusations lancées contre ces honnêtes gens, répondit par cette terrible et courageuse apostrophe : « Votre conduite est-elle digne de citoyens de Venise? Mais vous n'êtes pas le peuple, vous n'en êtes que le rebut; jamais je ne modèlerai mes actes sur les caprices d'un ramassis de perturbateurs; je ne me réglerai que d'après le vote des représentants du vrai peuple de Venise. Quant à vous, je vous dirai la

vérité, quand bien même vos fusils et vos poignards seraient dirigés contre ma poitrine. Maintenant que vous êtes avertis, faites en sorte de vous retirer tous! » La foule, confuse, se retira aux cris de : *Vive Manin!*

Les fortifications de la seconde ligne de défense furent agrandies et améliorées, grâce à l'activité et à l'intelligence de Cosenz et de Virgili. L'îlot de San Secondo reçut un armement de 16 pièces, 2 de 18, 3 de 36, 4 de 24, 2 obusiers de 8 et 5 mortiers. On plaça sur le pont, derrière la batterie San Secondo, 3 nouvelles traverses, dont les 2 premières furent armées d'un canon de 24 et la 3e d'un obusier de 8; une autre batterie de 5 pièces fut construite à 500 mètres en arrière de San Antonio.

Sur ces entrefaites, on apprit que l'ennemi songeait à attaquer le fort de Brondolo. La commission militaire prononça dans son ordre du jour de l'armée l'admission à la retraite de Rizzardi et de Morandi. Le brave lieutenant-colonel Sartori fut appelé au commandement de Brondolo, et le lieutenant-colonel Boldoni fut nommé commandant supérieur de Brondolo et de la ligne de la Brenta. Ce jeune officier d'artillerie était un ardent patriote, d'une grande bravoure, fidèle à son devoir et à sa conscience, sévère dans la discipline, veillant avec sollicitude aux besoins du soldat, aimé et respecté de tous. Son activité était prodigieuse, même dans les plus petits détails. Le colonel Noaro, plus ancien de grade au 3e arrondissement, en reçut le commandement provisoire.

Boldoni remit en parfait état le fort de Brondolo, protégea l'embouchure de la Brenta en ajoutant aux fortifications de nouveaux ouvrages; grâce à sa vigilance, la chaussée du naviglio Nuovissimo fut à l'abri d'un coup de main.

Cependant le général Kerpan devait, avec 5000 hommes, attaquer Brondolo. Il occupa la ligne de Porto Fossone à l'embouchure de l'Adige jusqu'au canal Nuovissimo, et établit à Ca-Naccari son parc d'artillerie composé de 4 obusiers de 8, 2 de 6, 8 canons de 24, 2 de 12, 4 de 6, 4 mortiers, 6 chevalets à fusées et 80 fourgons. Il réunit plusieurs bateaux dans le canal de la Busola, fit tracer une route pour transporter son artillerie de San Anna à la Busola, à Ca-Grassi, à Ca-Duse; une autre route unissait Fossone à ces différents points. Le matériel de guerre arrivait sur des barques à Porto Fossone, et on le distribuait ensuite par terre entre les différents dépôts.

Bien que le terrain fût impraticable pour des travaux de siége, l'ennemi réussit, à force d'art et de patience, à ouvrir des communications entre les canaux et les chaussées, et à les rendre solides et praticables au moyen de planches et de fascines. Il parvint ainsi à construire 4 batteries; 2 sur la traverse de Ca-Grassi; une à gauche du canal de la Busola, et le 4e à Ca-Duse. Les batteries devaient forcer le passage de la Brenta vers son embouchure et attaquer ensuite Brondolo et son camp retranché.

Dès que les batteries de mortiers furent armées,

l'ennemi ouvrit son feu, en attendant qu'il eût surmonté l'obstacle qui empêchait le transport des pièces de 24, et des gros obusiers. Les batteries de la rive gauche de la Brenta ripostèrent avec avantage, sans toutefois arrêter les travaux, ni éteindre le feu des Autrichiens.

La lutte continuait jour et nuit sans interruption sur le pont; seulement le soir le feu se relentissait un peu, parce qu'il fallait réparer les dommages du jour; mais l'ennemi avait l'avantage, quoique ses batteries fussent moins solides et moins bien établies que celles de ses adversaires; ces derniers, obligés de ménager leurs munitions, ne répondaient pas avec le même succès.

Dans la nuit du 20, les Autrichiens dirigèrent un feu violent contre la batterie San Antonio, sans pouvoir la démanteler, comme ils en avaient l'intention. L'assiégé y perdit 3 hommes, dont le lieutenant des sapeurs Sormanni, un sergent d'infanterie de marine Padoano, et deux blessés.

Le 23, plusieurs bombes tombèrent près du grand moulin à farine, le seul dont pouvait disposer la commission des subsistances. Venise eût été dans le plus grand embarras s'il avait été détruit. Aussi les Autrichiens dirigeaient-ils principalement leurs bombes de ce côté de la tête du pont de la Lagune. Le gouvernement fit entourer le moulin de grosses balles de coton, et y plaça un détachement de la garde nationale qui devait empêcher que quelques partisans de

l'Autriche songeât à l'incendier. Pendant le bombardement, 22 boulets ou bombes tombèrent près de et sur ce moulin.

Le 25, l'ennemi mit 3 autres pièces en batterie à la tête du pont. Ce jour-là fut blessé le lieutenant de cavalerie Capocci, fils de l'astronome napolitain.

Le 27, l'ennemi redoubla d'efforts contre la batterie San Antonio, désespéré de la voir plus forte que jamais, malgré le nombre des projectiles dont il l'accablait. Il réussit enfin à détruire son flanc droit, démonta 3 pièces, coula à fond plusieurs bateaux qui se trouvaient aux épaulements de la batterie, fit sauter un magasin contenant 500 charges de canon, et tua ou blessa 11 canonniers. Mais tous ces malheurs ne purent parvenir à ébranler la résolution des braves défenseurs de la batterie. Leur vaillant commandant Rosaroll les encourageait de sa présence; il criait aux artilleurs de riposter avec fureur au feu de l'insolent Croate. Un drapeau à la main, il le montrait aux Autrichiens en les provoquant à tirer, lorsqu'un boulet le frappa à l'épaule. Il mourut deux heures après dans les bras du général Pepe, et au milieu de ses camarades, désolés de voir s'éteindre une si précieuse vie. Le gouvernement et le peuple de Venise suivirent le cercueil de Rosaroll à l'église Saint-Marc, où l'on fit de somptueuses funérailles à l'*Argant* de la Lagune, comme l'appelait le général Pepe. A l'occasion de cette perte funeste, le général Pepe publia ce

bel ordre du jour, témoignage authentique de la bravoure des troupes vénitiennes.

COMMANDEMENT EN CHEF DES TROUPES DE L'ARMÉE VÉNITIENNE.

Venise, le 28 juillet 1849.

Ordre du jour.

« La guerre que nous faisons est certainement une des plus douloureuses qui se puissent faire. Il est moins pénible de perdre en un jour de bataille un grand nombre de combattants qui succombent accablés par le nombre, que de voir la mort décimer dans nos rangs tous ces jeunes gens qui ont renoncé aux douceurs de la vie de famille, ont couru aux armes, poussés par l'amour de la liberté et de l'indépendance italienne. Quand leurs noms se trouvent au milieu des blessés et des morts, il n'est pas de chef qui n'en ressente une douleur profonde. Mais ce qui console un peu votre général, ce sont les nobles sentiments avec lesquels nos compagnons d'armes quittent cette vie, ou bravent les amputations les plus douloureuses. Les actes d'héroïsme qui ont signalé les journées meurtrières de Malghera sont répétés sans cesse dans la 1re batterie établie sur le pont de la voie de terre. On y rivalise d'habileté et de calme; et, grâce à ces qualités militaires, l'artillerie lutte avec avantage contre l'artillerie ennemie, si supérieure en nombre. On reconnaît la ferme résolution de ne reculer ni de céder.

« Le brave lieutenant-colonel Cosenz déjà blessé trois fois, commandant le front de défense, rend compte,

dans ses rapports journaliers, des éclatantes actions dont sa batterie est le théâtre, et qui honoreraient les plus glorieuses pages de la Grèce et de Rome. Pourquoi les hommes de l'autre côté des Alpes, obéissant à des considérations d'intérêt matériel, et à d'ignobles sentiments qui mettent en doute la valeur italienne, ne sont-ils pas témoins des prodiges de la Vénitie?

« Hier, le lieutenant-colonel Rosaroll ne voulut pas quitter la première batterie du pont, quoique souffrant d'un accès de fièvre, et lorsque, à trois heures une bombe ennemie fit éclater un dépôt de poudres, il parvint à en réparer les dommages, sans interrompre le feu des pièces. Cinq heures plus tard, pendant qu'il était à observer les Autrichiens du haut du parapet, un boulet de canon vint l'atteindre à l'épaule droite. Il eut encore le courage de crier aux artilleurs qui accouraient pour le secourir : « A vos pièces! à « vos pièces! » Le général en chef se rendit près de lui, et, le voyant à l'agonie, il lui serra la main, en ajoutant quelques consolantes paroles. Le noble guerrier, rappelant alors ses dernières forces : « Ce n'est pas « moi, qui vais mourir, mais c'est notre Italie qui doit « être l'objet de vos soins. » Peu d'instants après, cette grande âme remontait aux régions éternelles.

« Soldats de tous grades, si les faits et les noms de tous ces braves ne sont pas encore connus par la voix de la presse, c'est qu'un aussi grand nombre exige que des informations précises soient recueillies; mais ces actes qui honorent l'Italie tout entière seront

racontés un jour! Le monde apprendra que les milices de la Lagune, abandonnées des hommes et soumises par la Providence aux plus rudes épreuves, se sont montrées à la hauteur de la gloire que Venise a toujours eue pendant quatorze siècles! toujours digne de notre Italie, souveraine ou opprimée, mais toujours sans égale.

« Le général PEPE. »

La batterie placée derrière celle de San Antonio fut nommée Rosaroll, pour honorer et perpétuer la mémoire de ce brave. Le capitaine d'artillerie Martini, Vénitien distingué par son intelligence et son courage, le remplaça dans le commandement de la batterie San Antonio. Le jeune lieutenant Acerbi fut chargé de celui de la batterie Rosaroll. Il avait montré un grand courage pendant la défense de Malghera et avait été blessé le 21 juin, à la batterie San Antonio. La commission militaire savait donc distinguer le vrai mérite. Cosenz, Boldoni, Rosaroll, Sartori, Virgili, Carrano, Radaeli, Acerbi, Coluseck, Martini, Cattabeni furent les principaux chefs qu'elle nomma pour arrêter l'ennemi sur le pont et sur la Brenta.

Les Autrichiens ne se lassaient pas de faire feu nuit et jour; la ville elle-même n'était pas épargnée; les bombes arrivaient jusqu'au Jardin des plantes et à l'église San Simone. Mais on doit suspendre un instant le récit des événements militaires pour suivre les négociations diplomatiques.

Le ministre de Bruck avait prié les négociateurs vénitiens d'expliquer ce que Manin entendait par les mots : *Une existence politique convenable*. Ils répondirent que Venise demandait l'indépendance, avec un territoire assez étendu pour assurer son existence. Le plénipotentiaire déclara que, à cette condition, toute négociation était impossible. L'Autriche considérant Venise comme une ville rebelle, il n'y avait rien à espérer au delà des promesses de Radetzki. Il parla cependant d'un projet de constitution qui lui avait été remis ; Venise aurait eu l'alternative, ou de devenir une ville impériale comme Trieste, régie par une administration municipale, ou de faire partie d'un royaume lombard, avec Vérone pour capitale, lequel serait gouverné par un lieutenant de l'empereur, avec un sénat, une Chambre des députés, un conseil d'État. Les affaires de la guerre et les relations extérieures seraient traitées à Vienne par une diète générale, par des représentants de toutes les provinces.

Ces vagues propositions ne furent pas rejetées, et Manin fit demander de plus amples explications. De Bruck prétendit alors que ce n'était qu'un projet de constitution dont il ne pouvait même laisser copie. Les négociateurs envoyés aux conférences du 21 juin à Vérone furent chargés par Manin de discuter la future constitution, mais de Bruck s'y refusa, et posa comme ultimatum la sommation de Radetzki du 4 mai, en ajoutant que la valeur du papier-monnaie serait réduite des deux tiers.

Les négociations diplomatiques ayant échoué, Manin réunit, le 30 juin, l'Assemblée en séance secrète, lui fit part de la conduite du gouvernement pendant les pourparlers, et lui annonça que tous les efforts tentés auprès de l'Angleterre et de la France pour obtenir leur bienfaisante médiation avaient été inutiles.

L'Assemblée rendit le décret suivant à la majorité de 109 voix sur 118 votants. « Ayant entendu la communication du gouvernement et sa correspondance diplomatique, considérant que les offres de l'Autriche ne garantissent pas les droits de la nation et le respect de sa dignité; qu'elles se réduisent à de simples promesses dépourvues de toute sanction, puisque l'accomplissement dépend du caprice de l'Autriche; considérant que les offres concernant en particulier Venise ne renferment que des propositions de capitulation déshonorantes; d'après la déclaration du gouvernement, les actes diplomatiques seront livrés à la publicité de la presse, afin que l'Europe juge entre Venise et l'Autriche. » L'Assemblée passa à l'ordre du jour.

Manin, en transmettant au ministre la communication de l'Assemblée, exprima le regret que le caractère des propositions de paix avait rendu illusoire l'intention sincère de donner la main à un accommodement honorable qui aurait satisfait les deux parties.

Le 1er juillet, les négociations furent rompues. Il y eut quelques troubles le soir, le peuple s'ameuta contre

les 13 députés qui avaient voté pour la capitulation. L'intervention de Manin suffit, comme toujours, pour rétablir l'ordre.

Pendant que le drapeau vénitien résistait aux attaques des Autrichiens, la ville avait à lutter contre un ennemi plus terrible encore, la faim.

Dès la fin du mois de mai, la commission des subsistances avait pris des mesures pour empêcher les spéculateurs d'accaparer les provisions; car on prévoyait que tôt ou tard elles viendraient à manquer, et que l'Estuario, abandonné à ses propres ressources, serait dans une position alarmante. On taxa toutes les céréales, la viande sèche ou salée, et, vers le milieu de juin, la commission ordonna que le seigle provenant d'un grand dépôt de la ville fût mêlé à la farine de froment, et établit un prix nouveau pour ce pain; de là un vif mécontentement. On accusa la commission de ne pas avoir prévu toutes les conséquences du blocus, et la clameur publique devint si violente que Minotto présenta, le 3 juillet, à l'Assemblée un rapport qui fut discuté le 5; deux jours après, les membres de la commission donnèrent leur démission; ils furent remplacés par cinq autres individus sous la présidence du citoyen Ludovic Pasini.

On nomma une commission par chaque *sestiere*. Les particuliers furent obligés de révéler toutes les provisions en dépôt chez eux, sous peine de confiscation. Un règlement général détermina le tarif pour la vente du poisson, pour l'achat et la vente des vivres

dont on fixa la ration proportionnellement aux besoins de chaque famille; il n'y eut plus de plaintes sur la mauvaise qualité, mais sur la quantité du pain!

Cette commission fit connaître secrètement à Manin et à la commission militaire qu'il n'y aurait du blé à Venise que jusqu'an 24 août!

Depuis le 4 juillet, l'ennemi augmentait son feu; il tirait près de 1000 coups par jour. Le 5, le capitaine Coluseck (Vénitien), fut tué par un éclat de bombe à la batterie San Antonio. Il en avait mérité le commandement en second par sa bravoure et son sang-froid. Sa mort attrista tous ses compagnons. Le commandant Martini et le lieutenant Vit furent blessés ce même jour; ainsi, depuis le 13 juin, l'invulnérable batterie San Antonio compta 4 commandants, 2 officiers d'artillerie, un de génie et 25 artilleurs tués ou blessés.

Le capitaine Petrosino, qui avait déjà servi dans l'artillerie napolitaine, et conquis ses grades à Venise par son intelligence et son courage, remplaça le capitaine Martini.

L'artillerie combattait toujours, se ranimait parfois ou se bornait à des tirs isolés; les Autrichiens, voyant leurs efforts inutiles, essayèrent de vaincre par la ruse. Dans la nuit du 6 au 7 juillet, ils attirèrent par des signaux de feu l'attention des hommes de la batterie San Antonio qui montaient sur son affût un canon de 36, lorsque tout à coup on lança

un brûlot qui l'enveloppa de fumée : pendant que l'on cherchait à en découvrir la cause, 2 barques se présentèrent à gauche de la batterie en même temps qu'un détachement de 40 soldats escaladait le parapet. Les deux pirogues des avant-postes les avaient déjà quittés pour se garantir du feu de l'ennemi, le jour commençant à paraître. Les artilleurs et les sapeurs du génie, surpris à l'improviste, se sauvèrent après une courte résistance. Le lieutenant-colonel Cosenz lutta corps à corps avec l'ennemi, et ne dut son salut qu'au soldat Boa, qui para un coup de baïonnette. La réserve accourut alors, commandée par le lieutenant-colonel Perazzi ; le lieutenant-colonel Cosenz la suivit peu après à la tête d'un détachement de gendarmes et de chasseurs du Sile; ils repoussèrent l'ennemi, et reprirent la batterie dont les pièces avaient été enclouées. Quelques heures après, elles tiraient de nouveau. On perdit 10 hommes, et il y eut 5 blessés dans cette bagarre. Le brave capitaine d'état-major Brüll, qui commandait le détachement autrichien, paya de sa vie cette tentative hardie, dans laquelle l'ennemi montra autant d'adresse que de courage, et qui aurait pu accélérer, si elle avait réussi, la chute de Venise; au lieu d'enclouer les pièces, il aurait dû les tourner contre le pont et contre San Secondo en se retranchant dans la batterie. Un coup de canon aurait suffi pour mettre la petite réserve hors de combat, et il fallait ensuite demander des renforts et attaquer San Secondo avec les batteries San Giuliano,

San Antonio et celle du pont; on l'aurait facilement réduit au silence; maître alors de cette position, un détachement un peu nombreux aurait pu forcer l'entrée de Venise, par le canal de San Secondo et ensuite tourner contre la ville les batteries de la troisième ligne de défense. Celles-ci et Rosaroll, attaquées par San Giuliano et San Antonio, eussent été démolies en quelques heures, sans avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi, à cause des traverses élevées le long du pont. Le général en chef, dans son ordre du jour, donna de justes éloges à la bravoure et au sang-froid de Cosenz, des officiers Perazzi, Mestrarih, Defilippis, ainsi qu'au courage des deux détachements.

Le lieutenant grec qui commandait les avant-postes cette nuit-là fut traduit devant un conseil de guerre, et acquitté.

La commission militaire, pour mieux assurer la ligne de défense, fit barricader le canal San Secondo, ajouta un flanc bas, armé de 2 obusiers, à la gauche de la batterie San Antonio, et un semblable, armé de 3 pièces de 8, à la batterie Rosaroll.

Cosenz protégea les flancs des batteries à l'aide de radeaux qui s'abritaient le jour sous les arches du pont, et passaient la nuit à gauche de San Antonio, et à droite de San Secondo. Le 7 l'ennemi sortit avec une pirogue et quatre barques du canal Bottenighi à la chute du jour, attaqua inutilement celles des Vénitiens et se retira peu après.

Le 8 juillet, la commission militaire autorisa les chefs de corps à accueillir tous les volontaires qui se présenteraient.

La nuit du même jour, un détachement de la batterie San Antonio attaqua une gabionnade ennemie élevée sur le pont. Il n'y trouva que des armes et un cadavre, les Autrichiens s'étant retirés à l'approche des assiégés.

Le lieutenant-colonel Cosenz envoya, dans la nuit du 10 au 11, 18 bateaux avec 140 chasseurs du Sile, afin de détruire les travaux de l'assiégeant sur le pont, et il y réussit parfaitement.

Le 11, les Autrichiens diminuèrent sensiblement leur feu, lançant seulement de temps à autre quelques bombes auxquelles on ne ripostait que lorsque la canonnade devenait trop vive; on voulait économiser les munitions. L'ennemi avait hâte de vaincre l'obstination de Venise, et tous les moyens, même les plus futiles, lui paraissaient bons à employer. Il imagina de bombarder la ville avec des ballons, sans réfléchir que les régions inférieures de l'atmosphère sont soumises à des courants très-divers, et que l'aérostat, qui s'élève plus ou moins lentement, suit une direction fort incertaine, ses mouvements ayant souvent lieu dans des sens tout à fait opposés. Le 12 juillet, le peuple assistait à la fête religieuse de la madone *della salute;* il vit avec étonnement un bateau à vapeur lancer près du Lido une vingtaine de ballons, et s'éloigner rapidement. Deux de ces ballons tom-

bèrent dans la Lagune, un dans le fort San Nicolò del Lido, d'autres éclatèrent en l'air. Le ballon d'étoffe imperméable renfermait un appareil en bois contenant une traînée qui brûlait lentement; une bombe de 30 livres pendait à cette machine; au bout d'un certain temps, la traînée faisait partir une fusée attachée à la bombe, et brisait l'appareil en bois, ce qui déterminait la chute de la bombe.

La fête fut interrompue, et chacun accourut pour assister à cet étrange spectacle. Le peuple applaudissait aux inoffensifs éclats des bombes, en criant : *Viva! bravo! buono appetito! (vivat! bravo! bon appétit!)*

Malgré l'insuccès de l'attaque des pirogues pendant la nuit du 7, l'ennemi n'avait pas renoncé à ses expériences aquatiques, surtout après le ridicule résultat de ses essais aériens. Dans la nuit du 15 au 16, il amena sous les arches du pont 30 barques pleines de troupes. Le commandant de la ligne de défense envoya 2 pirogues faire une reconnaissance; ces préparatifs persuadèrent que les Autrichiens songeaient à prendre les batteries d'assaut pendant la nuit, et on redoubla de vigilance. Il y avait à peine huit jours que la fabrique de poudres, située dans l'îlot la Grazia, venait d'être réparée, lorsqu'elle sauta, le 18, pour la seconde fois. La cause de ce malheur resta inconnue, les 20 artificiers et 2 officiers qui y travaillaient ayant succombé, on ne put recueillir aucun renseignement. Le capitaine Brone avait seulement

déclaré, avant de mourir, qu'il avait vu un individu jeter quelque substance sous la meule du moulin, et que, peu d'instants après, l'explosion avait eu lieu. Il est probable que ce misérable inconnu aura payé de sa vie sa trahison.

Le 3ᵉ arrondissement militaire avait aussi à lutter contre l'ennemi. Le 4 juillet, les navires autrichiens canonnèrent le littoral de Chioggia; mais ils se placèrent à une si grande distance que leur artillerie ne fit aucun mal à la ville et aux batteries. Pendant le même temps, l'ennemi lançait, de la rive droite de Brondolo, des bombes, des obus, des fusées contre Brondolo et ses ouvrages avancés; cette attaque n'eut pas plus de succès; l'artillerie vénitienne riposta avec avantage, et réduisit l'assiégeant au silence; la perte du côté des assiégés fut de 20 morts ou blessés.

Le 10, les Autrichiens renouvelèrent vainement l'attaque contre Brondolo; le lendemain, ils abandonnèrent leurs travaux et levèrent le siége, parce que la mal'aria leur faisait beaucoup de mal, et que le transport de l'artillerie de siége offrait de grandes difficultés. Ils pensaient que la chute de Venise entraînerait celle de Chioggia et de tout l'Estuario. Ils reculèrent ainsi devant les sages mesures de défense prises par le brave commandant de cette ligne, le lieutenant colonel Boldoni.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet, les Vénitiens lancèrent un brûlot contre la frégate autrichienne *la Venere*, qui était à l'ancre, à quelque distance du Lido.

Le brûlot put, à la faveur de la nuit, s'attacher aux flancs de la frégate; mais il ne lui fit éprouver aucune avarie, parce qu'il était mal chargé; il coula à fond; l'explosion tua un des matelots qui le conduisaient et en blessa 2 autres, bien qu'ils se fussent jetés à la mer; l'équipage autrichien en fut quitte pour la peur; beaucoup d'hommes, dans le premier moment d'effroi, s'étant précipités dans les flots.

Le 20 juillet, le colonel Noaro ayant appris que les Autrichiens avaient levé le siége de Brondolo, et s'étaient retirés de Sant'Anna et de la Brenta, fit ce jour même, et les trois jours suivants, des reconnaissances militaires; il chassa les Autrichiens des postes qu'ils occupaient encore derrière la Brenta, et détruisit leurs travaux.

Le soir du 26, un bateau à vapeur ennemi, qui était venu sonder le littoral, échoua aux embouchures de la Brenta et de l'Adige; sans la négligence du commandant de la division navale de Chioggia, on eût pu s'en emparer; mais le lendemain matin, aidé par un autre bateau de la flotte, il parvint à se dégager. Les deux bâtiments canonnèrent aussitôt la batterie lombarde et blessèrent 2 soldats vénitiens.

CHAPITRE XIV.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Propositions soumises par la commission militaire à l'Assemblée. — Les Autrichiens cessent le feu. — Bombardement de Venise. — Nouvelles batteries élevées par les Autrichiens. — Ordre du jour du général Pepe. — Détresse de Venise. — Plan de sortie de Chioggia. — Heureux résultat de cette opération. — Sortie des Treporti. — Désordres dans la ville. — Le choléra. — Organisation de la division navale. — Son inaction.

L'armée diminuait de jour en jour; les rangs, éclaircis par des combats réitérés, se trouvaient encore décimés par les maladies, particulièrement par la mal'-aria. Dans sa séance du 19 juillet, la commission militaire proposa à l'Assemblée la mobilisation d'une partie de la garde civique, et l'on décréta séance tenante le tirage au sort de 1000 hommes âgés de 20 à 30 ans, pour venir en aide aux milices; décret qui, dans son exécution, fit naître bien des difficultés. Le lendemain, l'Assemblée approuvait également la proposition d'une levée de 400 matelots.

Le feu de l'ennemi qui, du 4 au 15 juillet, s'était graduellement augmenté, cessa tout à coup le 16. D'après les rapports mêmes des officiers d'artillerie autrichiens, pendant les 11 jours, 11 137 coups de canon furent tirés. Pendant ce temps l'ennemi s'oc-

cupait également de construire des retranchements à San Giuliano et sur le pont, travaux qui auraient pu être fortement endommagés, si les défenseurs avaient été plus nombreux et mieux approvisionnés; mais, comme ils étaient obligés d'économiser leurs ressources, leur tir devint de plus en plus lent. Dans les seconde et troisième lignes de défense, se trouvaient en batterie 50 bouches à feu ainsi réparties : 7 canons de 24, 2 obusiers de 6, 2 mortiers, dans la batterie San Antonio; 2 pièces de 24, 3 de 8 et 3 de 18, à la batterie Rosaroll; 11 pièces de 18, 2 obusiers de 8 à la Paixhans; 2 pièces de 6, et 5 mortiers de 12 à San Secondo; 5 pièces de 24 et 6 de 36, dans la troisième ligne. Quelque imposant que fût cet armement, comme les Italiens étaient réduits à ne plus consommer que 500 à 600 livres de poudre par jour, ces pièces tiraient un petit nombre de coups seulement.

Le 29 juillet, à minuit, tandis que la ville entière se reposait des fatigues de la journée, l'ennemi ouvrit le feu de toutes ses batteries, lançant contre Venise endormie bombes, obus, fusées et boulets rouges. La confusion et l'épouvante furent bientôt au comble. Incapable de lutter contre les braves milices italiennes, l'ennemi tournait sa rage contre des habitants paisibles, n'épargnant ni les femmes ni les enfants. Surprise par l'incendie et la mort, la population se précipita pêle mêle dans les rues, cherchant de tous côtés un abri contre ce terrible fléau; les

quartiers de Canareggio, de San Giacomo, de San Samuelo et de San Barnabo furent abandonnés à la fureur de l'ennemi. La foule vint camper sur la place Saint-Marc, sur la rive des Esclavons, et au quartier Castello. Le clergé et la municipalité recueillirent beaucoup de ces malheureuses familles; riches et pauvres ouvrirent généreusement leurs maisons à tous les émigrants avec la plus cordiale fraternité. Le gouvernement mit le palais ducal à la disposition de tous ceux qui venaient lui demander asile; la troupe offrit ses casernes; boutiques, cafés, tout servait de refuge aux malheureux habitants; c'était à qui se disputerait l'honneur des sacrifices pour secourir des frères dans le danger et dans le besoin. L'Assemblée nomma une commission de citoyens notables, afin de pourvoir à la nourriture, au logement et à l'habillement de ceux qui en manquaient. Au milieu de cette scène d'horreur, pas une plainte, pas un cri de découragement ne se fit entendre; mais une immense malédiction s'éleva contre l'Autriche.

Pour bombarder Venise, le général Thurn, suivant le conseil du feld-bourgmestre baron Augustin, avait fait établir à San Giuliano 2 batteries de 6 canons de 24 et 2 paixhans de 30, dont les plates-formes étaient inclinées sous l'angle 45°. Les pièces avaient été montées sur des affûts construits tout exprès, et qui se composaient de deux flasques soutenues par des entretoises à peu près semblables

aux affûts des mortiers; ainsi placée sur son affût, derrière le parapet, la pièce se trouvait inclinée à 45° sans avoir besoin d'être graduée. 2 batteries semblables, l'une de 2 pièces de 24, et l'autre de 4 pièces de 24, étaient établies, la première en arrière du pont de San Giuliano, la deuxième dans le voisinage de Campalto. Ce fut de cette manière, et en employant une charge de moitié du poids du projectile, que l'ennemi parvint à lancer des boulets rouges jusqu'à la distance de 5330 mètres; des obus remplis de roches à feu, jusqu'à la distance de 4400 mètres; 7 mortiers envoyèrent, avec des charges maxima, des bombes à la distance de 3850 mètres ; plus de la moitié de la ville fut atteinte par ces projectiles. A la pointe du jour, l'ennemi ouvrit également son feu contre le pont et San Secondo, avec une batterie de 6 pièces, située à la tête du pont, 2 mortiers derrière les arches, 2 pièces de 24 à San Giuliano, tandis que la batterie de Campalto tirait contre notre division navale.

Quelques jours après, il construisit à Campalto une autre batterie de 2 pièces, inclinées à 45°, pour tirer contre l'île de Murano; beaucoup des projectiles tombèrent dans le cimetière, malgré le drapeau noir qu'on y avait placé.

Le bombardement continuait toujours avec la même violence; la garde civique et le corps des pompiers, occupés à éteindre les incendies, et à sur-

veiller les quartiers abandonnés par la population, déployaient un courage héroïque. A chaque instant il leur fallait arrêter le progrès des flammes qui menaçaient de dévorer les propriétés particulières, les églises, les monuments. Les projectiles ne respectaient rien, pas même les chefs-d'œuvre. Le beau plafond représentant Moïse faisant jaillir l'eau d'un rocher, fut à moitié détruit, de même que la belle peinture de Bonifazio, l'Adoration des Mages. Le célèbre pont du Rialto fut également maltraité. Plusieurs palais, entre autres celui de l'empereur d'Autriche, les palais Mocenigo, Balbi, Pisani, Manfrini, Bruziniello, Cà Doro, Contarini, Grimani, Giustiniani, Corner, les églises de Saint-Jean-Saint-Paul, Sainte-Marie dell'Orto, l'École de San Rocco, remplie de chefs-d'œuvre du Tintoret, éprouvèrent les plus grands dommages. Le commandant des pompiers, major San Fermo, montra, dans ces circonstances critiques, beaucoup de courage, d'activité et d'intelligence; on compta plus de quarante incendies pendant la durée du bombardement. Dans cette cruelle situation, au milieu des dangers de toutes sortes, on avait encore à combattre les menées de quelques agitateurs qui, en appuyant l'absurde proposition d'une levée en masse et d'une sortie générale, compromettaient l'ordre public. Le général en chef, informé que beaucoup de jeunes soldats, séduits par la nouveauté, cherchaient à se coaliser et à former un parti, voulut prévenir toute tentative

de désordre, et maintenir la discipline dans l'armée; il publia l'ordre du jour suivant, qu'on peut considérer comme le chant du cygne :

COMMANDEMENT EN CHEF DES TROUPES DE L'ÉTAT VÉNITIEN.

Ordre du jour.

« Venise, 31 juillet 1849.

« Officiers, sous-officiers et soldats !

« La fortune ennemie vous a soumis aux plus rudes épreuves de la guerre, afin de prouver, par un exemple éclatant, ce que vaut encore l'Italie, quand il s'agit de combattre. Privations de toutes sortes, maladies, blocus prolongé, rien ne nous a été épargné, et, au milieu de ce siége où l'ennemi dispose d'une artillerie si supérieure, de nouvelles calamités viennent encore nous atteindre, par l'abandon où nous sommes délaissés et la menace d'une prochaine disette. En présence de tant de dangers, au milieu de souffrances si longues et si cruelles, vous n'avez cessé un seul instant de montrer ce souverain mépris de la vie, cette persévérance indomptable, et surtout ce sang-froid, qui se rencontrent si rarement chez de jeunes soldats, et que vous avez puisés, sans doute, dans la sainteté même de la cause dont vous êtes les défenseurs. C'est elle aussi qui a inspiré au peuple vénitien cette sublime attitude dont je n'ai pas en-

core vu d'exemple dans ma longue carrière. Soldats! vous avez exalté mon orgueil, oui, je suis fier de commander à ces jeunes milices italiennes, chez lesquelles brillent à un si haut degré les vertus militaires et les vertus civiques! Il faut que la gloire qui nous coûte si cher reste pure depuis le premier jusqu'au dernier instant de votre carrière, de même que ces belles journées où pas un nuage ne vient tacher la pureté de l'horizon!

« Votre général en chef vous est le garant que la chambre et le gouvernement, secondés par le patriotisme des citoyens les plus honorables, auront à cœur, jusqu'au dernier moment, l'honneur du nom italien. Continuez de suivre l'exemple que vous avez montré jusqu'ici, et les plus dures extrémités, que le ciel me garde de prévoir, viendraient-elles nous accabler, soyez certains que le sentiment que vous exciterez, même chez nos ennemis, sera celui de l'envie et jamais de la pitié.

« Le lieutenant général commandant en chef,

« Guillaume Pepe. »

De jour en jour, la disette augmentait, la viande n'arrivait plus dans la Lagune; les provisions de vin étaient presque épuisées; il fallut y suppléer par une boisson artificielle faite avec de l'alcool; la farine même manquait. Les bœufs enlevés à l'ennemi dans les différentes sorties, étant réservés pour les hôpi-

taux, on eut recours à la viande de cheval; du mauvais pain et quelques légumes devinrent la seule nourriture des assiégés. L'ennemi, qui n'ignorait pas l'état déplorable où Venise était réduite, avait établi, dès le 23 juillet, du côté de Fusina, une nouvelle chaîne de postes pour empêcher la contrebande; les propriétaires des environs de l'Estuario avaient été forcés de reporter leurs dépôts de blé et de vin derrière le cordon de blocus. La commission militaire, qui n'avait presque rien tiré des compagnies de terre ferme, chargea le lieutenant-colonel Sirtori d'organiser une sortie au delà de la Brenta, du côté de Conche, où se trouvaient des dépôts de bœufs et de vin. Le 1er août, 1200 fantassins, 12 chevau-légers soutenus de 4 pièces de campagne, se réunirent à Chioggia; ce détachement se partagea en trois colonnes, et passa la Brenta. La colonne de droite, commandée par le lieutenant-colonel Galateo, se composait de 300 hommes de la légion vénitienne, 4 chevau-légers et 2 bouches à feu; celle du centre était forte à peine de 220 fantassins, la plupart vélites; la colonne de gauche, commandée par le lieutenant-colonel Boldoni, comptait 600 hommes de la première légion, 10 cavaliers et 2 pièces de campagne.

L'ennemi occupait la ligne de Conche à Calcinara; les avant-postes étaient protégés par des ouvrages de fortification de campagne; une barricade avait été élevée à la jonction des deux chaussées de la Brenta. Voici en quoi consistait le plan d'attaque projeté par

le lieutenant-colonel Sirtori, et discuté par l'état-major du troisième arrondissement : on devait tourner cette barricade, qui était la clef de la ligne des avant-postes ennemis, et les envelopper. Une pirogue aurait débouché par le canal de Fiumazzo et canonné le poste de Conche, tandis qu'il serait attaqué par un détachement parti de Ca-Grassi. On appellerait l'attention de l'ennemi de ce côté en lui cachant ainsi le vrai point d'attaque, c'est-à-dire la barricade. La colonne de droite marcherait sur Conche par la rive gauche de la Brenta, pour déloger l'ennemi de ce point, en opérant de concert avec le détachement de Ca-Grassi; la colonne du centre formerait l'avant-garde, suivrait la gauche du Bacchiglione, laisserait un détachement près des maisons de Calazere, et tournerait la barricade avec le reste de ses hommes, pendant que celle-ci serait attaquée par la colonne de droite. Les deux colonnes coupaient ainsi à l'ennemi toute retraite sur Piove où se trouvait le quartier général de la brigade, formant la droite du cordon de blocus. La colonne de gauche devait occuper simultanément Ca-di-Mezzo et Brenta dell' Alba, et, aussitôt la barricade emportée, les trois colonnes se concentreraient sur la Calcinara.

Ce plan d'attaque manquait de simplicité. Les troupes de l'expédition se trouvaient disséminées sur un grand espace et sur un terrain difficile; les communications entre les colonnes étaient impossibles ; enfin, on employait pour l'attaque principale, la

colonne du centre, la moins nombreuse, et qui était encore affaiblie par le détachement qu'elle devait laisser à Calazere, tandis que le gros des forces se réunissait contre les petits postes de Ca-di-Mezzo, et Brenta dell' Alba.

On ne put réussir à envelopper les avant-postes, ni à couper la retraite de l'ennemi; on obtint cependant un résultat important. La colonne de droite n'ayant rencontré à Conche que quelques Autrichiens, se contenta de les tenir en observation, avec le détachement envoyé de Ca-Grassi, puis s'avança, appuyée de la colonne du centre, sur la barricade. L'ennemi, sans attendre l'attaque, se retira sur Calcinara.

La colonne de gauche et le détachement laissé à Calazere essayèrent de déloger les Autrichiens des maisons qu'ils occupaient sur la droite de leur ligne. Ceux-ci, après une courte résistance, se replièrent sur Calcinara. Là, ils firent semblant de résister, mais, aux premiers coups de canon, ils passèrent le Bacchiglione, et se retirèrent par Brenta dell' Alba, laissant au pouvoir des Italiens 200 fusils, beaucoup de sacs et objets d'habillement, et le drapeau du 18e régiment. Tous ces objets furent trouvés dans une maison de Calcinara, où logeait probablement le commandant de ce régiment.

Les colonnes de la droite et du centre, après avoir occupé la barricade, se dirigèrent, par San Margherata, à Calcinara, pour coopérer à l'attaque de la gau-

che; mais, n'ayant pas trouvé d'ennemis, les troupes s'occupèrent à ramasser des vivres dans la campagne. L'expédition rentra le soir à Chioggia, ramenant avec elle 200 bœufs, plusieurs sacs de froment, et un grand nombre de tonnes de vin; on en eût même recueilli bien davantage, si au lieu de 30 barques, la municipalité de Chioggia en avait envoyé 60, ainsi qu'elle en avait reçu l'ordre. L'heureux résultat de cette sortie ranima le courage des Vénitiens; ils se persuadèrent qu'il ne serait pas difficile d'obtenir de vive force les provisions dont ils avaient besoin; mais cette illusion fut de courte durée.

Le soir du 2 août, une seconde sortie eut lieu au Treporti; elle était composée de 700 hommes choisis dans les différents corps de la garnison, et devait se procurer des vivres autour de la Cava Zuccarina. La colonne, commandée par le lieutenant-colonel Radaeli, rentra le lendemain à Venise, sans avoir pu accomplir sa mission; elle avait perdu un homme, sans compter six blessés. La nature du terrain qui était humide, marécageux, coupé par des canaux, rendait les sorties dangereuses. Le plus petit détachement retranché sur une chaussée était en état d'arrêter une colonne; impossible de transporter l'artillerie, de faire manœuvrer la cavalerie; les troupes ne pouvaient emmener avec elles des chariots, pour ramasser les provisions, sans compromettre l'attaque ou la retraite.

Pendant ces deux jours, des barques portant des explorateurs se dirigèrent du côté de Fusina, pour ouvrir

des relations avec les propriétaires des bords de la Lagune et se procurer des vivres; une embarcation armée, partie de Fusina, les poursuivit; mais une pirogue, détachée de la division navale, s'avança contre l'ennemi qui se sauva à la nage, laissant la barque au pouvoir des Italiens.

Les Autrichiens, voyant que les attaques de vive force ne réussissaient pas au gré de leur désir, essayèrent d'exciter des désordres dans la ville. Il circulait parmi les habitants une pétition, déjà revêtue de plusieurs signatures; on s'adressait à l'Assemblée pour la supplier de mettre un terme aux cruelles souffrances de la guerre. Le patricien Girolamo Dandolo se montra le 3 août dans les cafés, pour recueillir de nouvelles signatures. En même temps la commission militaire était informée que le bruit courait que le Patriarche, des généraux, et d'autres citoyens, tenaient des réunions dans la sacristie de l'église Saint-Marc, où la reddition de Venise était discutée.

Ces rumeurs, vraies ou fausses, soulevèrent le peuple, qui se mit à parcourir la ville aux cris répétés de *mort au Patriarche!* puis, se portant en masse devant le palais de l'archevêché, il cassa les vitres, enfonça les portes, et jeta les meubles dans le canal. Le palais eût été entièrement saccagé, si Tommaseo ne fût accouru avec un détachement de gardes civiques; il n'épargna pas les reproches et avertit le peuple que, dans ces désordres, il était facile de reconnaître la main de l'ennemi; la foule se laissa per-

suader et se retira. Le gouvernement ouvrit une enquête sérieuse; le général en chef punit sévèrement quelques soldats qu'on avait surpris parmi les perturbateurs, et en traduisit quatre devant le conseil de guerre.

Un fléau plus terrible encore que tous ceux qui étaient venus fondre sur Venise, lui était réservé; le choléra, dont les symptômes s'étaient déjà manifestés dans la terre ferme, vint éclater à Chioggia avec une intensité effrayante; en quelques jours tout l'Estuario fut envahi. Dans une seule journée, on compta jusqu'à 402 cholériques et 270 morts, sur une population d'environ 160 000 âmes. Comme pour combler la mesure, arriva dans le même moment la nouvelle des désastres de la Hongrie. Les Autrichiens jetaient dans les canaux de la Lagune des bouteilles cachetées, renfermant toutes les mauvaises nouvelles qu'ils avaient pu recueillir; ce fut de cette manière qu'on apprit la prise de Rome.

Il ne restait plus à Venise d'autres ressources que sa flotte, si elle se fût décidée à rompre le blocus; les écrivains, les journaux, le gouvernement, tous s'adressèrent à la marine, la suppliant de poursuivre la lutte; mais toutes ces instances furent inutiles; elles ne servirent qu'à donner naissance à une scandaleuse polémique entre les journaux et les officiers de marine.

Ceux-ci se justifièrent en récriminant contre le triumvir chargé du département de la marine, qui, selon eux, aurait négligé la flotte. Pour pouvoir

comprendre la conduite de la marine, pendant le gouvernement de la commission militaire, il est indispensable de remonter de quelques mois en arrière. Après la bataille de Novare, la division navale fut désarmée; les officiers et canonniers furent distribués dans les forts et les batteries, où ils rendirent de grands services. Officiers et soldats furent admirables d'habileté, de bravoure et de discipline. Le 16 juin, la commission militaire jugea que la marine pourrait être plus utile sur mer que dans la Lagune, et, en conséquence, elle organisa une belle division navale, composée de la corvette de 23 canons, *la Lombardia*, sur laquelle était hissé le pavillon du commandant; de la corvette de 24 canons, *le Véloce*, commandée par le lieutenant de vaisseau Gogolo (Antoine); de la corvette de 20 canons, *la Civica*, commandée par le lieutenant de vaisseau Mazzuchelli; des bricks de 16, *San Marco*, *Crociato* et *Pilari*, commandés par les lieutenants de vaisseau Porta Vicenzo, Zurowsky, Rossi (Eugenio); du vapeur *Pie IX*, commandé par le lieutenant de vaisseau Louis Rota, et de 5 trabaccoli armés chacun d'un canon de 24, et commandés par le lieutenant de vaisseau Liparachi.

A peine cette division était-elle réunie, que l'équipage du *Pie IX* se souleva en refusant de sortir du port et en demandant à grands cris son ancien commandant. Les chefs principaux de ce complot furent condamnés à mort : l'un d'eux fut exécuté; deux

autres, conduits sur le lieu du supplice, y reçurent leur grâce. Cet acte d'insubordination influa sur la discipline des autres équipages; Bucchia voulut s'assurer de leur obéissance avant de sortir du port. Cependant le temps s'écoulait, et quelques bricks seulement faisaient de temps à autre des sorties, puis s'empressaient de rentrer. Fatiguée de cette inaction, la commission militaire se transporta, vers les premiers jours de juillet, à bord de la corvette amiral. Bucchia lui déclara ne pouvoir entreprendre aucune opération, tant qu'il n'aurait pas rétabli la discipline et l'instruction parmi ses équipages; la commission insista. Bucchia, poussé à bout, répondit, qu'à l'exception du lieutenant Zurowsky, tous les autres commandants lui avaient assuré qu'il n'y avait pas à compter sur les bonnes dispositions de leurs équipages, et qu'il serait dangereux de risquer la bataille; malgré tout, il promit que, dans trois ou quatre jours, il serait prêt à sortir du port. Le général Pepe se présenta aussi à la division navale pour l'encourager à combattre. Les quatre jours écoulés, Bucchia prétexta qu'il attendait la goëlette *la Fenicia* de 10 canons, commandée par le lieutenant Joseph Martinez, et qui se trouvait dans l'arsenal, prête à être armée. On ajouta à la division cette goëlette, trois pyroscaphes remorqueurs, un brûlot et un trabuccolo armé de deux pièces, l'une de 36 et l'autre de 24. La division n'en restait pas moins immobile. La commission militaire convoqua alors un conseil de marine, pré-

sidé par le général contre-amiral Bua, auquel on donna l'ordre de répondre aux questions suivantes :

1° Y avait-il un autre officier de marine capable de remplacer Bucchia ? 2° Dans l'hypothèse du remplacement de cet officier, pouvait-on espérer que la division attaquerait l'ennemi ? 3° Quelle était l'opinion des officiers de marine sur le compte de Bucchia ? Le conseil fut unanime pour répondre que Bucchia était l'officier le plus capable ; que tous, officiers, matelots et soldats, avaient une confiance illimitée en lui, et que, si on lui retirait le commandement, les équipages se démoraliseraient complétement. La commission militaire prit alors le parti de s'adresser à Bucchia lui-même, et de remettre entre ses mains l'honneur de la marine et le salut de Venise.

Le 17 juillet, Bucchia reçut définitivement l'ordre de la commission de prendre la mer, et de faire les plus grands efforts pour rompre le blocus, afin de pouvoir nourrir Venise qui allait être affamée. Bucchia écrivit alors à Manin ; il essaya de lui démontrer tous les risques et toutes les difficultés que les ordres qu'il avait reçus rencontraient dans l'exécution. Manin, après avoir donné connaissance de cette lettre aux généraux Pepe et Ulloa, répondit que les affaires de la marine et de la guerre ne le concernaient pas. Comment vaincre toutes ces résistances ? Fallait-il traduire Bucchia devant un conseil de guerre ? Son acquittement était certain. Le faire remplacer ? mais où trouver un officier aussi capable ? et d'ailleurs

n'y avait-il pas à craindre pour la discipline et le moral des équipages, qui, malgré l'inaction de leur commandant, avaient toujours pleine confiance en lui?

Le 28 juillet, l'Assemblée décida en comité secret qu'un dernier appel serait fait à la marine, à l'armée et au peuple. La marine ne répondit qu'en accusant l'ancien gouvernement militaire. L'armée n'avait jamais reculé, et depuis trois mois elle combattait avec une constance héroïque et un courage souvent heureux. Quant au peuple, sur qui retombait tout le poids des sacrifices et qui s'y était résigné sans murmure, avait-il besoin d'excitations nouvelles?



CHAPITRE XV.

SUITE DU BLOCUS ET DU SIÉGE DE VENISE.

Situation déplorable de l'armée vénitienne. — Projet de Morandi. — Proposition de Sirtori. — Nécessité de reprendre les négociations avec l'ennemi. — Proposition de Tommaseo. — Réponse d'Ulloa. — Décret de l'Assemblée. — On demande à Manin la levée en masse. — Troubles sur la place Saint-Marc. — Intrigues de quelques officiers supérieurs. — Nouvel emprunt. — Résistance de Manin aux prétentions des miliciens. — Capitulation de Venise et démission du gouvernement. — Conclusion.

L'armée se trouvait réduite à 14224 hommes, dont il fallait déduire environ 2000 malades et autant de convalescents. Dans le 3ᵉ arrondissement, sur 4000 hommes, on comptait 500 malades. Dans les premiers jours d'août, il était devenu très-difficile de pourvoir au service des batteries et de fournir les postes. Venise ne disposait guère alors que de 6000 combattants, dont les deux tiers étaient opposés à l'ennemi, employés à la garde des forts ou à la défense des batteries, et dont le dernier tiers se reposait. La commission militaire invita Manin à mettre à sa disposition les 1000 hommes de la garde civique mobile, dont un décret de l'Assemblée du 19 juillet avait ordonné la levée. Mais Manin démontra l'impossibilité d'exécuter le décret; le bombardement avait forcé la plus grande partie de la population à changer de domicile; comment procéder à un recensement régu-

lier et complet ? D'un autre côté, la garde civique était à bout de forces, obligée qu'elle était de garder les quartiers abandonnés, et de veiller sur les familles sans asile. Manin dut se contenter de demander à la garde civique un contingent de 600 hommes par jour, qui devait être employé par l'autorité militaire, en cas d'urgence; c'était peu pour la défense, c'était beaucoup pour les troupes dont on exigeait ce service.

Ce fut dans ces conjonctures critiques qu'un Mémoire sur la levée en masse se répandit, d'abord à la dérobée, puis au grand jour et parvint à la commission militaire. On proposait de faire une levée immédiate de 6000 hommes; d'exécuter, à l'aide de ce renfort, une sortie de 10 000 ou 12 000 hommes, de rompre le blocus et de ravitailler Venise.

Ce Mémoire, attribué au général Morandi, n'avait oublié que les moyens d'exécution. Il ne disait pas comment on pouvait faire le recensement, comment on armerait, on habillerait, on instruirait les nouvelles milices; comment on remplacerait, dans les retranchements, les troupes chargées d'opérer une sortie; de quel côté et de quelle façon cette sortie s'effectuerait? Tous ces détails lui paraissaient sans importance. Il se bornait à proposer la levée en masse et la sortie. Ce projet insensé amena de graves désordres et faillit compromettre la dignité de l'armée et l'honneur de Venise. La jeunesse, que séduisent si aisément toutes les idées chimériques, qui s'enflamme pour de pompeuses apparences et se laisse

prendre à des phrases sonores, accueillit avec d'autant plus de faveur cette violence révolutionnaire, qu'elle était secrètement encouragée par des officiers d'un grade élevé.

L'autorité militaire était mise dans un grand embarras; ou bien elle acquiesçait à ce plan, et alors elle se discréditait et jetait l'alarme dans toutes les familles; ou bien elle le repoussait, et elle se trouvait en face d'une jeunesse inconsidérée. Mais la commission accepta l'alternative sans faiblesse, et ne voulut pas même discuter ce projet. Tommaseo, que la pensée d'une défaite et d'une capitulation exaspérait, et qui, par haine pour l'Autriche, se serait lancé dans les plus folles utopies stratégiques, se vit entouré d'un grand nombre de militaires séduits ou de mauvaise foi, qui le conjurèrent de patronner de l'autorité de son nom le projet en question.

Manin voyait plus juste; il pensait qu'il était temps de reprendre les négociations avec l'ennemi. La majorité de la commission militaire partageait cette opinion. On a quelque raison de supposer que Sirtori aurait voulu sortir de la Lagune et guerroyer dans la campagne plutôt que de capituler. Il croyait de plus qu'on pouvait se procurer encore du pain pour un mois, au delà de l'approvisionnement calculé jusqu'au 24 août, pourvu qu'on modifiât les proportions entre le seigle et la farine, et qu'on fît main basse sur les provisions des particuliers. Or, il n'était pas possible d'altérer un peu plus la qualité du pain,

qui était déjà si mauvaise que les médecins la regardaient comme tout à fait compromettante pour la santé publique. Le peuple ne cessait, de son côté, ainsi que nous l'avons déjà dit, de se plaindre du mélange de seigle et de froment. Fouiller les maisons des particuliers pour y saisir des provisions, c'était provoquer des mécontentements et des désordres, qui eussent révélé peut-être à l'ennemi la détresse de Venise. Les approvisionnements, quoique augmentés, n'auraient pas d'ailleurs suffi pour les distributions journalières : en pareil cas, la crainte de la famine multiplie les demandes et les exigences. Comment, enfin, découvrir les réserves de farine que les familles auraient refusé de révéler ? Était-il possible, était-il humain de se livrer à des perquisitions dans toutes les maisons de Venise, quand le choléra y exerçait déjà tant de ravages, quand le bombardement les avait si cruellement bouleversées? Les découvertes faites auraient-elles compensé la désolation répandue dans la ville et dans tout l'Estuario?

En présence d'un approvisionnement de dix-huit jours, la reprise des négociations devenait une impérieuse nécessité. Il fallait même se hâter; car ces dix-huit jours étaient à peine suffisants pour discuter avec calme et avec dignité les conditions de la capitulation. Il ne fallait pas se montrer trop impatient d'une conclusion, pour ne pas laisser croire à l'ennemi qu'on était à bout de ressources. Manin, pénétré de

cette nécessité et des précautions à prendre, convoqua, le 6 août, l'Assemblée en comité secret, et exposa la situation des choses, sans dire au juste pour combien de jours encore il restait du pain.

L'opposition croyait à des ressources cachées ou inconnues, et voulait refuser au gouvernement le droit de négocier. Elle pensait que les efforts combinés de la marine et de l'armée pouvaient ravitailler l'Estuario.

Tommaseo, s'adressant au général Ulloa, lui proposa de discuter dans un conseil d'officiers les moyens d'engager avec l'ennemi une lutte désespérée, la défense méthodique devant aboutir fatalement à une capitulation, à cause du manque de vivres. Quoique Tommaseo ne s'expliquât pas sur ce projet et ne désignât pas les officiers qu'il voulait convoquer, il était évident qu'il s'agissait pour lui de la levée en masse et de la grande sortie.

Ulloa répondit que le général en chef, avec son état-major et la commission militaire, était en mesure de discuter et de résoudre toutes les questions de guerre sans le concours d'un supplément de conseillers; qu'il était au moins étrange que les auteurs connus ou supposés de la proposition de Tommaseo, membres de l'Assemblée des représentants, ne fussent pas intervenus dans la discussion et s'abstinssent précisément au moment décisif, laissant à l'illustre orateur, peu compétent en matière stratégique, le soin

de discuter des questions militaires. Pourquoi ces conseillers officieux, si habiles à abuser le peuple ignorant et à susciter les émotions de la place publique, se cachaient-ils dans l'ombre quand il s'agissait de défendre leurs déclamations? L'autorité militaire savait mieux que personne à qui, dans des circonstances graves, elle devait s'adresser. C'était lui faire doublement injure que de la contraindre à accepter les avis de ses subordonnés et à leur soumettre ses décisions. En discutant comme il était prêt à le faire devant une assemblée intelligente et choisie, le général espérait un meilleur résultat que s'il devait s'en remettre au conseil en question.

Après ces observations préliminaires, le général Ulloa ne fit aucune difficulté de déclarer que l'armée était de beaucoup réduite, qu'elle était loin d'atteindre aujourd'hui l'effectif du 19 juillet, jour où l'Assemblée avait décrété la mobilisation des 1000 hommes de la garde civique, que les défenseurs des forts et des batteries étaient à peine en état de faire face à l'ennemi; qu'il était insensé de vouloir modifier un système de défense méthodique, qui préservait Venise des attaques de vive force, tout en se conformant au décret du 2 avril : *la résistance à tout prix.* On reconnaissait que la capitulation serait le résultat de cette résistance, dès qu'on aurait épuisé les vivres et les munitions; mais il n'y avait rien de plus, rien de mieux à faire. Le général exposa en détail les objections développées plus haut contre l'efficacité d'une

sortie et les dangers qu'elle présentait; dans l'hypothèse même que cette sortie fût possible, il ne fallait pas espérer qu'elle servirait à ravitailler la ville. Depuis le 3 août, il n'y avait plus de dépôts de blés et de vins, ni de troupeaux de gros bétail dans le cercle du blocus. Pour en trouver, il faudrait s'avancer jusqu'à Piove, Rovigo, Trévise, en sortant de Treporti, de Burano et de Brondolo.

Or, trois jours seraient nécessaires pour réunir 6000 hommes, deux jours pour atteindre Rovigo ou les environs de Trévise, un jour pour recueillir les vivres et deux jours pour revenir. L'ennemi concentrerait en beaucoup moins de temps toutes ses forces, 22 000 hommes environ et les garnisons des places fortes, et ne tarderait pas à avoir raison des 6000 fantassins de Venise, dépourvus d'artillerie et de cavalerie, médiocrement instruits et embarrassés par les nombreux transports qu'ils devraient escorter. Ainsi, pour gagner deux ou trois jours environ, on compromettrait l'armée et la défense; on livrerait Venise aux surprises et au pillage, les anciens soldats de l'Autriche à la mort, des milliers d'Italiens à la captivité. La témérité n'est permise que quand d'importants résultats compensent les dangers qu'on affronte.

Ulloa, en terminant, manifestait l'espoir de voir la marine tenter enfin un effort pour rompre la ligne du blocus. Car, disait-il, avec un bâtiment chargé de blé, on approvisionnerait l'Estuario mieux qu'on ne

pourrait jamais le faire avec deux ou trois sorties heureuses.

L'Assemblée, convaincue de l'impossibilité d'une plus longue résistance, rendit le décret suivant, qui ne rencontra que 27 opposants.

« L'Assemblée concentre tous les pouvoirs entre les mains du président du gouvernement Daniel Manin, afin qu'il ait à pourvoir selon ses inspirations à l'honneur et au salut de Venise; l'Assemblée se réserve seulement la rectification de toute décision sur les affaires politiques. »

Le peuple était impatient de connaître le résultat de la délibération de l'Assemblée. Manin lui parla en ces termes :

« Dans les circonstances solennelles où nous nous trouvons, l'Assemblée de vos représentants a jugé opportun de faire ce qui se pratique aussi dans d'autres pays en pareil cas. Elle a concentré tous les pouvoirs dans les mains d'un seul homme; et cet homme c'est le président du gouvernement, c'est moi! vous savez si j'aime sincèrement Venise, prêtez-moi donc votre assistance; tentons ensemble tout ce qui sera possible pour sauver l'honneur et l'existence nationale; comportons-nous, mes amis, comme les combattants d'une sainte cause et espérons en Dieu! »

Les auteurs du projet repoussé par l'Assemblée devaient essayer de prendre une revanche, et le 7 août, vers 10 heures du soir, une bande d'hommes de toute sorte, à laquelle se joignirent des soldats de

la milice, déboucha sur la place Saint-Marc en criant sous les fenêtres du palais ducal : *La levée en masse! la commission militaire au balcon!...* et, comme celle-ci ne faisait aucun cas des vociférations de la multitude, on demanda Manin. Manin parut, et se borna à dire : « Que demandez vous? vos cris sont inutiles, tout le monde sait que les registres d'enrôlement sont ouverts; faites-vous inscrire, si vous voulez combattre! »

Le bruit et les cris ne cessant pas, Manin fit descendre sur la place une table et une chaise, y installa un secrétaire et invita à haute voix tous les impatients à se faire inscrire. Pendant ce temps, la commission militaire décrétait l'enrôlement pour les corps d'artillerie et du génie.

Les registres restèrent ouverts trois jours, et on recueillit 18 signatures! Il ne pouvait en être autrement; toute la jeunesse étant enrôlée dans l'armée ou dans la garde civique. Cette émeute n'eut qu'un résultat : elle fournit au colonel napolitain San Martino l'occasion de prouver son patriotisme; il voulut s'inscrire comme simple artilleur.' Quant aux instigateurs de ce tumulte, ils ne profitèrent pas de cette leçon qui les irrita, et nous verrons de nouvelles scènes de désordres attrister et troubler la majestueuse agonie de l'héroïque Venise.

Le peuple ne pouvait se résoudre à tomber sous le joug autrichien; il suppliait la marine de combattre l'escadre ennemie; aussi l'idée d'une grande sortie

continuait-elle à gagner du terrain. Dans le même jour, deux radeaux furent très-endommagés par les boulets ennemis près de San Secondo et de la batterie Rosaroll, et un canon de fer ayant crevé sur un autre, y tua ou y blessa 8 canonniers. Le 8 août, Bucchia quitta le port avec la division et s'éloigna à 18 milles du littoral; le 9, il s'empara d'un trabaccolo chargé de vin et destiné à l'escadre autrichienne. Mais le soir du 9, il rentra précipitamment, ayant le choléra à son bord.

Il nous reste, hélas! à descendre des régions sereines du dévouement et de l'héroïsme, pour pénétrer dans les sentiers obscurs de l'intrigue et des basses manœuvres.

Dans la matinée du 10 août, la police arracha des placards où l'on invitait le peuple à la levée en masse et à la sortie générale. Le soir, les artilleurs Bandiera et Moro, avec plusieurs miliciens, se précipitèrent sur la place Saint-Marc en proférant des menaces contre le comité de surveillance. Mais Ulloa parvint par la douceur à calmer la foule et à ramener l'ordre. Le lendemain, des officiers et des miliciens se constituèrent en assemblée délibérante dans l'hôtel de la Grande-Bretagne et s'occupèrent d'organiser la levée en masse et de préparer la grande sortie. Le général Pepe manda aussitôt les chefs de corps et les rendit responsables de ce désordre; ils répondirent que presque tous les officiers avaient promis d'aller à cette réunion, et qu'il était impossible de les en empêcher.

Le général en chef, qui ne voulait pas user de rigueur: « Eh bien! allez-y aussi, dit-il aux chefs de corps, afin d'empêcher de plus graves atteintes à la discipline! » Quelques heures après, sept officiers délégués par leurs camarades se présentaient devant le général et l'invitaient à concentrer l'armée et à la conduire au combat. Pepe les accueillit avec son affabilité ordinaire, leur démontra l'impossibilité de satisfaire à leur généreuse ardeur, et finit en déclarant qu'il avait encore assez de soldats fidèles pour déjouer les intrigues et pour faire fusiller les intrigants. Ulloa, de son côté, ne craignit pas de reprocher à ces officiers l'imprudence de leur conduite; afin de démasquer plus facilement le complot, il les pria de lui désigner deux des officiers dans le talent et le courage desquels ils auraient le plus de confiance, se réservant de discuter avec eux la proposition qui faisait tant de bruit.

Sirtori et Morandi furent désignés, mais refusèrent. Le général Pepe réunit alors chez lui tous les officiers supérieurs de la garnison de Venise, et leur enjoignit de se présenter tous les jours à 9 heures du soir pour prendre ses ordres. « Ce qui nous reste à sauver, leur dit-il, c'est l'honneur; c'est en vain que nous aurons supporté les plus durs sacrifices et conquis beaucoup de gloire, si nous ne terminons pas dignement la lutte. L'histoire militaire ne cite aucun exemple de place forte qui ait résisté si longtemps que Venise, dans les conditions où nous nous trouvons. Pour moi,

je considère cette pensée comme une récompense. Si vous fortifiez mon autorité, nous résisterons jusqu'au dernier jour. Mais n'attendez pas de moi un acte de folie; plutôt que d'y consentir, je m'embarquerai sur un vaisseau anglais ou français. »

Le général Pepe chargea le général Ulloa de veiller au bon ordre. Celui-ci demanda au général de la garde civique 200 hommes qui furent placés dans le palais ducal, où il réunit aussi 150 gendarmes avec deux canons de 4, et il consigna dans sa caserne le bataillon napolitain. Il était décidé à disperser par la force la réunion qui devait avoir lieu à 10 heures du soir du même jour.

Ces dispositions ne pouvaient passer inaperçues; les officiers envoyèrent au général Ulloa l'aide de camp du colonel Belluzzi, en le priant de permettre cette réunion qui avait été fixée d'avance; ils promettaient de se maintenir dans les bornes de la légalité et de la discipline; vouloir l'empêcher, c'était provoquer peut-être de graves désordres. Ulloa les exhorta à ne pas persister dans leur projet, toute assemblée de miliciens devant être considérée comme une tentative de révolte et dispersée par la force; il les supplia d'épargner à Venise et à l'Italie l'horreur d'une lutte fratricide. On n'osa pas aller plus avant, et la tranquillité ne fut pas troublée.

Pendant la nuit, 15 officiers, parmi les principaux perturbateurs, furent arrêtés et enfermés dans les prisons des forts de la Lagune. Ces mesures énergiques



suffirent pour intimider les intrigants; mais il restait à dissuader de leur projet chimérique des militaires jeunes et inconsidérés. On envoya donc à Burano le colonel Belluzzi, pour commander une sortie de Treporti, et pour recueillir à cet effet les troupes qu'il pouvait rassembler. Belluzzi écrivit qu'une sortie de ce côté présentait *des difficultés insurmontables*, mais qu'on pourrait être plus heureux sans doute du côté de Brondolo. Une dépêche télégraphique lui prescrivit de se porter sur Brondolo, où il commanderait la sortie avec toutes les troupes disponibles. Mais, au lieu d'obéir, il quitta Burano pour rentrer à Venise, feignit d'être malade et devint l'objet de la risée universelle.

Le même jour, les huit légions de la garde civique furent passées en revue sur la place Saint-Marc; Manin parut au balcon, et, au milieu d'un silence profond, il parla en ces termes aux troupes assemblées :

« Soldats et citoyens, si notre révolution s'est maintenue pure jusqu'à ce jour; si le nom de Venise, naguère conspué, est entouré de l'estime de nos ennemis eux-mêmes, la gloire de ce changement est due tout entière au zèle constant, infatigable, intelligent de la milice citoyenne. Un peuple qui a fait et qui a souffert ce que vous avez fait et souffert, ne peut périr. L'avenir lui réserve sa récompense. Quand ce jour luira-t-il? Dieu le sait. Mais qu'il nous suffise de l'avoir mérité! Nous avons semé. La semence, soyez-

en sûrs, produira la moisson, sinon pour nous, du moins pour nos descendants! De grands malheurs sont imminents; mais nous aurons toujours la consolation de penser qu'ils ne sont pas le résultat de fautes commises; et, s'il n'est pas en notre pouvoir de les conjurer, il est en notre pouvoir de garder intact, jusqu'à la fin, l'honneur de notre cité. C'est à vous qu'il appartient de le conserver comme le plus précieux patrimoine de nos fils. Si, un seul jour, Venise cessait d'être digne d'elle-même, tout ce que vous avez fait serait oublié, terni, perdu. J'ai invité la milice citoyenne, déjà harassée par tant de fatigues, épuisée par tant de souffrances, à se réunir ici, autour de moi, comme un conseil d'amis et de frères. Je la prie, je la conjure de persévérer dans cette œuvre salutaire et sublime, le maintien de l'ordre et de la discipline qui ont fait jusqu'à présent sa force et sa gloire. Le nom de la garde civique vivra éternellement dans les annales de notre pays, et, quelles que soient les passions et les injustices de nos contemporains, l'histoire, ce juge suprême et définitif, dira toujours : « Honneur à la garde civique ! » C'est avec intention que je répète ce nom de garde civique, parce qu'elle n'est ni un pouvoir politique, ni une fraction isolée de la nation, mais bien la nation armée tout entière, la nation qui a conquis, proclamé et institué le gouvernement le 22 mars 1848. L'Assemblée des représentants, seul pouvoir légitime, a voulu me confier la responsabilité effrayante de la si-

tuation. Je l'ai acceptée, non pas par orgueil, Dieu m'en est témoin, mais par devoir, parce que tous l'auraient refusée. Toutefois, si la garde civique n'avait plus dans ma loyauté une confiance qu'elle m'a si longtemps conservée, il me serait impossible de soutenir sans elle le poids énorme du gouvernement. Alors, je prierais l'Assemblée de mon pays de confier à d'autres mains plus dignes ce pouvoir que je n'ai ni recherché, ni ambitionné, et qui, dans les tristes circonstances où nous sommes, n'est pas à désirer. Je demande à la garde civique et au peuple : « Avez-vous vraiment confiance en moi ? »

Une immense acclamation, des applaudissements frénétiques et prolongés furent la réponse du peuple et de la garde civique.

« Votre amitié me contriste, ô mes amis, reprit le dictateur, visiblement ému ; elle me fait sentir encore plus vivement, s'il est possible, tous vos maux, toutes vos souffrances. Ce n'est pas sur ma force morale ou physique que vous devez vous appuyer, mais sur mon dévouement; lui seul est grand, intime, profond, et ne finira qu'avec ma vie. Quoi qu'il arrive, si je vis, et si je meurs loin de vous, dites : « Cet homme a pu se tromper, » mais ne dites jamais : « Cet homme nous a trompés !

— Non, non, jamais ! répondirent tous les assistants, attendris jusqu'aux larmes.

—Vous me rendrez cette justice, mes amis, continua Manin, je n'ai jamais inspiré aux autres des

illusions que je ne partageais pas. Je n'ai jamais dit: espérez! quand moi-même je n'espérais pas! »

Ici Manin, décidément vaincu par son émotion, ne put continuer, il fut emporté presque évanoui sous les yeux du peuple et de la garde civique; quelques minutes après la place était déserte[1].

Le 16 août la division navale sortit du port de Malamocco, et manœuvra librement en présence de l'escadre ennemie qui essaya de lui couper la retraite; après quoi elle rentra dans le port pour n'en plus sortir. Ainsi se termina la campagne de la division navale pour laquelle on avait dépensé tant d'argent et de soins, et sur laquelle le peuple, le gouvernement et l'armée faisaient reposer tant d'espérances.

Le soir du 16, le général Pepe, Ulloa et Baldisserotto se transportèrent chez l'amiral Graziani, le priant d'accepter le commandement de la division navale, ou du moins de donner des conseils sur ce qui restait à faire; l'amiral refusa avec raison, disant qu'il était trop tard, et qu'il ne restait rien, plus rien à faire. Il conclut, en adressant ce juste reproche à la marine : « Je suis vieux, que les jeunes officiers montrent à leur tour ce qu'ils savent faire[2]. »

1. Voy. Anatole de La Forge, *Histoire de la République de Venise sous Manin*.

2. Graziani faisait allusion au parti de la marine (dit des *Jeunes*) qui criait toujours, dans la presse et dans les clubs, contre les vieux officiers.

Cependant Manin, dès le matin du 11 août, avait écrit au baron de Bruck, qui se trouvait alors à Milan : « L'Assemblée des représentants, par son décret du 6 de ce mois, m'ayant donné tous les pouvoirs nécessaires, je m'adresse de nouveau à Votre Excellence, en déclarant que je suis disposé à entrer en négociations touchant les clauses positives d'un traité conciliable avec l'honneur et le salut de Venise. »

De Bruck répondit que, l'Assemblée ayant rejeté les propositions qui lui avaient été faites antérieurement, il ne pouvait accepter la soumission de Venise que sans conditions; que cependant le feld-maréchal Radetzki, cédant à ses sentiments d'humanité, confirmait les concessions accordées le 4 mai.

Le 16 août, dans la soirée, Manin réunit au palais ducal la commission militaire, la municipalité, l'amiral Graziani, le général Cavedalis et les ministres, pour discuter les bases de la négociation à entamer. On convint de déléguer près du général Gorzkowsky, qui avait succédé à Thurn, des membres de la municipalité pour défendre les intérêts de la ville, et un militaire pour défendre les intérêts de l'armée. On choisit les citoyens Priuli, Medini, Calucci, comme délégués de la municipalité, Antonini, comme délégué du commerce, et le général Cavedalis pour l'armée. Ce dernier se fit longtemps presser avant d'accepter cette pénible mission.

Les délégués, avant d'ouvrir les négociations, se

concertèrent avec Manin, et convinrent de demander la cessation des hostilités, l'explication de l'article relatif aux listes des exilés et de l'article traitant de l'amnistie des sous-officiers et des soldats de l'armée impériale qui avaient combattu à Venise.

Le lendemain les délégués adressèrent au général Gorzkowsky une lettre contre-signée par M. Darwkin, consul général d'Angleterre, Vasseur, consul de la République française, Belvèze, commandant de la station française; Powell, commandant de la station anglaise; ils demandaient une entrevue à Mestre. Le général autrichien consentit à recevoir les délégués, mais n'admit pas à cette entrevue les personnes étrangères à Venise.

En conséquence, les délégués se transportèrent à Mestre près du général ennemi, qui, ne voulant ni décider par lui-même ni suspendre les hostilités, en référa à Radetzki, en le priant de donner les explications désirées par le gouvernement. Cependant Manin, en attendant le résultat des négociations, obtint de la municipalité un nouvel emprunt de 6 millions en papier communal, ce qui, avec les émissions précédentes, portait à 60 millions le chiffre total de toutes les dépenses faites depuis le premier jour de la révolution. Ce dernier emprunt, au taux du papier communal, ne représentait guère plus de 3 millions en numéraire. Le gouvernement les destina à payer trois mois de solde aux troupes vénitiennes.

Pendant que le sort de Venise se discutait, la tris-

tesse était universelle et profonde. On attendait avec anxiété des nouvelles de la division navale sur laquelle on avait fait courir les bruits les plus alarmants. Le peuple s'assembla le 18 sur la place Saint-Marc pour avoir des nouvelles. Manin répondit : « L'escadre est restée longtemps en ordre de bataille devant l'ennemi qui était supérieur en nombre, et qui cependant n'osa pas l'attaquer. Mais la terrible épidémie qui frappe la ville décime la flotte qui rentre dans le port, et qui est prête à sortir au besoin. » Une voix interrompit en criant : « J'ai faim ! — Personne, reprit Manin, n'a encore le droit de proférer ce cri ; que celui qui a dit : *j'ai faim*, se présente devant moi, je démasquerai son imposture. »

Le peuple, comme toujours, charmé et vaincu, cria : *Vive Manin !*

Le 21, la réponse de Radetzki arriva, et l'ennemi cessa son feu. Depuis le 4 mai, jusqu'à ce jour, il avait été lancé plus de 90 000 projectiles de toute espèce.

La municipalité avait changé 1 million 200000 livres en or ; avec cette somme elle put satisfaire en partie aux engagements pris envers Manin de payer les troupes et de secourir les blessés. Mais une portion de la milice, la plupart canonniers et fantassins de marine, se montra mécontente de l'indemnité et réclama les trois mois de solde. Manin calma ce nouvel orage et augmenta de quelques jours de solde le chiffre de chacun des réclamants.

Mais, le lendemain, le tumulte se changea en tempête. Des miliciens de tous les corps accoururent devant le palais, demandèrent à grands cris leurs trois mois de solde; quelques voix insistaient encore, pour la levée en masse et la grande sortie! Manin fut obligé de traiter avec les perturbateurs qui lui envoyèrent une députation composée d'un sous-officier de marine, d'un gendarme, d'un artilleur, d'un sapeur du génie. Sommés de dire ce qu'ils voulaient, ils répondirent en rougissant qu'il leur fallait les trois mois de solde; ils prétendirent en outre que la majorité désirait combattre hors de la Lagune. Un grand nombre d'entre eux, craignant de rester au service de l'Autriche, demandaient à se retirer dans leurs foyers.

Manin démontra l'impossibilité de la sortie, essaya de rassurer ceux qui craignaient pour leur personne, fit valoir les immenses sacrifices qu'avait acceptés la ville en contractant le dernier emprunt. L'argent manquait même pour payer les 15 jours d'augmentation accordés par lui. Les délégués reportèrent cette conversation à leurs camarades, qui n'en furent pas satisfaits.

Vers cinq heures du soir, 400 ou 500 hommes de toutes les armes s'emparèrent de la batterie Rome, et déclarèrent au gouvernement que si, au coucher du soleil, satisfaction ne leur était pas accordée, ils canonnaient la ville.

On n'a jamais connu les noms des instigateurs de

cet abominable complot, qui était du reste la conséquence des prétentions manifestées par des officiers réunis à l'hôtel de la Grande-Bretagne. Les forcenés qui menaçaient Venise de la guerre civile avaient pour deux ou trois de ces chefs une déférence accusatrice.

A la chute du jour l'émeute somma Manin de faire connaître l'issue des négociations. Il répondit que Cavedalis était à Mestre, et que la convention arrêtée avec Gorzkowski serait rendue publique le lendemain par la voix de la presse. Au cri de la foule, le dictateur répliqua :

« Êtes-vous donc des Italiens? Voulez-vous mériter de redevenir libres dans un avenir peut-être prochain? — Oui! oui! répondit-on de toutes parts. — Eh bien! alors, repoussez de vos rangs les infâmes provocateurs de tous ces désordres. Je vous l'ai déjà dit franchement: notre situation est grave, terrible même. J'ai eu le courage (et il en fallait alors) de la révéler à l'Assemblée. Celle-ci m'a autorisé à négocier; je négocie. Il est nécessaire que ces négociations soient suivies avec calme et dignité. Encore une fois, notre situation est difficile; elle n'est pas encore tellement désespérée que nous devions nous rendre sans conditions. Pour ma part, je me ferai tuer plutôt que de signer une convention déshonorante. Si la supériorité numérique de l'ennemi, si la famine, si l'abandon de l'Europe entière nous forcent à céder, nous saurons nous sou-

mettre, en préservant de toute souillure l'étendard de Venise. »

Manin, profitant de l'émotion de la multitude, descendit sur la place, une épée à la main :

« Que ceux qui sont vraiment Italiens, dit-il, me suivent et viennent m'aider à maintenir l'ordre ! »

Une soixantaine d'officiers, qui se trouvaient là, se joignirent à Manin et parcoururent avec lui les divers quartiers.

Les révoltés de la batterie Rome avaient braqué les canons contre Venise et se gardaient militairement avec des avant-postes et des sentinelles avancées. Lorsque Manin arriva avec son cortége dans une étroite ruelle devant le pont du Rialto, la sentinelle placée là par les révoltés fit feu en l'air pour donner l'alarme. Aussitôt la commission militaire ordonna qu'on battît la générale. Le général Ulloa, suivi de quelques officiers d'état-major et de la compagnie suisse[1], occupa les ponts, vis-à-vis de la station du chemin de fer, pour bloquer les insurgés et leur couper toute communication avec la ville. Il pensa qu'ils ne comptaient pas autant qu'ils en avaient l'air sur les forces dont ils disposaient, qu'ils se tiendraient tranquilles, et que le lendemain on pourrait les déloger de la batterie sans brûler une amorce. Le calme de la nuit, l'isolement et la réflexion devaient

1. Le général Pepe était malade, au lit.

leur révéler, dans toute son horreur, l'opprobre de leur conduite. En effet, à la pointe du jour, sans qu'on eût besoin de tirer un coup de fusil, on s'empara de la batterie.

Le soir du 24 août, dès que toutes les conditions de la capitulation eurent été réglées, chacun déposa le pouvoir entre les mains du conseil municipal. Celui-ci publia aussitôt le texte de la capitulation, ainsi que les noms des quarante citoyens voués à l'exil.

Voici le texte de cette capitulation :

« 1° Soumission entière aux conditions réglées par S. Exc. le comte Radetzki dans sa proclamation du 14 août;

« 2° La reddition complète s'effectuera dans les quatre jours, à partir d'après-demain. Il sera constitué une commission militaire composée, d'une part : de LL. Exc. M. le général de cavalerie de Gorzkowski, M. le général d'artillerie baron de Hess, M. le colonel chevalier Schlitter, l'adjudant général de S. Exc. le feld-maréchal comte Radetzki, et le chevalier Schitter, chef de l'état-major du 2e corps d'armée de la réserve;

« D'autre part, de M. l'ingénieur Cavedalis qui s'adjoindra un officier supérieur de la marine. »

Après que MM. les délégués vénitiens eurent exposé la nécessité de quelques explications, relativement aux dispositions contenues dans les articles 4 et 5 de la proclamation précitée, il fut déclaré que, parmi les personnes qui auraient à quitter Venise,

on comprendrait : 1° tous les officiers ayant pris les armes contre leur souverain légitime; 2° tous les militaires étrangers, de quelque grade qu'ils soient revêtus; 3° les personnes civiles nommées dans la liste qui serait remise aux délégués.

« Considérant qu'il circule à Venise une énorme quantité de papier-monnaie, à l'exclusion d'autre numéraire, papier-monnaie qu'on ne pourrait retirer de la circulation sans porter le plus grave préjudice à la population, qui a besoin de cet argent; considérant, en outre, la nécessité de régler cette question financière avant l'entrée des troupes; il est arrêté que le papier-monnaie qui circule sous le nom de *carta comunale*, sera réduit à la moitié de sa valeur nominale, et qu'il aura, avec sa valeur réduite, cours forcé à Venise, à Chioggia et dans d'autres localités comprises dans la circonscription de la ville (Estuario), jusqu'à ce qu'il soit retiré et remplacé par les soins du conseil municipal (ce qui devra se faire dans un bref délai); l'amortissement de ce nouveau papier s'effectuera entièrement aux frais de Venise et de l'Estuario, au moyen d'une contribution additionnelle de 25 centimes par an, pour chaque *lire* (livre) d'impôt foncier, ainsi qu'au moyen de toutes les autres ressources financières qui pourraient être nécessaires pour hâter cet amortissement. Il ne sera point exigé de frais de guerre pour cet impôt, et on prendra en considération les charges imposées déjà aux propriétaires vénitiens. Quant à la *carta pa-*

triotica, totalement retirée de la circulation, ainsi que les autres titres de la dette publique, on statuera plus tard et on prendra les dispositions convenables.

« Ainsi arrêté en double original et signé aux jour et lieu ci-dessus :

« Gorzkowski, M. P., général de la cavalerie; Hess, M., général de l'artillerie et quartier-maître général; Marzani, M. P.; Nicola Priuli, M. P.; Dataico Medini, M. P.; Giuseppe Calucci, M. P.; Andrea Antonini, C. Cavedalis, M. P. »

Le 23 août, commença l'exécution des articles de la capitulation, qui fut achevée le 27. Le général autrichien demanda, comme une faveur, la restitution du drapeau du 18ᵉ; la commission militaire ne jugea pas à propos de le lui refuser.

Ainsi se termina cette guerre soutenue pendant 17 mois. Venise, l'antique asile de la liberté, la gloire de l'Italie, fut contrainte de rentrer sous le joug de l'Autriche. Elle a illustré du moins sa défense par son courage et ses vertus. Hommes, femmes, enfants, tous ont montré une haine égale pour le despotisme et pour l'étranger; l'amour de la patrie leur a fait endurer la faim, les maladies, les souffrances, braver la mort, sacrifier leur fortune, sans jamais éprouver la moindre défaillance. Les Vénitiens ont prouvé qu'ils n'avaient pas oublié, dans une longue servitude, les grandes vertus de leurs aïeux. Abandonnés à leurs propres forces, ils ont combattu et voulu, jusqu'à la fin, combattre encore pour l'honneur de

leurs armes et pour la délivrance de l'Italie. « Qu'il nous suffise d'avoir semé, dit Manin, le 12 août 1849; la semence, soyez-en sûrs, produira sa moisson, sinon pour nous, du moins pour nos descendants. » Cette moisson commence, pourvu que nous sachions profiter des leçons de l'histoire, qui est la source de la vérité et le livre de la sagesse universelle.

Quoique nous nous soyons permis quelques observations critiques sur la politique, sur la guerre, sur les gouvernements et les généraux, nous sommes bien loin de prétendre, ainsi qu'on l'a répété à tort, que l'Italie n'a eu ni hommes d'État ni généraux, et que cette pénurie est la cause de ses malheurs. L'Italie a été vaincue par la force des armes, par les faiblesses de la diplomatie, par la désertion de Ferdinand de Naples, par l'abandon de Pie IX, par des circonstances qui déjouèrent les calculs et les espérances de la Révolution; enfin, par ces caprices de la fortune auxquels tous les événements de la guerre sont plus ou moins soumis.

Lord Palmerston décernait en plein parlement les plus grands éloges au gouvernement de Rome en 1849, à celui du Piémont et de Venise en 1848-1849. Que de diplomates pourraient envier le tact politique et le savoir de nos hommes d'État, en dépit des fautes qu'ils ont commises! Que de généraux seraient heureux de posséder le sang-froid et le courage de Charles-Albert et du duc de Gênes, l'élan et la bravoure du duc de Savoie, l'habileté de Pepe, le talent de Bava,

l'énergie et la résolution de La Marmora, le coup d'œil et la bravoure de Garibaldi! Et pourtant combien nous sommes injustes envers nos compatriotes!

Nous demandons aux Italiens un peu de justice, sans exiger ni exagération ni enthousiasme. Que les Italiens ne s'attendent pas à trouver dans leurs hommes d'État la science politique d'un Machiavel, la finesse d'un Mazarin, l'esprit d'intrigue d'un Talleyrand, l'aplomb et l'infaillibilité d'un Metternich; dans leurs généraux, la science de Montecuculli, la hardiesse et le coup d'œil de Masséna, le génie de Napoléon; mais qu'ils estiment le mérite à sa juste mesure. Manquât-on de termes de comparaison, il vaut mieux exagérer ses propres forces que de les déprécier. A cette condition, vous commettrez peut-être des imprudences, mais peut-être aussi vaincrez-vous la fortune qui sourit aux audacieux.

Le maréchal Marmont dit à ce propos, avec beaucoup de justesse, dans ses Mémoires : « Les gens de guerre, soldats et officiers, attendent-ils qu'un général ait mérité leur confiance? Et cependant cette confiance attend ses premiers éléments du succès. Quand Bonaparte a commencé ses opérations, elles n'étaient pas entreprises avec cet appui. La confiance est le premier élément de succès, parce qu'elle est le complément de la discipline et de l'instruction.

« En effet, l'organisation, la discipline et l'instruction ont pour objet de faire d'une réunion d'hommes

un seul individu. Or, les parties qui la composent ne sont pas compactes, si la confiance ne vient pas donner une sorte d'énergie à ce que l'instruction et la discipline ont déjà produit. »

La force morale est le plus sûr des alliés, et il est peut-être nécessaire de soutenir le prestige des hommes d'État, afin de leur rendre la tâche facile, et d'augmenter le pouvoir des généraux, afin de leur attirer la confiance du soldat, si nécessaire dans la guerre. Pour imposer à l'ennemi et pour affronter le danger sans pâlir, il faut s'estimer soi-même, et se sentir estimé.

La jeunesse italienne de 1848 regardait la discipline militaire comme une servitude avilissante, comme une invention des tyrans, destinée à transformer des citoyens en une machine incapable de sentir et de raisonner, et à laquelle tout homme libre devait se soustraire. Elle s'imaginait que le métier des armes n'est que pédantisme, et que, pour faire la guerre, on n'a besoin ni de cette discipline aveugle, ni des hommes du métier. Erreur déplorable !

Ce préjugé a donné naissance à bien des désordres ; il est une des causes de nos malheurs ; mais aujourd'hui la lumière s'est faite, et nos désastres ont détrompé nos compatriotes. Peut-être sont-ils tombés dans une erreur contraire.

Ils croient maintenant que, pour être bon général, il faut avoir livré et gagné des batailles, que les hom-

mes du métier fournissent seuls des officiers expérimentés; qu'on ne doit faire la guerre qu'avec des officiers d'ordonnance.

Non, il n'est pas vrai que, pour commander une armée, il faille avoir gagné des batailles.

Hoche était sergent lorsque le commandement de l'armée des Vosges lui fut confié; et, avant de remporter ses succès en Vendée, il n'avait pas livré de bataille. Bonaparte n'avait assisté à aucune bataille lorsqu'il prit le commandement de l'armée d'Italie, lorsqu'il triompha à Montenotte et à Millesimo. Georgy était capitaine en retraite, et n'avait pris part à aucun engagement sérieux avant de se mettre à la tête de l'armée Hongroise en 1849; et, malgré tout, il battit les vieux généraux autrichiens.

Sirtori, Medici, Manara, etc., et d'autres braves volontaires se sont distingués, à Venise et à Rome, par leur courage et leur habileté.

Le soldat de profession est préférable aux volontaires et aux gardes nationaux; mais ces derniers ont l'inspiration et la spontanéité dont on peut tirer un excellent parti, et quelquefois des effets puissants et décisifs.

Ne craignons pas d'affirmer que la patrie italienne a assez d'hommes de cœur et de talent pour gouverner et pour conduire les armées. Notre faiblesse vient de la dispersion de nos forces, de la divergence de nos opinions politiques. Un avenir, peut-être prochain, réserve un beau rôle à Victor-Emmanuel, à ce

roi guerrier et loyal, qui voit devant lui la délivrance de tout un peuple.

Mais nos discordes pourraient arrêter son élan et lui fermer la route. Rendons-lui toute sa liberté d'action, en nous associant dans une même pensée, l'affranchissement de la patrie. La victoire ne saurait manquer au rendez-vous qu'il lui donnera dans les plaines de la Lombardie !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21.



PRATI DEL POPOLO ROMANO

Cimetière des Protestants

Mont Testaccio

OSTIENSE

SÉPULCRE DE CAJO CESTIO

AURELIO

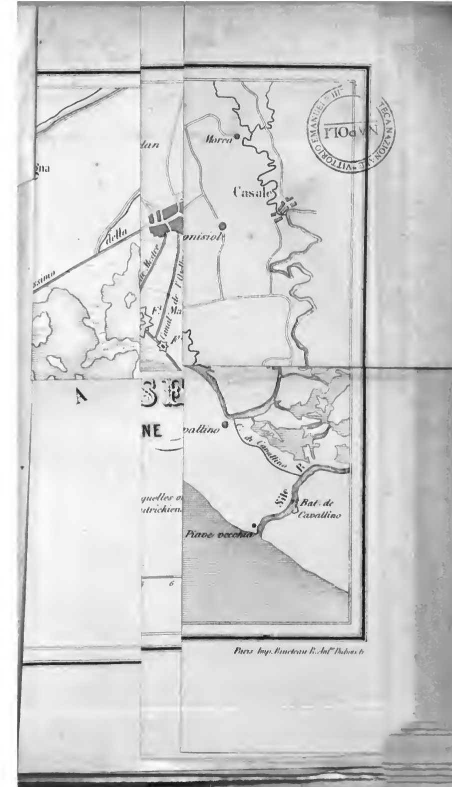
ENCEINTE

Via Ostiense

Gravé

Paris Imp. Binteau 6 R. Antoine Du





Morca
Casale
onisiol
della
Piave vecchia
Bat. de
Cavallino
Sile
Paris. Imp. Bineteau R. Dubois 6



